B.VII
28

B 582u

# BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS;

## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*AVRIL* 1786, *Ier. Vol.*

*A PARIS,*

Au Bureau, rue Mêlée, No. 59, pour Paris.

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

209753
4. 3. 27

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS.

## *PREMIÈRE CLASSE.*
## ROMANS ÉTRANGERS.

## ISMAEL BEN ADER,
*qui fut depuis le Calife Ozmen,*
OU L'ÉDUCATION EXTRAORDINAIRE,
*Hiſtoire Sarrazine.*

L'AUTEUR de l'Ouvrage dont nous allons donner l'extrait, avoue que l'idée lui en eſt venue en rêvant. Il ajoute que les hommes ne ſont ſages, & n'ont des vues lumi-

neuſes & ſaines, que dans leurs ſonges. Il s'efforce de prouver que nous n'avons pas de raiſon, quand nous ſommes éveillés, parce que nous nous dénaturons alors, que nous nous gâtons, que nous nous engouons, & nous dégoûtons ſans cauſe ; que la communication de nos idées, & la ſociété de nos ſemblables, nous rendent fous.

Il eſt fort plaiſant cet Auteur Oriental, qui vivoit dans le onzième ſiècle, & qui ſe nommoit Hariſchon.

Mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ſon plan d'Education extraordinaire, que nous analyſerons, fut exécuté ; c'eſt que ce plan réuſſit complettement, ainſi que l'on va voir.

Un deſcendant de l'immortel Aaron Raſchid, cinquième Calife de la race des Abaſſides, contemporain, émule & admirateur de Charlemagne, à qui il envoya un jour en préſent, & pour marque de ſon eſtime, une horloge d'un travail merveilleux, avec un bel éléphant ; un deſcendant, dis-je, de ce grand Monarque de l'Orient,

ayant eu un fils & une fille d'une femme qu'il adoroit, & qu'il avoit perdue, réſolut de leur donner une éducation capable de les rendre heureux, ce qui parut fort difficile à tous les Savans, Juifs, Chrétiens & Muſulmans qu'il conſulta.

Cependant le temps preſſoit. Son fils avoit déjà huit ans, & ſa fille ſept.

Il demanda leur avis à ſes Miniſtres & à ſes Courtiſans, qui lui conſeillèrent de donner au jeune Prince un Gouverneur poli & aimable, pour lui inſpirer le goût de la galanterie, & le former aux belles manières, qui étoient les choſes les plus indiſpenſables à ſon auguſte rang.

Mais ce n'étoit pas là le ſentiment des vieux Capitaines, qui vouloient qu'on élevât le noble Enfant, non dans les délices de la Cour, mais dans un camp.

Les Savans ne goûtoient aucune de ces deux manières. Ils diſoient que tous les Princes du monde, ancien & moderne, n'ayant péché que par ignorance, il falloit garantir de ce défaut commun aux Souverains, le rejetton

de Raſchid, qui n'étoit devenu ſi fameux, que parce qu'il avoit été le plus ſavant perſonnage de ſon ſiècle, & qu'il n'y avoit pas de doute qu'on ne dût faire apprendre avec peine, au petit Emir, ce que Salomon, le modèle des Rois, avoit appris ſans effort.

Un homme à la mode s'écria : ô Courtiſans, Guerriers, Savans, que vous êtes ſimples! avec tous vos talens & vos lumières, vous ſemblez ignorer que l'homme eſt un être incomplet. La femme, chef-d'œuvre du grand Alla, eſt ſa moitié néceſſaire. *Seigneur*, dit-il en s'adreſſant au Calife, *fais donc élever ton fils par une femme. Le ſon raviſſant de ſa voix le rendra attentif à ſes leçons. La vivacité enivrante de ſes yeux, animera ſon ame. On ne réſiſte pas à l'empire de la beauté, ni aux charmes de la roſe.*

Un Derviche bien ſévère & bien triſte, reprit en fronçant les ſourcils, (ce qui le rendit encore trois fois plus laid :) « la femme eſt le doux aconite qui naît dans les champs de Saba. Avec ſa douceur menſongère, elle empoiſonnera ton fils, Seigneur. Donne-

nous cet Autocrate enfant, nous l'éleverons dans l'ombre, il en goûtera mieux la lumière, quand tu voudras qu'il rentre dans le jour ».

Enfin, chacun donna au Calife son avis. Ces avis, ainsi que cela se pratique, furent tous différens, comme l'on voit, & ce pauvre homme se trouva précisément dans le cas de ce père de Térence, qui dit : « mes amis, vous m'avez conseillé à merveille, & me voilà beaucoup plus embarrassé qu'auparavant ». *Probè feciſtis, paulò incertior ſum, quàm dudùm fui.*

Quand il fut question de donner une gouvernante à sa fille, ce fut encore la même chose. Il dit : je le vois bien, l'esprit est un meuble inutile; il embrouille & ne démêle point; il brûle sans éclairer. Je suivrai l'ancienne méthode; j'éleverai mes enfans comme on m'a élevé. Ne ferai-je pas bien, ajouta-t-il en adressant la parole à Harischon ?

Sans doute, répondit cet homme : les Princes font toujours au mieux tout ce qu'ils font, & toujours ils ont des admirateurs, du moins pendant

leur vie, ce qui doit les dédommager un peu du mal qu'on dit d'eux, quand ils ne sont plus. Je voudrois pourtant bien avoir encore ton avis sur une chose qui me tourmente, dit le Calife, car tu ne manques pas de sens. Dis-moi donc si tu connois quelque plan d'éducation, meilleur que ceux que nous avons.

Vraiment oui, j'en connois, dit Hariſchon. Mais, Seigneur, ſi je te le dis, tu te moqueras sûrement de moi.

Va, mon ami, dit le Calife, nous apprenons trop tôt ſur le trône à nous moquer, & nous nous en dégoûtons bien vîte. Ce n'eſt plus à mon âge qu'on ſe moque; c'eſt le tems de la réflexion & de l'indulgence. Parle-moi donc ſans crainte & ſans feinte, fils d'Ibraïm.

Voici comment Hariſchon ſatisfit à la queſtion du Calife.

« Seigneur, tout ne va ſi mal dans le monde, que parce qu'on s'y prend ſans ceſſe de travers. Tous les moyens qu'on employe ſont forcés; on ne conſulte jamais la nature : en contraignant nos palmiers, que nous voulons

ſoumettre à la ſymétrie de nos parterres, nous arrêtons leur végétation vigoureuſe, & les empêchons d'atteindre à la hauteur qu'ils ont dans nos montagnes. Conſultons la nature pour l'éducation de tes enfans.

Te ſouviens-tu de tes premières années?

LE CALIFE.

Vraiment oui, quoiqu'à regret.

HARISCHON.

Avec qui te plaiſois-tu davantage?

LE CALIFE.

Avec ceux de mon âge.

HARISCHON.

Pourquoi?

LE CALIFE.

Parce qu'ils penſoient, voyoient, avoient les mêmes goûts que moi.

HARISCHON.

Les vieillards, tu ne les aimois point?

LE CALIFE.

Fort peu. Ils étoient triſtes ; ils blâmoient ou ne partageoient pas mes plaiſirs.

HARISCHON.

Sans le ſçavoir, tu viens de faire choix d'un gouverneur pour ton fils, & d'une gouvernante pour ta fille.

LE CALIFE.

Que dis-tu ?

HARISCHON.

Je dis que tu viens de conclure à donner à tes enfans, un inſtituteur & une inſtitutrice de leur âge.

LE CALIFE.

Tu plaiſantes, fils d'Ibraïm. Comment peut-on donner ce qu'on n'a pas ? comment des enfans qui n'ont, ni ſcience, ni raiſon, ni vertu, pourroient-ils en donner aux miens ?

HARISCHON.

Daigne écouter ton ſerviteur. La

ſcience, la raiſon & ſa vertu s'apprennent toutes ſeules. C'eſt l'âge, l'expérience, non l'inſtruction qui les donne.

Le Ciel t'a ſervi à ſouhait. J'ai un fils & une fille, préciſément de l'âge de tes enfans. Elevons-les enſemble, ou plutôt, qu'ils s'élevent eux-mêmes. Mais préſervons-les de l'influence de ta Cour; l'encens qu'on n'épargne pas à tes ſemblables, leur porteroit à la tête, la vérité eſt trop nue pour oſer paroître devant ces brillans & nombreux courtiſans que je vois ici ſe proſterner devant toi; tes enfans ne la verroient pas ici cette vérité; il eſt néceſſaire pourtant qu'ils faſſent connoiſſance avec elle. Donne-moi ces deux rejettons de Calife, prête-les moi du moins. J'ai un château dans un grand & large vallon, j'enverrai nos quatre enfans folâtrer d'abord ſur le gazon, comme on y lâche nos jeunes poulains, qui deviennent, de cette manière, les meilleurs courſiers de la terre. Ils ne ſe caſſeront pas la tête; ils deviendront robuſtes & ſouples, ſans en avoir l'air.

Je veillerai sur eux ; je n'ai pas comme toi la surcharge d'un Empire ; je n'ai rien à faire ; je m'amuserai à former des hommes, tandis que tes Ministres te persuaderont qu'il est plus beau de les détruire, en faisant la guerre à tes voisins.

LE CALIFE.

Voilà une étrange idée.

HARISCHON.

En as-tu une meilleure ?

LE CALIFE.

Je ne sais. Mais comment me résoudre à faire élever mes enfans, comme des sauvages, loin de mon palais & de mes yeux paternels ?

HARISCHON.

Tes yeux paternels sont ternis par la foiblesse. L'orgueil t'égare, tu veux élever tes enfans en Princes ! Fais-en d'abord des hommes ; en vingt-quatre heures tu ne leur apprendras que trop tôt qu'ils sont Princes.

LE CALIFE.

Livrés à eux seuls, ils contracteront des vices.

HARISCHON.

Les vices ne se contractent que dans l'asyle de l'opulence, de l'ambition, du désœuvrement & des plaisirs factices. C'est ici qu'on est vicieux; on reste pur aux champs; on n'y trouve du moins que les défauts de l'humanité, innocente encore dans ses excès, dont on revient de soi-même.

LE CALIFE.

Fils d'Ibraïm, je crois que tu es fou; mais trop souvent la folie entraîne la sagesse. Prends mes enfans, & fais comme tu dis.

Harischon emmena donc le petit Prince Ismaël & la petite Princesse Fatmé, dans son château, au grand mécontentement & au grand étonnement de tous les Courtisans. Il leur donna pour compagnie, son fils Ally & sa fille Sara.

Ces quatre marmots se trouvèrent

les plus heureux du monde, ſautant, folâtrant, ſe querellant, ſe raccommodant toute la journée, dormant chaque nuit, comme il convient à leur âge.

Il n'y a rien qui ennuie autant que le jeu continuel, & cet ennui rend les enfans difficiles & inſupportables.

C'eſt à cet ennui que le ſage Hariſchon les attendoit. Ils vinrent tous quatre lui demander ſucceſſivement de nouveaux amuſemens.

Je ne connois d'autres jeux, leur répondit-il, que ceux qui vous occupent à préſent, & les miens.

Les tiens! dit Iſmaël, apprends-les-nous.

HARISCHON.

Je ne le veux pas.

ISMAEL.

Pourquoi?

HARISCHON.

Cela me donneroit trop de peine.

ISMAEL.

Prends cette peine.

HARISCHON.

On craint d'en prendre quand on eſt vieux.

FATMÉ.

Je t'en prie, mon père, fais-nous ce plaiſir.

(Ally & Sara adreſſent la même prière à leur père).

HARISCHON.

Eh bien ! venez tous quatre; mais ſi ce que je vais vous montrer, vous ennuie, ne me demandez plus rien, c'eſt tout ce que j'ai à vous apprendre.

Hariſchon étoit né avec une curioſité avide. Il avoit tout lu, tout entendu, tout obſervé. Ayant acquis de cette manière un immenſe fonds de connoiſſances, il avoit eu le bon eſprit de faire des réſultats; tout étoit claſſé dans ſa tête, à l'âge de trente ans. Alors il ſe dit : *Amuſons-nous maintenant, mais que nos amuſemens ſoient un jour le charme & le repos de ma vieilleſſe.*

Il dit, & il apprit le deſſein ſous

un très-habile Arabe, qui, ayant exercé pendant plusieurs années avec honneur, son art à Constantinople, avoit mieux aimé encore la simplicité de sa patrie, que la considération dont il jouissoit dans la Capitale de l'Orient. Harischon s'attacha à cet Artiste, & quoiqu'il sentît bien qu'à trente ans il n'auroit plus la souplesse nécessaire pour manier le crayon avec succès, il ne se découragea point, & son travail suppléa à ce défaut de l'âge.

Ayant commencé à dessiner passablement, il quitta le crayon pour le pinceau.

Toujours guidé par son Maître, il mit en tableaux les principaux évènemens qui avoient fait des révolutions dans le monde, les grands traits de bonté & de clémence, les plus merveilleux effets de la nature, enfin, les charmes, les tourmens & les tendres sollicitudes de l'amour.

De tous ces tableaux il se forma quatre galeries; la première, d'histoire; la seconde, de morale; la troisième, de physique; & la quatrième, des foiblesses de l'humanité.

Hariſchon ouvrit ces quatre pièces aux jeunes ames impatientes.

A l'entrée de la première, Iſmaël s'écria par force ſympathique : qu'eſt-ce que ces hommes fiers, avec des couronnes ſur la tête, qui battent d'autres hommes ? Hariſchon lui répondit : ce ne ſont que des Rois conquérans. Et Iſmaël reſte à contempler en extaſe ces deſtructeurs du monde.

La douce Fatmé, ſœur d'Iſmaël, effrayée à la vue de ce ſpectacle de trouble & d'horreur, vole d'un pas léger dans la ſeconde galerie ; & *mon père*, dit-elle à Hariſchon, *comment appelles-tu ces bonnes gens qui ſoulagent, conſolent & font pleurer de joye ces malheureux ?* Ma fille, lui répond le ſage attendri, ce ſont des ames compatiſſantes, que le Ciel a prêtées à la terre, pour réparer le mal que font les méchans. Ah ! mon père, que je les aime, ajoute la petite Princeſſe, en laiſſant échapper quelques larmes de ſes beaux yeux.

Déjà Ally étoit à la troiſième galerie, étonné & ravi, en contemplant tout ce qu'elle offroit à ſes regards. Il

dit enfin : mon père, je te prie, qu'est-ce que ces trois grandes & belles collections que tu as ainsi disposées ? Mon enfant, ajoute l'heureux père, ce sont les trois règnes de la nature. Ah ! que je suis fâché, reprit Ally, que tu ne me les ayes pas encore montrés ; il y a long-temps que je n'aurois eu d'autre amusement que ce que je vois là.

O nature, nature ! que tu développes de bonne heure le germe principal que tu enserres dans nos seins, en nous donnant l'être ! Sara étoit arrivée la première, à la quatrième galerie. Elle y étoit immobile, en voyant tant d'amans heureux, malheureux, enchantés, désespérés auprès de leurs maîtresses. Sara, si jeune encore, Sara déjà trop instruite, rougit à l'approche de son père, & n'ose lui demander aucune explication. Le prudent Harischon feint de ne pas s'appercevoir de son trouble, ne la regarde pas, ne lui parle pas ; seulement il se dit à lui-même, il n'y a plus d'enfans.

Le voilà cependant instruit du goût qui caractérise ses quatre pupilles. Ismaël sera un Conquérant ; Fatmé, une

femme bienfaisante & sage ; Ally, un Philosophe ; Sara, sa chère Sara, sera sensible ; hélas ! elle sera malheureuse.

Cependant les deux enfans du Calife, & le fils d'Harischon n'ont plus de plaisir que dans les galeries analogues à leurs goûts. Ils demandent sans cesse à y être introduits ; ils fatiguent le sage de leurs éternelles questions.

Il leur dit : apprenez à lire, & vous trouverez au bas de chaque tableau, tout ce que je pourrois vous dire.

Eh ! bien, apprends-nous à lire, s'écrièrent à la fois, Ismaël, Fatmé & Ally.

Non, reprit Harischon, cela me donneroit trop de peine. Mais si vous en avez tant d'envie, un jeune Juif de votre âge, déjà savant, parce qu'il est pauvre, vous instruira en ma place. Je lui ouvrirai, ainsi qu'à vous, les trois premières galeries, & vous vous y amuserez, tant qu'il vous plaira. Moi, je me charge de montrer la quatrième à ma Sara, qui n'a pas encore des goûts aussi relevés que les vôtres.

Le petit Juif paroît ; c'eſt à qui des trois l'aura. A peine eſt-il entré dans la première galerie, qu'on l'entraîne dans la ſeconde, & qu'on voudroit déjà qu'il fût dans la troiſième. Hélas ! ſans le dire, on aimeroit bien mieux encore qu'il pût avoir accès tout ſeul dans la quatrième.

Mais ſoyons plus ſages que ces jeunes cervelles, ne confondons rien, & procédons avec ordre.

Fils de Juda, dit Iſmaël au petit Iſraélite, lis ce qui eſt au bas de ce tableau.

Seigneur, lui répond l'interprête, c'eſt le grand Aſſur, Fondateur du premier empire du monde, qui, avec un ſceptre, force toute l'Aſie d'obéir à ſon joug.

ISMAEL.

Et plus loin.

LE PETIT JUIF.

Tout n'a qu'un temps. L'Empire d'Aſſyrie n'eſt déjà plus. Voilà le premier Roi des Mèdes, le ſuperbe Déjoce, qui fonde une ſeconde Monar-

chie, & qui, avec un Peuple pauvre & fort, terraſſe une Nation opulente & énervée.

ISMAEL.

Quelle eſt cette femme, du ſein de laquelle ſort un grand cep de vigne?

LE PETIT JUIF.

C'eſt la glorieuſe Mandane, mère de Cyrus, qui devoit ombrager toute l'Aſie. Vois-tu, noble rejetton de Raſchid, ce grand Conquérant qui défait dans une bataille ce Monarque majeſtueux? Ce Monarque eſt cependant ſon ayeul. C'eſt le malheureux Aſtyage qui avoit voulu l'étouffer dans ſon berceau. Cyrus s'en venge, mais il lui laiſſe, par grace, l'Empire de l'Hircanie. Cyrus, & le Fondateur du Royaume des Perſes, troiſième Monarchie du monde.

ISMAEL.

Et ce jeune Conquérant, couronné de lauriers, entouré de drapeaux, re-

levant ces femmes & ces petits enfans, quel eſt ſon nom?

LE PETIT JUIF.

C'eſt Alexandre, Vainqueur des Perſes, & Fondateur de l'Empire des Grecs, qui relève avec bonté la mère, la femme, la fille & le fils de Darius, ſon ennemi.

ISMAEL.

Comment appelles-tu cet homme altier, qui jette ce Roi dans les fers?

LE PETIT JUIF.

C'eſt Paul Emile qui fait captif Perſée, dernier Roi de Macédoine. Ici tu vois commencer la domination romaine, qui engloutit les quatre grandes Monarchies. Là, c'eſt Scipion qui met en fuite Annibal à Zama. Plus loin, ces deux hommes, tour-à-tour les appuis & les défenſeurs de leur Patrie, ce ſont Marius & Sylla. Contemple ce grand Pompée, vainqueur & triomphateur des trois parties du monde, lorſqu'il n'avoit pas

encore l'âge compétent pour entrer au Sénat de Rome. Quelle chûte ! à deux pas, regarde ce même homme, vaincu à Pharsale par César devenu le Tyran de sa Patrie & le premier Empereur des Romains. Celui qui conduit ces drapeaux marqués d'une croix flottante dans les airs, c'est Constantin, Restaurateur de Byzance, & Fondateur d'un sixième Empire. Cet homme divin qui tient un livre à la main, & une épée de l'autre, ayant un Ange auprès de lui, c'est notre grand Prophète Mahom, dont le glorieux sang coule dans tes veines ; l'Ange, c'est Gabriel, dont il suit fidèlement les impressions. Jette les yeux au troisième ciel, & contemple ces immortelles Houris aux grands yeux bleus, ravissantes récompenses promises dans l'autre monde, à ceux qui auront été heureux ici-bas. Ces Hordes que tu vois, avec des habits barbares, accourir des quatre parties du monde, & assaillir Rome & Constantinople, ce sont les cruels & braves enfans des Peuples vaincus par les vieux Conquérans. Là, vers les plages Occi-

dentales, ce Héros, qui, comme un ouragan impétueux, saccage, détruit, anéantit tout ce qui lui résiste, c'est Charlemagne qui auroit été le plus grand Homme de son temps, si ton immortel ayeul Raschid, n'eût partagé sa gloire, au jugement du monde en extase.

Ismaël écoutoit lui-même avec une extase difficile à rendre, l'explication de tous ces tableaux.

Fatmé plus tranquille, faisoit ensuite descendre dans son ame toutes les impressions douces de la seconde galerie. Elle adoptoit, comme un bien à elle, tous les sentimens d'humanité dont elle contemploit les images parlantes. Chaque tableau étoit pour elle une immortelle leçon. Damon & Pythias, amis sublimes & rares, voulant mourir l'un pour l'autre à Syracuse, & attendrissant le Tyran Denis lui-même; le généreux Simon, fils de Miltiade, se faisant mettre aux fers, afin que son père, sauveur de sa Patrie, ne fût point privé de la sépulture; cette vertueuse Romaine qui alloit nourrir tous les jours, de son

sein,

ſein, ſon père enterré dans un cachot ténébreux, & condamné à mourir de faim; cette mère, qui, ſur la fauſſe nouvelle de la mort de ſon fils, à la bataille de Cannes, n'avoit pas expiré de douleur, & qui expire de joye en le revoyant, tous les traits de vertus ſenſibles faiſoient palpiter ſon cœur, coloroient ſes joues, arrachoient des larmes délicieuſes de ſes yeux, & lui inſpiroient la plus ſatisfaiſante, comme la plus pure des voluptés.

Plus recueilli dans la troiſième galerie, Ally, de ſes regards avides, fixoit les coraux, ſortis arbuſtes, verds & ſouples, du ſein des mers, & devenus ſoudain rouges & minéraliſés, en paroiſſant au grand jour. Il admiroit les criſtaux, les pétrifications, l'or & l'argent, tirés bruts encore des mines; les diamans des Plages Erythrées; les perles Orientales, qui, étant des vices dans leur nature, ſervent pourtant de parure à la beauté. Mais ce qui l'attachoit plus fortement, c'étoit un grand tableau qui repréſentoit les forces mouvantes que

la Méchanique employe pour faire des choſes rivales de celles de la nature. Le levier ſur-tout l'étonnoit; il ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe, en conſidérant que les plus belles inventions étoient toujours les plus ſimples. C'eſt ce qu'il remarquoit ſur-tout dans la vis d'Archimède, dans les machines avec leſquelles cet immortel Syracuſain foudroya la flotte de Marcellus, dans ce miroir avec lequel il brûla leurs vaiſſeaux, dans les pompes foulantes & aſpirantes.

Le petit Juif n'eut plus aucun repos. Il fallut qu'il apprît à lire à Iſmaël, à Fatmé, à Ally, à tous trois enſemble.

Tandis que le goût caractériſtique de ces trois enfans étoit ainſi découvert, & que pour le ſatisfaire, chacun d'eux ſe livroit à l'art de lire, le plus difficile de tous les arts, avec autant d'ardeur, que les autres y marquent de répugnance, n'eſt-il pas temps que nous entrions dans la quatrième galerie?

Les Rois, les Grands de la terre, les Bergers mêmes, tous à genoux de-

vant de jeunes filles qu'ils pouvoient écraser du plus léger mouvement, y tournoient la tête à la petite Sara. Elle ne pouvoit comprendre cette timidité, ce respect, cette soumission, que le sexe le plus foible inspiroit au plus fort.

Et son cœur innocent palpitoit avec une célérité incroyable.

HARISCHON.

Tu ne dis rien, Sara. Je vois que j'aurai bien moins à faire que le petit Juif. Mon enfant, si cette galerie ne t'amuse pas davantage, si elle ne t'inspire aucune curiosité, si tu n'as point de questions à me faire, quittons-la, & allons rejoindre ton frère & les nobles enfans de notre maître.

Sara rougit, resta dans la même place, dans la même contemplation, & n'osa regarder son père.

HARISCHON.

Sara, tu ne m'aimes plus !

Elle vola dans les bras paternels, & pleura.

HARISCHON.

Tu m'aimes encore ; ne pleures plus, je le crois, oui, je crois que tu m'aimes.

Mon enfant, je vais t'expliquer ce que tu ne veux pas me demander.

Sara treſſaillit à ces paroles.

Hariſchon pourſuivit ainſi : « Sara, cette galerie eſt pour toi, pour toi ſeule. C'eſt une pièce que je me ſuis plu à embellir, dès le moment de ton enfance, afin de te prévenir, de t'inſtruire, de t'éclairer, de t'amuſer.

Vois-tu, ma fille, cet homme fort, au regard terrible, qui file devant cette jeune femme ? elle fait les plus grands & les plus inutiles efforts, pour ſoulever cette redoutable maſſue ; & lui, obſerve, ma fille, de quelle manière riſible & gauche, il caſſe de ſes gros doigts tous les écheveaux de fils, au grand plaiſir de cet enfant perfide, qui rit en tapinois dans ce coin. Ma Sara, cet homme, c'eſt Hercule qui purgea la terre de monſtres, & qui, ayant ſu vaincre les Héros & les enfans des Dieux, n'eut pas la force de

vaincre un petit penchant, si petit, qu'on ne le représente jamais que sous la figure d'un enfant; c'est celui que tu vois-là, c'est l'amour.

Au seul mot d'amour, Sara sourit.

Qu'elle est précoce, dit tout bas son père! vîte, se dit-il encore, effrayons-la: la terreur est le seul ennemi qu'on puisse opposer à cette passion violente.

Il reprit donc ainsi plus haut:

« Sara, le tableau que tu viens de voir, t'a fait plaisir. Mais, mon enfant, ils ne se ressemblent pas tous. Tourne les yeux, regarde cette belle fille abandonnée par un ingrat, pleurant, s'arrachant les cheveux, & toute prête à se jetter dans la mer. C'est la Princesse Ariane à qui Thésée a manqué de parole. Ma fille, les femmes sont bien malheureuses, quand elles se fient à ces volages ».

Mon père, interrompit l'intelligente Sara, quel est ce jeune & brillant Chevalier qui lui apporte une couronne d'étoiles? ô Ciel! qu'il est beau! je parie qu'il vient la consoler.

Ah! pensa intérieurement Harif-

chon, j'effrayerai facilement cette petite espiègle-là. Voyons pourtant.

Il est vrai, ma fille; mais ce consolateur n'est que Bacchus, le Dieu du vin, de cette liqueur traîtresse, que les femmes dédaignent, & que le grand Alla nous défend, parce qu'elle rend les hommes fous.

SARA.

Je ne sais, mais le Dieu de cette liqueur est bien beau.

HARISCHON.

Beau, sans doute, mais bien méchant. Il ressemble fort à son père.

SARA.

Eh! quel est-il son père?

HARISCHON.

C'est Jupiter qui brûla la mère de ce petit étourdi qui te plaît tant. Aime maintenant les hommes, qui n'ont pas honte de brûler leurs femmes & leurs maîtresses.

SARA.

Mon père, ils ne les brûlent pas toutes ; car j'en vois là une qui est fort vivante, & fort heureuse auprès de son ami.

HARISCHON.

Oui, & ce bonheur durera vraiment long-temps. Cette Nymphe est Coronis ; & son ami Apollon, que tu vois auprès d'elle, l'a tuée d'un coup de flèche.

SARA.

Mais pourquoi ?

HARISCHON.

Parce qu'il la croyoit infidèle.

SARA.

L'étoit-elle en effet ?

HARISCHON.

Pas plus que toi.

SARA.

Mon père, j'ai peur d'en trop ap-

prendre, sortons de cette galerie.

Bon, se dit Hariſchon, mon projet réussit: je l'ai allarmée enfin.

Effectivement, la pauvre petite fut d'une tristesse mortelle pendant plus de deux jours, & elle ne parla point de sa galerie favorite.

Le sage la laisse avec sa nourrice & ses pensées, & va rejoindre le petit triumvirat.

Les voûtes des trois galeries retentissoient à la fois de noms de Héros, d'actes d'humanité, d'effets surprenans de la nature. Ismaël, Fatmé & Ally, lisoient déjà passablement. Ils entouroient Hariſchon, & lui expliquoient à leur tour chaque sujet, avec la charmante présomption, & le bonheur si touchant & si rare de l'enfance. Hariſchon jouissoit lui-même de son ouvrage; il caressoit les trois heureuses créatures, & le petit Juif, leur maître, n'étoit pas oublié.

Depuis long-temps Sara lorgnoit ce petit Juif-là. Un jour, après bien des efforts, elle le tira dans la galerie, & le pria avec tant de grace de lui expliquer les sujets de chaque

tableau, qu'il ne lui fut pas poſſible de la refuſer.

Le naïf Iſraélite apprit ſans myſtère, à la curieuſe, tout ce qu'il vit écrit au-deſſous de chaque tableau. C'étoit bien autre choſe que ce que ſon père lui avoit montré. Elle n'avoit connoiſſance encore que de quelques exemples fâcheux. On lui en montra mille qui étoient les plus ſatisfaiſans du monde. Ceux d'Hariſchon étoient tirés de la Mythologie; c'étoient des Fables, des épouvantails imaginés pour effrayer les enfans. Maintenant c'étoit la vérité, des plaiſirs bien réels, des ſentimens qui avoient exiſté & rendu heureux les cœurs tendres qui les avoient reçus. La beauté, ſous mille formes différentes, donnoit la loi au monde; & d'un bout d'un pole à l'autre, l'amour répandoit ſes faveurs ſur les humains. Quelque jour auſſi, Sara goûtera ſa douce influence. Son cœur enivré en palpite d'avance.

Hariſchon vient la ſurprendre avec ſon Juif ingénu, au milieu de ſon ivreſſe. Hélas! il étoit trop tard, l'impreſſion étoit faite. Plus de terreur,

plus d'inquiétude, plus de guériſon à eſpérer de Sara.

Sara aborde ſon père avec l'air du bonheur, & le Juif le ſalue avec le contentement d'un homme qui a fait ſon devoir, & fidèlement rempli ſa tâche.

Le ſage, au déſeſpoir, loin de les gronder, ne leur dit pas un mot, & ſon viſage reſte le même.

Mais quand il fut ſeul, voilà une belle opération, dit-il. Que faire cependant à cela? c'eſt un malheur, ou plutôt ce n'en eſt pas un. Les connoiſſances de Sara n'ont été avancées que de quelques années tout au plus. Je devois me défier de la curioſité indiſcrète de ſon ſexe. Je ne l'ai point fait, c'eſt ma faute, réparons-la.

J'avois quatre éducations à faire, ajouta-t-il; quand même j'aurois échoué dans la quatrième, du moins j'ai réuſſi dans les trois autres, & en bien peu de temps, j'ai découvert un Héros dans Iſmaël; une Divinité propice aux malheureux, dans Fatmé; un Sage dans mon fils. Allons inſtruire le Calife de mes heureuſes découvertes.

Il arrive à la Cour du Chef des Abaſſides, lui préſente ſes enfans, & lui dit :

« Seigneur, tu vois que je ne ſuis pas long dans mes opérations. Je connois déjà tes deux enfans. Embraſſe un Conquérant futur, & prodigue tes careſſes à la bienfaiſante Fatmé. Glorieux ſang de Raſchid, tu ne connois aucun de tes Courtiſans, Peuple Caméléon, & ſinges de ta hauteſſe. Que dis-je, tu t'ignores toi-même. Moi, j'ai démêlé les caractères de tes enfans. Voilà, je te le répète, un Héros & une Bienfaitrice du genre humain. Si je mens, que le ſacré cordon ſoit le ſalaire de ma perfidie ou de ma mépriſe ».

Un père croit auſſi-tôt le bien qu'on lui dit de ſes enfans. Le Calife eſt au comble de la joye. Il remercie Hariſchon, & lui dit :

« Que la roſée du Ciel fertiliſe toujours tes guérets, & que Mahom attire des graces ſur tes cheveux blancs, juſqu'au temps où l'Eternel daignera t'appeller au jour de la félicité. Mais continue de me guider dans l'éduca-

tion de mes enfans. Les connoître, eſt un grand point, mais ce n'eſt pas tout; il faut développer l'heureux germe que tu as ſu découvrir en eux ».

HARISCHON.

Mets-les à côté de leurs néceſſités, ils ſe développeront tout ſeuls. Fais entendre la trompette guerrière à ton fils; montre des malheureux à ta fille.

Mais écoute, Calife : chaque plante ſalutaire a ſon poiſon dans ſon voiſinage : chaque vertu a ſon vice à ſes côtés. Le levain de l'héroïſme, qui eſt dans ton fils, a beſoin d'être tempéré; un Héros peut fort bien devenir un monſtre. La bienfaiſance elle-même, que le Ciel a placée dans le ſein de ta fille, peut aller trop loin, & dégénérer en profuſion. Donne donc un modérateur à Iſmaël; trouve à Fatmé, un guide qui lui donne l'eſprit d'ordre & de juſtice.

LE CALIFE.

Eh! de quel âge me conſeilles-tu de leur choiſir ces guides?

HARISCHON.

Je te l'ai déjà dit, de leur âge.

LE CALIFE.

Tu ne me parles point de tes enfans. As-tu démêlé auſſi leurs mœurs?

HARISCHON.

Hélas! oui.

LE CALIFE.

Hélas! que veut dire cette exclamation de triſteſſe? ſortis d'un ſi vertueux père, déshonoreroient-ils une ſource ſi pure?

HARISCHON.

Mon fils ſera un homme, ma fille ne ſera qu'une femme.

LE CALIFE.

Que veux-tu dire?

HARISCHON.

Je dis que mon fils, déjà frappé des merveilles de la nature, les médite en ſilence, & qu'il jette les fonde-

mens d'une douce Philoſophie qui le rendra heureux. Je dis que ma fille, déjà curieuſe, inquiète, étourdie, trop ſenſible.... Ne m'en demande pas davantage ; & même, dans ton ſujet, reſpecte la pudeur d'un père.... Tu ris, Seigneur! ah! tu n'es pas généreux.

LE CALIFE.

Ne te fâches pas, bon Hariſchon. Loin d'inſulter à ton malheur, je vais le convertir en bien. Il me vient une idée. Tu m'as donné des conſeils ſages, j'en profiterai pour toi comme pour moi.

Tu dis qu'il faut tempérer l'ardeur guerrière de mon fils. Eh ! quel autre tempérament que celui de l'amour pouvons-nous employer pour arrêter l'excès de ſa fougue ? tu ajoutes que la bienfaiſance de ma fille a beſoin d'être éclairée !

Par le grand Alla, tu m'éclaires moi-même. Mon fils épouſera ta fille, & ton fils aura ma Fatmé. De cette manière, nous unirons la guerre à l'amour, & la bienfaiſance à la philo-

ſophie. Ton ſang eſt pur, & digne d'être mêlé au mien. Reprends donc mes enfans, ſur leſquels tu as maintenant des droits, & retourne à ton château, pour y faire le bonheur de ton maître, celui de ta famille, celui de l'Orient.

Hariſchon étoit très-capable d'élever le futur héritier d'un grand Empire. Ce n'étoit pas un de ces théoriciens vains qui puiſent dans leur imagination ſeule, toutes leurs connoiſſances. Il avoit fait la guerre dans ſes jeunes ans, & repouſſé, ſous le Califat précédent, les Arabes, fort au-delà de la Mer Rouge. Chargé même de pluſieurs négociations importantes avec les Chefs des Mammélus, il avoit parfaitement réuſſi, au gré de ſes maîtres. N'étant plus en état d'agir, comme dans ſon printemps, il n'en avoit que plus de ſageſſe.

La propoſition du Calife, & les bontés de ce Prince, rallumèrent ſon zèle. Il regarda les quatre enfans, comme les ſiens, & ſe diſpoſa à répondre dignement à la grande attente de ſon maître.

Mais ici, commence un nouvel ordre de choſes. Ce n'eſt plus des enfans qu'il a à diriger, ce ſont des jeunes gens dans la zône torride des paſſions.

Il ſe garde bien de leur dire qu'ils ſont mutuellement deſtinés les uns aux autres. Il veut faire naître l'amour dans leurs cœurs; il leur ſuſcitera enſuite des obſtacles; il augmentera leurs deſirs, par la réſiſtance; il les trompera, pour les rendre heureux.

Iſmaël devint le principal objet de ſes ſoins. Voici le diſcours qu'il lui tint dans la première converſation. « Mon fils, vous aimez la guerre; c'eſt une inclination digne d'un grand Prince. Mais pour être un guerrier célèbre, il faut ſe donner de la peine, il faut apprendre. Tout s'achète dans le monde. Voulez-vous reſſembler à Alexandre, à Céſar, à Raſchid? imitez d'abord vos modèles. Avant d'entrer dans la carrière, le premier paſſa pluſieurs années à s'inſtruire dans toutes les connoiſſances utiles, ſous le plus grand Philoſophe de la Grèce. Le ſecond, avant d'être guerrier, s'appliqua avec tant de zèle, à l'éloquence,

qu'il balança la gloire de Cicéron. Pour le troisième, dont vous avez le bonheur de descendre, son nom retentit encore dans nos climats, & toutes les bouches répètent ses actes d'humanité & de sagesse, autant que les détails de ses conquêtes.

Vous êtes dur, mon fils, vous êtes personnel. Corrigez ces défauts, qui vous rendroient malheureux. »

Sara reprit : non, mon père, Ismaël n'est point dur, il n'est point personnel : je le sais bien, je le vois tous les jours.

Harischon interrompit : il ne l'est point pour vous ; mais il l'est pour les autres, il l'est pour moi. Vous, qui prenez sa défense, inspirez-lui, pour tout le monde également, l'indulgence & la douceur. La douceur, ma fille, est l'apanage de votre sexe ; on ne sçauroit être heureux sans elle ; elle fait circuler dans notre sang, un baume préférable à celui de l'Arabie ; & la dureté, défaut si opposé à la douceur, y jette une âcreté qui trouble le repos, & prépare la haine.

Ismaël fut bien enchanté, bien re-

connoiſſant de ce que l'aimable Sara avoit dit en ſa faveur. Il ne ſçavoit pas pourquoi, ni comment ſa compagnie lui plaiſoit plus que celle de tout autre. Sans le vouloir, ſans y ſonger, il la cherchoit; avoit un battement de cœur quand il la voyoit; étoit ſoucieux, éloigné d'elle.

Ce qu'il ſentoit, au reſte, pour Sara, Sara le ſentoit auſſi pour lui. Dans la galerie, au lieu de voir Apollon, Bacchus, tous les Dieux, tous les Héros amoureux, c'étoit toujours Iſmaël qu'elle voyoit. Là, il étoit à ſes pieds, & elle étoit Coronis. Ici il lui baiſoit la main, elle étoit Cypris, careſſant Adonis. Plus loin, elle étoit Cypris encore, & ce n'étoit pas le Dieu de la guerre, mais celui qui brûloit d'en parcourir la carrière, c'étoit Iſmaël encore, bien plus beau, bien plus tendre, bien plus digne de ſon amour, que le Dieu de la guerre.

Ah! combien ces tableaux, combien Iſmaël faiſoient déjà palpiter ſon cœur!

Factices habitans de Paris, de Londres, & des grandes villes mo-

dernes ; vous, qui avez des têtes si ardentes & des cœurs si froids, vous, qui parlant éternellement de passions, ignorez ces grands mouvemens que donne la seule nature ; vous, enfin, qui n'aimez que par désœuvrement, par art & par habitude, vous ne concevez pas tout ce que sentoient nos deux premiers enfans, l'impétueux Ismaël & la sensible Sara.

Leurs cœurs, tout novices encore, étoient devenus deux volcans. Harischon comprit parfaitement que s'il les laissoit ensemble, il n'y avoit ni Calife, ni Mahom, ni vertu, ni digue capable de les arrêter. Il vit que le jeune Emir alloit infailliblement triompher de sa fille.

Il tâcha de prévenir ce malheur inévitable ; ayant trouvé ce couple inquiet, troublé, enchanté, il leur dit :

« Mes enfans, le Souverain moteur du monde, & de ces globes de feu qui roulent sur nos têtes, cet Arbitre suprême, dont le grand Mahom n'étoit que le Prophète, a répandu également le bien & le mal sur la terre.

Il fait croître la plante ſalutaire à côté de la ciguë; il nous donne l'amour & la haine.

Sara, il a mis le ſentiment de l'humanité dans ton ame; il a mis dans la tienne, Iſmaël, le démon de la guerre & des batailles. Vous vous aimez pourtant l'un & l'autre. Ma fille, tu renonces à l'humanité! tu abandonnes le carnage, mon fils! tous deux vous chériſſez votre contraire. Sara, douce & tendre, plaît au deſtructeur Iſmaël. Iſmaël qui n'aime qu'à répandre le ſang des hommes, eſt charmé de la pacifique Sara.

Voilà donc un échange! ma fille, prends bien garde d'y perdre. Tu donnes plus que tu ne recevras: ſois donc peu prodigue de tes faveurs.

Toi, Iſmaël, ſi tu veux les goûter, ces faveurs divines, attends que Sara t'ait rendu meilleur que tu n'es.

La femme dont l'homme eſpère la céleſte ambroiſie, doit la lui faire acheter, pour le bien de l'un & de l'autre.

L'enfant eſt un imprudent, qui ſe hâte de cueillir le fruit verd.

Nourriſſez-vous bien d'abord de vos

desirs : ils sont mille fois au-dessus de la jouissance.

Sara, si tu accordes la moindre faveur à Ismaël, avant que son sentiment pour toi soit bien mûr, il te rejettera comme tu rejettes aujourd'hui la cornouille acide que tu avois tant desirée hier.

Ismaël, si tu ne respectes pas, si tu ne me promets point, par le grand Alla, de respecter la vertu de Sara, jusqu'à ce que ma bouche te dise, *prends-la, elle est à toi* ; je te jure, moi, par ce même Alla, que tu ne la verras plus. »

Tu me la donneras donc, mon père, s'écrie Ismaël, transporté d'aise.

Oui, dit Harischon, je te la promets, si tu la mérites. Or, pour la mériter, écoute ce qu'il faut que tu fasses, & que tu observes religieusement. Sara s'est donné la peine de s'instruire ; & tu ne sais rien. C'est elle qui est maintenant ton maître. Ma fille, instruis Ismaël ; & toi, Ismaël, sois bien docile à ses leçons. Mais ayez soin, sur-tout, l'un & l'autre..... Vous m'entendez.

Sara rougit, & Ismaël fut enchanté.

Il fallut procéder à cette éducation étonnante. La belle inſtitutrice n'eut pas à ſe plaindre du défaut d'aſſiduité dans ſon diſciple ; au contraire, elle en étoit preſque importunée, elle feignoit du moins de l'être.

Depuis ce moment, Hariſchon leur donna la liberté pleine & entière de ſe trouver enſemble, & Iſmaël uſoit parfaitement de cette liberté. Dès l'aube du jour, il étoit ſous les fenêtres de Sara, l'appelant tout doucement. Elle venoit, ils alloient ſous une allée de palmiers, ils entroient enſuite, ſans y ſonger, dans les détours d'un bocage de myrtes. Ce n'étoit pas leur faute, s'ils ne s'occupoient pas, tout le temps, de la tâche qu'on leur avoit impoſée ; mais auprès d'Iſmaël, Sara ne ſçavoit plus rien ; auprès de Sara, Iſmaël perdoit la mémoire. L'un ſoupiroit, l'autre baiſſoit les yeux. Il étoit ſouvent midi, que la leçon preſcrite n'étoit pas encore commencée. On revenoit dîner, bien en peine comment on répondroit à Hariſchon, s'il s'aviſoit de queſtionner. Car d'un côté on ne ſçavoit pas mentir, quoiqu'on ſuivît les éten-

darts du plus menteur des Dieux; & de l'autre côté, on n'auroit osé faire l'aveu qu'on avoit perdu la matinée.

En vérité, on est fort embarrassé en pareille situation.

Ismaël desiroit de tout son cœur de répondre à la confiance du vieillard. Il fit même des efforts de sagesse, dont fort peu de nos Lecteurs seroient capables. Sara combattit cent fois plus bravement, que la plupart de nos Lectrices. Donnons-en quelques preuves, afin qu'on ne nous accuse pas de hasarder des jugemens trop avantageux.

Un jour qu'Ismaël, éperdu d'amour & de desirs, vit Sara sortir d'un petit ruisseau, où elle venoit de se baigner, plus touchante que Cypris sortant de la mer, il s'approcha, à la vérité, d'elle, parce qu'il ne put s'en empêcher; mais quoique Sara n'eût pas elle-même la force de le renvoyer, il se contenta de lui baiser la main, & résista.

Une autre fois, Sara endormie sur le gazon, dans un désordre capable d'enflammer un Bonze, fut apperçue

par Iſmaël. En approchant, il ſentit qu'il manqueroit indubitablement de foi à Hariſchon, il ſe retira donc, & réſiſta encore.

Si vous croyez, Lecteur, qu'on peut réſiſter toujours au plus impérieux de tous les penchans, ſur-tout quand il eſt partagé, vous ne connoiſſez guères ce penchant. L'homme eſt foible. O Iſmaël, qu'allez-vous faire? Fuyez, fuyez encore, n'abuſez point de l'abandon avec lequel l'imprudente Sara ſe livre à vous, au déclin du jour, ſous ce palmier perfide. On vous obſerve, téméraire & trop entreprenant Iſmaël, Hariſchon vous voit, il vous a vu.

Allons, dit le vieillard, voilà qui eſt fait. O jeuneſſe, nature, amour, comme la raiſon eſt foible auprès de vous!

Il écrit au Calife. « Seigneur, tu peux maintenant rappeler ton fils. Le mariage eſt fait, & la cérémonie dont tu l'accompagneras, ſera tardive. Rappelle ton fils, te dis-je. C'eſt un homme maintenant, & ma fille eſt abſolument ſa femme. »

Le

Le Calife qui avoit déjà projetté ce mariage, fut enchanté, & ne put s'empêcher de rire. Il rappela ſon fils & ſa belle-fille, qui continuèrent de s'aimer. Notre Iſmaël fut, depuis, le Calife Ozmen, qui règna trente-cinq ans, & mourut en 865. Ce Prince eſt le ſeul de ſa dynaſtie, qui n'ait jamais eu de Serrail; ſa chère Sara lui ſuffit pour remplir ſon cœur, & pour le rendre heureux.

Hariſchon écrivit encore au père d'Iſmaël. « Je t'ai donné ma fille pour ton fils, donne-moi maintenant la tienne pour le mien, tu me l'as promiſe. Par cet échange, que mon Souverain daigne faire avec ſon ſujet, je te rendrai en affection ce que tu m'auras donné en honneur. Calife, l'amour que j'ai pour toi, vaut mieux que toutes tes diſtinctions; vaines chimères par leſquelles les grands enchaînent les petits, toujours aſſez ſots pour s'en laiſſer éblouir. Ta Fatmé, fût-elle née du ſang le plus abject, eſt plus noble qu'Ottoman, par l'ame. Avec la vertu que le ciel a miſe en elle, Fatmé eſt ta fille, comme la

mienne. C'eſt en elle un nouveau mérite à mes yeux, parce que je t'aime, non parce que tu es le plus grand Prince de l'Orient. Je te réponds qu'elle ſera heureuſe. Mon Ally eſt déjà un homme de bien, autant qu'il eſt avide de connoiſſances & de ſageſſe. Nous avons déjà marié la guerre avec l'amour; marions encore, avec cette ſageſſe de mon fils Ally, la tendre humanité de ta fille Fatmé. Y conſens-tu, Calife. »

« Oui, j'y conſens, lui répond le Calife. Vive Alla & ſon Prophète; on ne ſe métallie pas, quand on épouſe la vertu. »

C'eſt ainſi que finit cette fiction Orientale. Nous ſommes bien fâchés d'en avoir ſupprimé les détails. Ils ſont intéreſſans, comme tous ceux de ce pays & du temps où ils furent écrits. On y rencontre des traits de ſimplicité, des tableaux de la vie paſtorale, des peintures énergiques & naïves de toutes les affections de l'ame, qui nous auroient fait deſirer d'en apprendre au moins une partie à nos Lecteurs. Mais il auroit fallu faire un

choix, & c'étoit l'embarras des richesses; c'étoit encore la crainte que ce qui nous avoit plu dans l'original, n'eût pas le même charme aux yeux de nos Lecteurs; & nous nous sommes déterminés par cette raison, à finir ici notre extrait.

Nous rendrons bientôt compte d'un autre Roman Oriental, intitulé: *les charmantes Leçons de la sagesse.*

## *TROISIÈME CLASSE.*
## ROMANS HISTORIQUES.

# MILORD COURTENAY,
*OU*
LES PREMIERES AMOURS
D'ÉLIZABETH,
*REINE D'ANGLETERRE.*

*Paris, chez* BRUNET, 1697.

*Par* M. LE NOBLE, *un Volume in*-12.

MALGRÉ le défaut de conſtitution, attribué à la Reine Elizabeth, le Noble ne lui en a pas moins ſoupçonné des intrigues amoureuſes dans l'Ouvrage que nous annonçons. C'eſt la meilleure production de ce Magiſtrat célèbre, dont nous avons déjà fait mention, ſur-tout dans la note préliminaire de notre Extrait *de la Conjuration*

*des Pazzi*, à laquelle nous renvoyons nos Lecteurs. L'Abbé Lenglet, qui qualifie fort peu les Romans dont il a donné la nomenclature, convient lui-même du mérite de celui-ci. « Cette Historiette, dit-il, » dont le fonds est véritable, est écrite » d'une manière plus intéressante & plus cor» recte que les autres du même Auteur ». C'est ce que pensoit aussi le Noble, puisqu'il a fait graver son Portrait, couronné de lauriers, au frontispice du Livre, avec ce dystique latin : « Dùm lepidè ridendo sapis, li» berrime Censor, latrantes ride, te tua » fama manet.

*Tandis que vous faites rire avec tant de goût & de liberté, riez aussi des Censeurs qui aboyent contre vous : votre renommée est en sûreté.*

## *PREMIÉRE PARTIE.*

Les éclaircissemens que nous avons donnés ailleurs sur la personne de Henri VIII, père d'Elizabeth, nous dispenseront de répéter tout ce que

le Noble dit au commencement de son Ouvrage, sur les étranges égaremens de ce Monarque. Nous ajouterons seulement qu'il eut six femmes, qu'il en répudia deux; qu'il en fit mourir deux autres sur l'échafaut; qu'il voulut que la cinquième périt dans l'opération cruelle d'un accouchement funeste; enfin, que la dernière, qui lui survécut, le deshonora aussitôt après sa mort, par un mariage indécent & si précipité, qu'elle ne put attendre un mois pour satisfaire son amoureuse impatience.

Henri avoit reglé, par son testament, l'ordre de succession entre ses trois enfans. Edouard, né d'Anne Seymour, & âgé seulement de dix ans, devoit règner d'abord : Marie, qu'il avoit eue de Catherine d'Arragon, & qui étoit dans sa trentième année, venoit ensuite. Elizabeth, qui avoit à peine treize ans, étoit appelée en dernier lieu.

Le règne d'Edouard fut court, malheureux & sanglant. Son Conseil acheva de détruire l'Eglise Romaine en Angleterre, en y abolissant la

Meſſe, dont on avoit encore retenu une ombre ſous Henri VIII. Pendant les cinq ou ſix années que règna ce jeune Prince imbécille & féroce, le plus beau ſang de l'Angleterre coula ſur les échafauts, & la Tour de Londres regorgea des plus illuſtres priſonniers d'Etat. Parmi ces malheureuſes victimes du deſpotiſme, dont les Anglois qui ſe croyent ſi libres, reſſentirent les coups bien plus fréquemment & plus cruellement que nous, on regretta ſur-tout le Comte de Sterny. Son fils, Lord Courtenay, Comte de Dévonshire, héros de notre Roman, fut jeté en priſon lui-même, après la mort funeſte de ſon père.

Mais ce jeune homme, qui n'avoit que vingt ans, & qui joignoit à la plus ſuperbe figure, une ſageſſe précoce avec beaucoup d'eſprit & de moyens, trouva un protecteur dans l'ennemi de ſon père, dans ce fameux Duc de Northumberland, auteur de tous les ſupplices du règne d'Edouard. L'ambitieux Northumberland voyant que la vie du jeune Roi ne ſeroit

point longue, & qu'il n'auroit sûrement point d'enfans, avoit conçu le projet d'exclure de la Couronne les deux Princesses, Marie & Elizabeth. Trop vieux pour règner lui-même, il avoit disposé du trône pour son fils aîné, en lui faisant épouser une nièce du feu Roi. Mais, non content de cette précaution, il cherchoit encore un homme qu'il pût appeler ensuite à la Couronne en lui donnant sa nièce Anne Dudley, qu'il aimoit beaucoup. En choisissant le jeune Courtenay, fils d'un décapité & languissant encore à la Tour de Londres, il se persuada que ce grand bienfait lui feroit, non seulement oublier la mort de son père, mais lui inspireroit de plus une reconnoissance éternelle: il se flatta que, par ce moyen, il règneroit toujours sous le nom de son fils ou de l'époux de sa nièce.

Il en fait la proposition à Courtenay, qui en est secrètement indigné. Mais il dissimule l'horreur dont il est saisi, tant pour recouvrer sa liberté, que pour servir les Princesses. Il sort de la Tour, à condition que

ce ſera d'abord pour épier toutes les démarches des deux ſœurs. Elles vivoient, ſéparées, & peu amies; Elizabeth, à Londres, & Marie, à Grenwich. La haine de leurs mères, cette haine qui règne avec tant de violence entre la femme légitime & la maîtreſſe, avoit été tranſmiſe aux enfans. Marie, d'ailleurs, fière de l'orgueil de ſa naiſſance, portant dans l'ame toute la hauteur de la maiſon d'Arragon, dont elle étoit iſſue, & couſine-germaine de Charles-Quint, le plus grand Potentat qui eût paru dans le monde depuis pluſieurs ſiècles, rougiſſoit de s'entendre appeler la ſœur d'une ſimple demoiſelle, ſortie de Chevaliers Bannerets. De ſon côté, Elizabeth, quoique bien jeune, ſentoit que ſon mérite perſonnel compenſoit abondamment ce qui lui manquoit du côté de la naiſſance, & que ſa beauté l'égaleroit infailliblement à ſon orgueilleuſe ſœur.

Ce fut par Marie, que Courtenay eut ordre de commencer ſon odieux perſonnage. Mais au lieu de trahir cette Princeſſe, & d'éclairer ſes dé-

marches, pour faciliter de nouveaux attentats à l'assassin de son père, il lui fit part de la commission qui lui avoit été donnée, & supplia la Princesse d'agréer ses services. Elle fut touchée de cette générosité ; &, ayant entretenu pendant quelque temps, Courtenay, elle lui trouva tant de sagesse, de loyauté & d'agrémens, que, malgré sa hauteur, elle ne put se défendre d'un sentiment plus fort que celui de l'estime & de la reconnoissance. Mais elle fut loin de faire la même impression sur le généreux Lord : cette Princesse, en effet, avoit été trop peu favorisée des dons de la nature. Sa taille étoit médiocre, son teint brun, ses traits peu délicats, son air commun ; & le mépris qu'elle avoit pour la parure, en ne cachant pas ses défauts, sembloit les augmenter encore.

Quelle différence entre elle & sa jeune sœur ! Elizabeth avoit la taille haute, fine & droite, les cheveux blonds, le front ouvert & radieux, les yeux noirs & très-vifs, un teint éclatant, la bouche un peu grande,

mais des dents ſuperbes, peu de gorge, mais un bras charmant, la démarche d'une Reine, le regard fin, le rire agréable, beaucoup de gaieté & d'eſprit. Elle parloit juſqu'à ſept langues avec la même facilité; & les ſciences lui étoient généralement auſſi familières. Du reſte, fourbe, cruelle, vindicative, ingrate, ſans foi, perſonnelle; & meſurant tout, juſqu'à l'amour, ſur ſon ſeul intérêt. Mais c'eſt ce que ne vit pas, & ne ſoupçonna pas même le jeune Courtenay. Auſſi, quand après avoir inſtruit la Princeſſe Marie, des ſiniſtres projets de Northumberland, ſur elle, il alla chez Elizabeth, pour lui rendre le même ſervice; ſa beauté le frappa d'abord au point qu'il eut beſoin de ſe rappeler tout le reſpect qu'il devoit à la ſœur de ſon Roi, pour ne pas lui faire un aveu téméraire. Ce premier mouvement augmenta bien encore, lorſqu'après deux heures de converſation avec elle, il connut qu'elle avoit bien plus de lumières & de graces dans l'eſprit que d'agrémens & de ſéduction dans la figure.

Mais cette première impression céda d'abord la place au zèle, & Courtenay, avant de s'occuper de lui, ne pensa qu'à servir les deux Princesses. Ce fut lui qui les porta à sacrifier leurs jalousies mutuelles à leurs intérêts. Après avoir ainsi cimenté leur réconciliation, il leur fit des créatures résolues de les défendre envers & contre tous. Cette opération heureusement terminée, une passion forte, impérieuse & profonde, telle qu'on en trouve encore en Angleterre, vint remplir son ame. En vain la prudence qu'il avoit en toute autre chose, lui défendit de déclarer ce qu'il sentoit. Que peut la prudence sur l'amour, même dans la tête la plus sage!

Cependant ce qu'il sentoit pour Elizabeth, Marie le sentoit pour lui. Cette Princesse étoit bien plus embarrassée encore que Courtenay. Du moins il pouvoit parler. Mais une Princesse d'Arragon seroit morte mille fois des peines attachées au silence, avant d'oser convenir qu'elle aimoit, loin d'oser en faire l'aveu la première.

Mais ce grand ſentiment rend ingénieux; ne pouvant arracher de ſon ame le trait vainqueur, Marie veut ſe déguiſer. Elle couvre la flamme qui la dévore, du ſéduiſant prétexte de la reconnoiſſance. Frivole eſpoir! L'infortunée Marie ne ſait pas que ſa ſœur eſt ſa rivale; & nos Lecteurs, eux-mêmes, ignorent qu'Elizabeth n'a pas vu impunément le beau Courtenay.

Ce généreux défenſeur des Princeſſes ſe conduiſoit pendant ce temps-là avec tant d'adreſſe, que Northumberland, tout grand politique qu'il étoit, ne s'apperçut point qu'on le jouoit. Il comptoit abſolument ſur Courtenay; il preſſoit même ſon mariage avec la jeune Dudley, ſa nièce. C'étoit déjà une nouvelle publique. Cette nouvelle parvint aux oreilles d'Elizabeth, & la jalouſie donna une nouvelle activité à l'amour. Cette Princeſſe étoit cependant trop prudente pour faire connoître toute ſa foibleſſe à ſon aimable vainqueur. Mais dans cette poſition délicate, il y a des moyens; on peut ſonder avec adreſſe le cœur que l'on veut enflammer. C'eſt

à quoi se détermina Elizabeth. Elle écrivit donc à Courtenay. « Milord, » j'ai peine à croire ce qu'on publie » de votre alliance avec le Duc de » Northumberland notre ennemi, » après les protestations de service » & de zèle que vous nous avez faites. » Je vous félicite cependant du bon- » heur que vous avez d'épouser la » plus belle personne de l'Angleterre: » mais j'espère que vous concilierez » toujours l'amitié que vous nous avez » promise avec votre nouvel amour, » & qu'en devenant le gendre de notre » ennemi, vous ne deviendrez pas » notre persécuteur. »

Courtenay reçut mystérieusement cette lettre, le lendemain d'un jour où Northumberland lui avoit donné une fête qui ne devoit précéder que de bien peu le mariage qu'il croyoit arrêté. Après l'avoir lue, il se reprocha l'inquiétude & la crainte d'Elizabeth, & lui répondit aussi-tôt: « Ma- » dame, je croyois que le grand se- » cret que je me suis fait un devoir » de vous révéler, au sujet du des- » sein criminel de l'indigne Northum-

» berland, sur vous, vous devoit » être un garant assez infaillible de » mon attachement éternel à votre » service. Si le respect n'enfermoit » dans mon cœur un secret bien plus » important encore, vous auriez, Ma- » dame, une bien autre preuve de mon » inviolable fidélité pour vous. Mais » ce qu'il m'est permis de vous dire, » c'est que je ne suivrai jamais d'autres » loix que les vôtres, & que mon » mariage avec la jeune Dudley ne » se fera point ».

Elizabeth reconnut dans cette réponse tous les traits d'un amour fort & profond qui cherche à se produire. Elle en fut doublement charmée, par le desir impérieux qu'elle en avoit, & encore parce que ce n'étoit pas elle qui avoit été censée parler la première. Elle s'applaudit de ce qu'elle avoit si prudemment fait tomber sa crainte sur l'alliance de Courtenay avec Northumberland, & non sur un sentiment bien différent. De cette manière, le jeune Lord ne put se flatter d'avoir aucun avantage sur elle. Dans ces premières démarches, il faut tou-

jours, avant tout, ménager l'amour-propre.

Oui, mais l'amour-propre en sûreté, l'autre amour en devient bien plus fort. Tout ce que desire maintenant Elizabeth, c'est de voir arriver chez elle le Lord Courtenay. Ce desir fut bientôt satisfait, malgré tous les obstacles. Il y en avoit beaucoup à vaincre, & la Princesse savoit que Northumberland avoit mille espions attachés à sa sœur & à elle. Elle savoit que Courtenay, en la venant voir, la compromettroit, & se rendroit suspect lui-même. Ce fut donc elle-même qui lui procura la facilité de l'aborder, de la manière du monde la plus innocente.

Elizabeth avoit pour serviteur fidèle, un des Aldermans, dont la femme étoit alors en couche. Elle engagea cet homme, sans affectation, à prier Lord Courtenay d'être l'un des parrains de l'enfant : ce qui fut fait. Au milieu de la cérémonie, la Princesse honora l'accouchée d'une visite. Courtenay saisit ce moment précieux, & comme il étoit le plus

considérable de la compagnie, il présenta la main à la Princesse pour descendre au jardin, où elle desiroit prendre l'air. Par respect, chacun s'éloigna d'elle alors. Quand elle fut seule avec Courtenay, quand il eut cru lire dans ses yeux, qu'il n'étoit point haï, quand enfin, il se trouva, ensuite, dans un cabinet fermé, & loin de tous les témoins, pour toute déclaration, il se jeta à ses genoux, & se contenta de lui dire : « Reconnoissez-vous, Madame, dans cette attitude, l'allié du Duc de Northumberland? » *Non*, lui répondit la Princesse, ravie, mais feignant de ne pas l'être, feignant de n'avoir pas entendu toute la force des expressions du Comte, & de n'y avoir compris qu'une protestation vague de service, *non, Milord, & j'espère que votre alliance avec mon ennemi, ne vous empêchera jamais d'être homme d'honneur, & mon ami.*

Ah! Madame, reprit le Comte, ne me parlez pas d'une alliance qui me fait horreur, qui n'aura jamais lieu; je vous l'ai déjà dit : mon

cœur est trop à vous. Mais vous ne voulez pas m'entendre.

Il se jeta de nouveau aux genoux de la Princesse.

Elle lui dit, mais sans se fâcher, en continuant de sourire, au contraire, avec une grace qui n'étoit qu'à elle : « Vous vous oubliez, Milord, en me parlant, comme si vous aviez pour moi de l'amour; mais vous n'en avez point; &, si vous en aviez, je me persuade au moins, que vous sauriez le taire. » Il ajouta : « Madame, je n'aurois peut-être pas encore franchi les bornes du respect que je dois à la fille de mon Roi, si vous-même ne m'y aviez forcé, en me supposant la disposition de m'allier avec votre ennemi. Il a bien fallu vous dire l'obstacle invincible qui s'opposoit à cette alliance ».

Pendant cette conversation, une rougeur subite s'étoit répandue sur le visage de la Princesse. Ses regards moins assurés, annonçoient le trouble de son ame. Courtenay ne se crut point haï. Il osa prendre sur lui de serrer ses mains adorées dans les siennes; puis

ſa tendreſſe ayant acquis plus d'ardeur, & même plus d'éloquence, il jeta Elizabeth dans un véritable embarras.

Quand il eut ceſſé de parler : Milord, lui dit-elle, je vous ai prêté tout le ſilence que vous pouviez attendre; & quoiqu'offenſée de votre aveu, je vous ai trop d'obligation, pour vous en montrer du courroux. Je ne puis ni vous permettre ni vous défendre de m'aimer, puiſque ma défenſe feroit de vous un rebelle, & ma permiſſion, de moi, une complice; tout ce que j'exige de vous, c'eſt que vous n'épouſiez point la nièce du Duc; j'ai trop d'eſtime pour vous, pour ne pas vous voir, avec chagrin, dans une pareille alliance.

A ces mots, elle ſe lève, ſort du cabinet, ſans oſer regarder le Lord, rentre au ſallon, y déploye toutes ſes graces & ſa gaieté ordinaires, & remonte dans ſon carroſſe.

Courtenay la voit partir ſans regret: en a-t-on après avoir obtenu l'aveu qu'on deſire! La défenſe d'épouſer la jeune Dudley le charma ſur-tout. Il ſe crut aimé; il triomphoit.

Elizabeth ne fut pas moins contente de cette entrevue, & de ce qu'elle avoit rompu un mariage qui bleſſoit ſon amour autant que ſes intérêts. Mais il n'eſt pas de bonheur durable. Dans le temps même que la Princeſſe goûtoit le plaiſir le plus délicieux de la vie, celui de ſe voir aimée de l'objet qu'elle aimoit, un orage affreux grondoit ſur ſa tête & ſur celui de ſa ſœur. L'imbécille Edouard, à l'inſtigation de Northumberland, ſe voyant près de terminer ſon inutile carrière, déclara, par ſon teſtament, ſes deux ſœurs incapables de ſuccéder à la couronne, & rappela à la ſucceſſion les trois filles du Duc de Suffolk, comme nièces de Henri VIII. Le pauvre Monarque mourut peu après de poiſon; ce fut le 16 Juillet 1553.

Alors Northumberland qui venoit de rompre le mariage de ſa nièce Dudley avec Courtenay, & qui, auparavant, avoit donné à ſon fils, Jeanne Gray, l'aînée des Suffolk, fit couronner Reine cette infortunée, au préjudice des deux Princeſſes. Dans

le même temps, Courtenay fut renvoyé prisonnier à la Tour de Londres.

A cette révolution, la Princesse Marie sortit de la Capitale de l'Angleterre, & alla faire prendre les armes aux Catholiques des provinces voisines, pour l'aider à ravir à Jeanne Gray, la couronne usurpée sur elle. Elizabeth resta à Londres pour tâcher d'y former de son côté un parti de Protestans qui prît ses intérêts, & contre Jeanne Gray, & même contre sa sœur. Mais Marie fut plus heureuse. Soutenue par son droit légitime, par l'Archevêque de Cantorbery, & par tous les Catholiques, elle entra triomphante à Londres, se fit proclamer Reine, & commença par faire voler sur un échafaut, la tête de l'altier Northumberland, son persécuteur.

L'artificieuse Elizabeth, se prêta aux circonstances qui contrarioient si cruellement son ambition, & alla, la première, présenter ses hommages à son heureuse sœur, qui la reçut avec indifférence. Maîtresse de Londres, la nouvelle Reine rompit les fers du beau Courtenay qui règnoit toujours dans

son cœur. La possession récente du diadême ne remplissoit que son ambition, & son amour qui s'étoit accru dans le silence & dans l'infortune, la faisoit soupirer au sein des grandeurs. Elle revit donc ce vainqueur dangereux qui alla se présenter à elle au sortir de la Tour; elle le revit & le combla de biens. Le Duc de Northumberland s'étoit enrichi des terres confisquées sur le père du jeune Lord. En rendant à celui-ci ces mêmes terres qui devoient être son patrimoine, elle fit, à la fois, un acte de justice & un acte d'amour. Elle s'efforçoit cependant d'étouffer le feu qui la consumoit; & n'ayant pu en venir à bout, elle justifia sa passion à ses propres yeux. En faisant même abstraction de la beauté de Courtenay, sa sagesse, sa vertu, sa haute naissance, ne méritoient-elles pas un trône? En le plaçant sur celui dont elle étoit la maîtresse, qui pouvoit blâmer son choix?

Mais Courtenay, après avoir rendu ses premiers devoirs à la Reine, dont il ne soupçonnoit point les dispositions

favorables pour lui, vola où son ame l'appeloit. Quand il arriva chez Elizabeth, il y trouva tous les principaux protecteurs du parti Protestant. Etant Protestant lui-même, on le vit non-seulement sans soupçon, mais avec plaisir. Elizabeth profita de cette disposition propice des esprits, pour se ménager une entrevue avec lui. Elle fit un signe à Miss Carreu, la plus fidelle de ses Femmes, de congédier tout ce qui étoit dans la chambre. Resté seul alors avec elle, Courtenay lui dit : « Je ne fais que changer de fers, Madame. Je sors de la fatale Tour, pour tomber à vos pieds. » Il ne fut pas le maître de retenir son ardeur. Cependant, pour la modérer, ou pour l'augmenter encore, la Princesse le félicita sur la mort de Northumberland, leur commun ennemi, & sur le danger dont son étoile venoit de le sauver pour la seconde fois. « Madame, lui répondit le Comte, mes peines ne sont point passées, j'ai toujours le malheur de ne vous inspirer aucun intérêt; & dans ce moment, je ne me réjouis de ma liberté que

parce qu'elle me permet de venir réitérer à vos pieds, le ſerment d'une fidélité inviolable ».

Elizabeth ne put réſiſter plus longtemps à ſon propre cœur; un ſoupir en fut le ſeul interprète, mais c'en fut aſſez pour l'heureux Lord.

A peine ces deux perſonnes, qui ſont l'ame de notre hiſtoire, commençoient elles à s'entendre, que Miſs Carreu vint les avertir que l'Evêque de Wincester ſe faiſoit annoncer: c'étoit le fameux Gardiner, récemment ſorti de la Tour, comme Courtenay, déjà l'ami de la nouvelle Reine, & devant être bientôt le plus grand ennemi d'Elizabeth. Au nom de cet homme, la jeune Princeſſe congédia ſoudain le Lord, qui, plus radieux & plus triomphant, par l'aveu qu'il venoit d'entendre, retourna au Palais.

Marie l'appercevant au milieu des Courtiſans, l'appelle. Il baiſſe les yeux par reſpect, & approche. La Reine lui dit à voix baſſe, & en le conduiſant vers ſa chambre: « Milord, ce que j'ai fait pour vous, n'eſt pas le ſeul effet de ma reconnoiſſance, c'eſt encore

encore le prix que je devois à la sageſſe & à la vertu ; c'eſt peut-être même la conſidération de mes intérêts qui m'a déterminée. Vous voyez combien ce trône, où mon droit m'appelle, eſt ébranlé par les orages. La main d'une femme eſt, ſans doute, inſuffiſante pour porter ſeule un ſceptre dans ce temps de diſcorde, & pour gouverner un peuple ſi cruellement diviſé par des opinions contraires. J'ai beſoin de Miniſtres qui joignent la vigueur & le courage à la prudence & à la fidélité. C'eſt peu, & je ne ſais s'il ne me faudroit pas encore faire choix d'une main, qui, partageant avec moi l'autorité royale, m'aidât à la ſoutenir. Je compte aſſez ſur votre attachement, pour vous demander conſeil dans une choſe de cette importance. Dites-moi donc ſur qui je pourrois jeter les yeux pour donner un Roi à l'Angleterre ».

Courtenay, qui ne pouvoit point ſoupçonner la véritable intention de la Reine, quand elle lui tint un pareil diſcours, ne répondit auſſi qu'à ce qu'il avoit compris. Il fit donc à Marie un tableau précis & vrai de l'état où

le Royaume ſe trouvoit alors. Il lui peignit la puiſſance différente des partis qui le diviſoient, partis deſtructeurs, qui ſe paroient hardiment du ſaint prétexte de la Religion, tandis que c'étoit la ſeule ambition de quelques Particuliers qui armoit de toutes parts le fanatiſme. Il prouva enſuite à la Reine, que dans ce déchaînement général des eſprits, un époux lui devenoit en effet utile, & même néceſſaire. Puis, il examina, ſi celui qu'elle éleveroit à cet honneur devoit être Anglois ou étranger. Il démontra, par des exemples frappans, qu'un Anglois, devenu maître de ſes égaux, n'auroit jamais aſſez d'empire ſur eux, pour s'en faire obéir, ni pour rétablir le calme. Un Prince étranger, un Prince puiſſant, connu par ſa ſageſſe & par ſa bravoure, lui paroiſſoit ſeul capable de parvenir à ce but. Il examina donc ſur qui ce choix pouvoit tomber, de tous les Princes de l'Europe; &, ſans prononcer ſur aucun d'eux, il propoſa une autre queſtion intéreſſante; ſavoir, de quelle religion devoit être le nouveau Roi. Il

prononça que ce devoit être un Proteſtant, parce que la Reine étant Catholique, contiendroit tous ceux de ce parti, tandis que le Roi étoufferoit lui-même les diſcordes que déjà les Proteſtans fomentoient dans tout le Royaume, depuis la mort du jeune Edouard.

La Reine écouta Courtenay avec une profonde attention. Elle admiroit l'étendue de ſes lumières, la ſolidité de ſon jugement, la parfaite connoiſſance qu'il avoit de la Monarchie, & de l'état des autres Cours de l'Europe. Elle l'en aima davantage. Elle l'aima aſſez, pour le contredire dans un point infiniment délicat. « Comte, lui dit-elle, je ne me trompois pas, quand je vous regardois, malgré votre jeuneſſe, comme l'homme le plus ſage de mon Royaume. Je ne ſaurois cependant me déterminer à me choiſir pour époux un Prince étranger. Vous le ſavez, comme moi, nos fiers Inſulaires dédaignent tout ce qui n'eſt pas Anglois. Je ne veux pas être l'épouſe d'un Prince qu'on mépriſe. Ah! Milord, ſeroit-il poſſible que je ne trouvaſſe

pas en Angleterre l'époux qui me convient? » Elle regarda tendrement le beau Comte, & se tut.

Malgré tout son esprit, il ne l'entendit pas encore. Il fallut qu'elle le nommât elle-même; & c'est ce qu'elle fit aussi, avec beaucoup d'embarras, avec une sorte d'obscurité, sans doute, mais d'une manière trop intelligible pourtant, & qui jeta le pauvre Lord dans la plus cruelle situation du monde. Il couvrit cependant, du voile de la modestie, du respect & de l'attachement d'un sujet fidèle, la surprise que lui fit une déclaration si inattendue. « Moi, Madame, s'écria le Lord, en baissant les yeux, & avec un désordre qui fut très-favorablement interprété, moi, je serois élevé par vous à ce degré de gloire! non, non; tant d'ambition ne m'est point permise; & d'ailleurs, l'intérêt de votre Majesté s'y oppose; & cet intérêt me sera toujours plus sacré que le mien. Je vous l'ai déjà dit, Madame, les Anglois ne verroient jamais, sans dépit, leur égal devenir leur maître. Daignez donc voir dans quel précipice vous plonge-

riez l'État, en m'élevant sur le trône. Croyez-vous que les Suffolk, tant de fois alliés à la Maison Royale, que les Dudley, mes ennemis, que les Seymour, dont l'ambition ne fait que se ranimer par la mort funeste du Duc de Sommerset & de l'Amiral; croyez-vous que tant d'autres Maisons, jalouses, me verroient, sans dépit, partager avec vous la puissance suprême? Si des Princesses d'Angleterre ont quelquefois descendu à des alliances particulières, les deux Maisons dont vous sortez, ne vous le permettent pas, Madame; & le sang d'Arragon & d'Autriche qui coule dans vos veines, vous impose la loi de ne prendre qu'un grand Prince pour époux. Pour moi, je ne serai jamais que votre sujet, mais le sujet le plus fidèle & le plus reconnoissant que vous puissiez avoir. Faites tomber sur moi des graces plus proportionnées à mon état, moins dangereuses pour vous; honorez-moi de votre confiance, je puis, je dois accepter ces faveurs, & je vous les demande, Madame, comme des moyens plus sûrs de vous prouver mon zèle.

Tel eſt le but unique qu'enviſagera toujours mon ambition ».

La Reine n'attribua ce refus qu'à la vertu la plus rare, & au plus parfait des déſintéreſſemens. Elle ſe flatta que le beau Lord n'avoit aucun engagement d'amour; & quand il en auroit eu, elle ſe perſuada qu'il n'en étoit aucun que l'offre d'une ſi belle couronne ne lui fît rompre ſoudain. Toutes ces conſidérations l'engagèrent donc à combattre toutes les raiſons de Courtenay, & l'amour la rendit bien éloquente. Mais elle parloit à un cœur trop plein & trop préoccupé. Ne l'ayant point ébranlé, elle lui donna deux jours pour ſe déterminer à recevoir ou à refuſer une couronne ſi paſſionnément deſirée par tant d'autres.

On peut aiſément concevoir le trouble où cet entretien le jeta. Il ſentit d'abord combien cet amour de la Reine alloit être dangereux pour le ſien. Bien déterminé à ne pas recevoir la couronne, il prévit qu'on ne le perdroit plus de vue, & que toutes ſes démarches ſeroient obſervées; qu'on

lui soupçonneroit une autre passion; qu'on feroit l'impossible pour la découvrir, & qu'on la découvriroit infailliblement, s'il voyoit la Princesse Elizabeth. Plutôt retourner à la Tour, plutôt porter sa tête sur un échafaut, comme son père, que de compromettre cette Princesse, que déjà sa sœur, devenue Reine, commençoit à persécuter par cette jalousie invincible qu'elle avoit autrefois conçue pour elle.

Dans cet embarras, il écrit à Elizabeth: « Je sors du cabinet de la Reine, j'ai les choses les plus importantes à vous communiquer, & ne puis vous les écrire; je n'ose même vous aller voir, quoiqu'il soit très-nécessaire que je vous voie. Je réclame tout votre esprit pour qu'il m'en procure la facilité ».

Elizabeth communiqua ce billet à la fidelle Carreu. Cette fille avoit, tout auprès de l'Hôtel de la Princesse, une maison qui donnoit sur une autre rue, & qui, par une galerie couverte, communiquoit encore à une autre maison qui étoit vuide pour lors. Carreu

la fit louer par un de ſes amis, qui lui en apporta les clés, & ces clés furent rendues à Courtenay, avec ordre de s'y rendre la nuit ſuivante. Puis, quand toutes les filles de la Princeſſe furent couchées, ſa confidente la conduiſit ſecrètement dans ſa maiſon, & de là, par la galerie couverte, dans celle où le Lord attendoit avec la plus vive impatience. Quand il la vit, il ſe hâta de lui apprendre le fatal ſecret, qui fit pâlir Elizabeth. Lorſqu'il eut fini: « Eh bien, Milord, lui dit la palpitante Princeſſe, à quoi votre cœur ſe détermine-t-il? » Pouvez-vous me le demander, Madame, lui répond Courtenay, & me croyez-vous aſſez lâche pour ſacrifier à la vanité de l'ambition un amour qui fait toute ma félicité? » — Et moi, Milord, je penſe autrement, en ſentant tout le prix de ce que vous me dites; quoique mon amour égale le vôtre, il agira avec plus de raiſon; & ſi la Reine perſiſte à deſirer de vous couronner, je veux que vous règniez. Acceptez la couronne, Milord. Si je l'avois, tous mes vœux ſeroient de la placer moi-même

ſur votre tête ; mais je ne l'ai pas : elle vous vient d'une main moins amie, moins agréable, ſans doute ; mais pourquoi vous en priverois-je » ?

« Ah ! Madame, lui repliqua Courtenay, vous n'aimez point ». Que vous me connoiſſez peu, Milord, dit Elizabeth ! Ecoutez-moi. Si vous pouviez, ſans riſquer votre vie & votre fortune, rejeter les propoſitions de la Reine, je ne vous donnerois pas ce conſeil, qui me coûte ; mais ſongez-vous qu'un refus peut nous perdre tous deux ? Croyez-vous que la vindicative & orgueilleuſe Marie vous pardonne de l'outrager, & à moi, de lui ôter ce qu'elle aime ? Règnez, vous dis-je ; & du moins, dans les brâs de ma ſœur, vous penſerez à moi ; du moins vous éloignerez de moi ſes perſécutions ».

« Non, Madame, ajoute le Lord, ma main ne ſera jamais où n'eſt pas mon cœur ; c'eſt une réſolution inébranlable. Je n'aimerai jamais que vous, & malheur à qui oſeroit, moi vivant, vous perſécuter ! »

« Puiſque vous êtes dans cette ter-

rible réſolution, dit Elizabeth, ravie, appelez donc toute votre prudence à votre ſecours, pour nous tirer du funeſte embarras où nous jette la Reine ».

Ils conſultèrent enſuite, avec Miſs Carreu, ſur la conduite qu'ils devoient tenir pour cacher à la Reine leur intrigue; &, comme la maiſon même où ils avoient cette converſation, leur paroiſſoit la plus commode, & la plus sûre, il fut décidé que le Lord y reviendroit la nuit ſuivante. Ils ſe ſéparèrent enſuite après des proteſtations mutuelles d'un éternel amour. Dans le malheur, dans une pareille ſituation, après un ſacrifice auſſi grand que celui que faiſoit Courtenay, le tendre martyre s'adoucit; & l'amour plus timide d'un côté, devient bien plus entreprenant de l'autre.

Mais le jour où Marie s'étoit expliquée ſi clairement avec le Lord, elle choiſit pour ſon principal Miniſtre, ce même Gardiner, Evêque de Wincester, dont nous avons déjà parlé, & elle n'héſita pas de lui communiquer le deſſein qu'elle avoit pris d'épouſer le Comte. Gardiner, qui ne deſiroit

rien avec tant d'ardeur, que de rétablir la Religion Romaine sur les ruines de la Réforme, s'opposa fortement à cette idée de Marie; il lui représenta Courtenay comme le plus dangereux Protestant du Royaume. Toutes ses remontrances ne purent ôter du cœur de la Reine le trait dont elle étoit blessée. Elle continua de mettre tout en usage pour gagner le Lord. Ce fut en vain. Tant de résistance commença à lui persuader qu'il aimoit. Elle donna secrètement les ordres les plus précis, d'éclairer toutes ses démarches; mais il prit si bien ses mesures, & cacha si adroitement, même à ses gens, les visites nocturnes qu'il rendoit à Elizabeth, que rien ne transpiroit.

O vous, à qui il sacrifie une couronne, & pour qui il s'expose à tant de dangers, Princesse adorée & si digne de l'être, ne le consolerez-vous pas?

Ces deux amans, dit M. le Noble, étoient le couple le plus accompli de l'Angleterre. Le Lord avoit vingt-trois ans, & la Princesse n'en avoit pas vingt. Personne n'aima jamais avec

tant d'ardeur que Courtenay, ainſi que ſon amante en convint elle-même publiquement après ſa mort, en diſant: *Il Comte nell' amore humano haveva talenti Angelici.* Perſonne auſſi ne fut plus digne d'un ſi grand bien qu'Elizabeth, par ſa figure, ſes graces & ſon eſprit. Ils commencèrent par ſe jurer une conſtance qui devoit être à l'épreuve de tous les évènemens de la vie. Ils ſignèrent enſuite un écrit double, qui portoit une promeſſe réciproque d'ajouter, un jour, à leur union anticipée, la cérémonie publique du mariage. Après cette ſage précaution, la Princeſſe ne craignit point de couronner la flamme du généreux Lord.

On a dit que la politique avoit bien eu autant de part que l'amour à cette démarche hardie de la Princeſſe. Elle voyoit ſon amant le plus conſidéré de tous les Proteſtans, après le Duc de Suffolk, & le plus capable de ſoutenir une révolte contre les Catholiques & contre la Reine. Elizabeth, haïe de ſa ſœur, la haïſſoit à ſon tour, & nourriſſoit déjà dans l'ame le deſir ar-

dent de la détrôner, si l'occasion s'en présentoit. Dans cette idée, elle ne devoit pas laisser échapper l'homme qui pouvoit faire réussir ses projets ; cet homme, outre qu'il étoit bien aimable, étoit aussi bien pressant. Pour le gagner & pour le fixer, elle lui donna donc le plus grand bien qui fût en son pouvoir.

Ses faveurs ne firent pas un ingrat. Hélas ! il fut bientôt le seul homme qui lui restât fidèle. Gardiner qui craignoit le génie de cette Princesse, & son attachement au parti des Réformés, résolut sa perte. Il commença par faire déclarer au Parlement, que le divorce de Henri VIII & de Catherine d'Arragon, étoit injuste, & le mariage de ce Monarque avec Anne de Boulen, un adultère public. C'étoit déclarer batarde Elizabeth, sortie de ce mariage, c'étoit par conséquent l'exclure de la couronne. Avant cet arrêt fatal, Courtenay l'avoit prévenue de ce qui la menaçoit : il vouloit s'y opposer. Mais Elizabeth sentant l'inutilité, & même le danger d'une pareille démarche, l'en avoit empêché.

Ce fut donc d'un consentement unanime que cette funeste loi passa.

Dès la nuit suivante, Courtenay alla pour mêler ses larmes à celles de la Princesse. Il croyoit la trouver pénétrée de douleur, & jamais il ne la vit si courageuse & si calme. « Mon cher Lord, lui dit-elle, venez renforcer encore ma constance. Ce pays est le théatre perpétuel des révolutions. Il faut, selon l'occasion, y courber la tête, ou la roidir fortement contre les orages. Quoi qu'il puisse arriver, vous me verrez toujours ferme ». Ensuite, mettant la main sur son cœur, elle lui cita en souriant, un beau vers de Virgile, qui signifie, *j'ai ici, ici, une ame capable de renoncer à la lumière* (*). « Conservez-la-moi, cette ame généreuse, s'écria le Lord, saisi d'admiration. Je viens vous offrir, Madame, tout ce qui dépend de moi ; ma vie, mes biens, mes amis ; tout est à vous ». Je n'ai besoin

(*) *Est hîc, est animus lucis contemptor.*
Ænéid. Lib. IX.

que de votre fidélité, lui répondit Elizabeth. En vain la Reine me dépouille de ma qualité & de mes droits; avec votre cœur, je suis encore plus riche qu'elle.

Mais un malheur ne vient jamais seul. Elizabeth ayant été déclarée batarde, eut ordre de sortir de Londres. De plus, la Reine nomma Courtenay son grand Chambelian, espérant qu'en l'admettant ainsi dans son intimité, ayant plus d'occasions de le voir, elle auroit aussi plus de facilité de le gagner. Mais cette charge honorable devint un vrai supplice pour le Lord; & plus particulièrement attaché à Marie, il alloit aussi en être bien autrement observé. Plus de ces délicieuses entrevues, & de ces nuits d'inexprimable bonheur. Il fallut dire adieu à cette maison impénétrable à tous les regards, & habitée seulement par l'amour & la fidélité. — Il fallut s'arracher des bras de la Princesse, après s'être ménagé à la hâte les moyens de lui écrire. Elle partit pour un château qui étoit à trente-six mille de Londres.

Après cet exil, Gardiner recueillit toute son éloquence, pour prouver à la Reine qu'elle devoit épouser un Catholique. Il lui en nomma deux, le Cardinal Polus, Légat du saint siège, le plus beau génie & l'homme le plus vertueux de l'Angleterre, mais qui avoit plus de cinquante ans; l'autre étoit le fils de Charles-Quint, & qui se rendit depuis si fameux sous le nom de Philippe II. C'étoit sur ce dernier que Gardiner vouloit faire tomber le choix de la Reine, & Polus n'étoit qu'un fantôme vain qu'il lui présentoit. Cette Princesse fort attachée à la Religion Catholique, n'auroit pas hésité à épouser le Prince Espagnol, sans son malheureux amour. Quelle différence aussi, entre Philippe & Courtenay! il vint à Londres *incognitò*, cet immortel Philippe. Mais, quelle figure! sa taille étoit médiocre, son air embarrassé, son front d'une grandeur choquante, ses lèvres grosses & toujours ouvertes, son teint pâle, son menton quarré, sa démarche arrogante, son corps *imployable*. On ne pouvoit, à la vérité, lui refuser

beaucoup d'esprit; mais cet esprit étoit faux, artificieux, perfide. Malgré toute sa dissimulation, sa cruauté perçoit dans ses regards, & sur-tout dans son rire sardonique. Tel étoit ce Philippe; si justement appellé depuis, *le Démon* du midi.

Oui, mais Courtenay, si brillant & si beau, Courtenay, l'objet de tous les desirs de la Reine, étoit toujours insensible & froid. Pour le piquer, Marie feignit d'incliner pour le Prince d'Espagne. Elle reçut même, dans une ambassade publique, le Comte d'Egmont, qui venoit demander sa main pour lui; puis elle dit le soir à Courtenay, que puisqu'il s'opposoit lui-même à sa propre élévation, elle alloit enfin lui donner un maître. Loin d'en témoigner du regret, comme on l'avoit espéré, il appuya par de fortes raisons la prétendue résolution de Marie. Elle en fut outrée; & depuis ce temps, elle crut fortement qu'elle avoit une rivale; elle eut recours à toutes les ruses de l'espionage.

Hélas! tout se découvre, & le temps arrache jusqu'au voile qui cache

les tendres & innocentes amours. Nous avons dit que la Princeſſe Elizabeth étoit exilée dans un château, à trente-ſix mille de Londres. Auprès de ce château, il y avoit un bois extrêmement épais par les ronces & les épines ſauvages, qui en garniſſoient le pied. Au milieu de cette fourée impénétrable à tous les regards, l'intelligente & commode Carreu avoit pratiqué une chambre de feuillage, à laquelle on ne pouvoit arriver que par deux ſentiers imperceptibles & tortueux, l'un qui partoit d'un ſouterrein du château, & qui n'aboutiſſoit au jour que dans la fourée même; & l'autre qui commençoit à une caverne dérobée à l'extrêmité du parc. C'étoit par ce dernier ſentier qu'arrivoit toujours de nuit, à l'heureux château, le beau Courtenay, quand libre d'une charge, plus pénible encore que brillante, il pouvoit ſe dérober à la Cour, & aux importuns empreſſemens de la Reine. Elizabeth ſe rendoit, de ſon côté, à la chambre de feuillage, & la fidèle Carreu reſtoit en vedette autour des deux

amans. Quelquefois Courtenay alloit de jour à ce rendez-vous. Il paroiſſoit impoſſible d'y être ſurpris, & rien ne ſembloit mieux imaginé & plus sûr. C'étoit dans cet heureux réduit qu'on oublioit toutes ſes peines, qu'on abandonnoit toutes ſes inquiétudes, & que le préſent abſorboit le paſſé, & n'avoit pas la force de s'étendre à l'avenir. Mais la fortune ſe fait un jeu cruel de renverſer toutes les meſures de la prudence. Un malheureux petit payſan, rôdant autour de ce bois, obſerva un nid ſur le haut d'un arbre, qui étoit auprès de la ſalle de feuillage. Il grimpe ſur l'arbre, il voit ſon nid; mais en rabaiſſant ſes yeux, il voit bien autre choſe. Qu'on nous permette de rappeller ici à nos Lecteurs, l'aventure ſi connue de cet autre villageois, qui cherchoit ſon veau. La crainte, autant que la curioſité, empêche le jeune homme de deſcendre de ſon arbre. Après avoir bien vu, il écoute, il entend des choſes qui le frappent. Les deux amans ſe ſéparent à regret, & après les plus tendres careſſes. Le payſan deſcend

enfin; & de retour chez lui, il raconte à son père ce qu'il avoit vu & entendu. Il avoit bien reconnu la Princesse; mais le jeune-homme, déjà décoré de l'ordre brillant de la Jarretière, il ne le connoissoit pas. Ce beau jeune-homme cependant avoit parlé de la Reine, de Gardiner, de Papisme & de Réforme.

Le payſan, qui étoit un zélé Catholique, ne douta point, d'après le rapport de son fils, qu'il ne se tramât, entre Elizabeth & ce jeune Seigneur inconnu, quelque conjuration contre la Reine. En conséquence, il alla sur le champ faire son rapport à Gardiner. Ce Ministre en informa la Reine. On mit des espions autour du château & du bois; il ne fut plus difficile de découvrir enfin l'intrigue de Courtenay, & le vrai motif qui depuis si long-temps lui faisoit refuser la couronne.

Combien ce cruel rapport déchira l'ame de la Reine! son premier mouvement fut de faire poignarder le couple criminel. Plus elle aimoit Courtenay, plus horrible lui paroissoit son offense; mais elle étoit bien plus ir-

ritée encore contre Elizabeth, cette indigne sœur, cette honteuse fille d'une prostituée, cette odieuse rivale qui lui avoit enlevé tout ce qui auroit pu lui rendre la vie heureuse, ce qu'elle aimoit plus que l'éclat de sa couronne. C'est elle seule qui mourra. Pour Courtenay, l'amour offensé parle encore en sa faveur. C'est un ingrat. Mais elle lui fera connoître qu'elle est instruite de son crime; elle lui montrera encore sa grace, & l'espoir d'obtenir sa main: s'il reconnoît sa faute, tout est oublié.

Elle parle à Courtenay: « Quand je vous fis, lui dit-elle, le pénible aveu de mes sentimens pour vous, pourquoi ne m'avoir pas dit que vous aimiez? j'aurois étouffé peut-être une passion malheureuse, je l'aurois tâché du moins. Vous m'avez trompée. Maître de toute ma confiance, vous m'avez refusé la vôtre; vous étiez un perfide, mais je n'ignore plus maintenant l'amour que vous me cachiez avec tant de soin ».

Le Lord qui ne pouvoit penser que son secret fût découvert, & regardant ce discours de la Reine comme

un piège ordinaire de la jalousie, se contenta de lui répondre, en homme loyal & franc, qu'en effet il aimoit, sans lui nommer l'objet de son amour. Il ajouta : « Oui, Madame, un sentiment vainqueur est le seul obstacle qui ne me permet point d'accepter un trône que m'offre une main si précieuse. L'amour n'est que trop dans l'habitude de triompher d'une ame commune. La vôtre, Madame, doit s'élever au-dessus de cette passion vulgaire, & la gloire seule peut la remplir. Le plus brillant héritier du monde recherche votre main. Il est de votre sang auguste. La plus belle & la plus grande partie de l'Europe, doit être dans peu son héritage. Joignez-y le sceptre d'Albion ; avec lui vous soumettrez vos sujets rebelles, & vous abaisserez l'orgueil des Lys. Je ne me réserve qu'une seule chose, c'est de donner aux Anglois l'exemple de l'obéissance & de la fidélité ».

« Milord, lui répond la Reine, au défaut de l'amour, vous avez du moins beaucoup d'esprit & d'adresse. Vous m'avouez bien que vous avez un sen-

timent, mais vous n'avez garde de m'en nommer l'objet; vous trembleriez de convenir que c'eſt ma ſœur, que c'eſt pour elle que vous me dédaignez. Je connois tous les artifices que vous avez employés pour dérober cette intrigue à mes yeux. Hier encore, vous l'avez vue dans le bois qui confine à ſa demeure. Oſez-en faire le déſaveu, je vous dirai juſqu'aux moindres mots de votre entretien; je vous dirai.... vous pâliſſez, Milord».

Autant de paroles, autant de coups de foudre ſur la tête & dans le cœur de l'infortuné Lord. Il trembla, non pour lui, mais ſur le péril dont Elizabeth étoit menacée. Il ne pouvoit comprendre par quel étrange moyen la Reine avoit pu découvrir le ſecret de ſa vie; il ſe remit cependant, en ſe jettant à ſes genoux, —— il lui dit: « Voyez donc, Madame, le plus fidèle, & en même temps le plus ingrat de vos ſujets. Vous m'avez honoré d'un amour que je ne méritois point, & le ſort cruel m'impoſa la néceſſité d'aimer Elizabeth. Également coupable à vos yeux ſous ces deux rapports, je

n'implore point votre clémence pour moi ; je ne vous rappellerai point ma fidélité paſſée, ni le zèle qui brûlera éternellement dans mon cœur pour votre ſervice ; mais étant le ſeul criminel, daignez me punir ſeul, je remets ma tête entre vos mains. Faites grace à la Princeſſe, elle n'a point partagé mon crime ».

La Reine ſoupira, releva l'inſenſible, & lui dit : « Vous étiez perdu, ſi vous aviez été moins ſincère. Je reçois votre aveu. C'en eſt fait, je vais vous donner un Roi, ce ſera le Prince d'Eſpagne ; mais je ne vous retirerai point ma confiance, ſeulement ce ſera à deux conditions, & les voici. La première, c'eſt que vous me donnerez parole de ne jamais entrer dans aucune conſpiration contre mon Etat, & de m'avertir de toutes celles qui pourroient ſe tramer, quand même ce ſeroit la Princeſſe qui en fût coupable. La ſeconde condition, c'eſt que vous n'aurez aucune converſation, aucun commerce de lettres avec elle, juſqu'à ce que le Prince d'Eſpagne ſoit mon époux. Je n'en exige pas davantage, je

un aveu, je n'ai nulle confiance dans le Roi, & j'étois fort disposée à en avoir beaucoup. On dit qu'il m'aime, je le crois, & je l'aurois aimé moi-même. Mais puisqu'il aspire à moi, pourquoi laisser subsister un acte du Parlement, qui me deshonore? Il sait qu'une loi injuste me déclare batarde, & m'exclut de la couronne. Et cette loi n'est pas abolie! Non, non, le Roi ne m'aime pas, ou ne m'aime pas avec assez de délicatesse ».

L'Italien ne manqua pas de rendre compte à Philippe de cette conversation; & ce grand politique se laissa tromper par une fille, en s'occupant très-sérieusement, depuis ce moment là, des moyens de casser enfin une loi qui excluoit du trône celle qui devoit être sa plus mortelle ennemie un jour.

Courtenay étoit arrivé à Gand, & avoit mandé à la Princesse que son bras étoit guéri, mais que la blessure de son cœur empiroit. Elizabeth avoit plus de force dans l'esprit; elle savoit ranger l'amour, & émousser la pointe de ses traits, elle savoit sur-tout changer d'objet.

Déjà le beau Leyceſtre étoit hors de danger. L'exil du Lord lui avoit cauſé une joie extrême, mais celui de la Princeſſe le déſoloit.

Enfin, tous nos acteurs ſe trouvoient dans le plus terrible embarras. Tous y ſuccomboient. Le courage de la ſeule Elizabeth la maintenoit contre tous les coups du ſort. Pauvres humains! nous ne ſommes preſque jamais malheureux que quand nous nous donnons aux autres. La Reine s'étoit donnée à Courtenay; le Roi, Courtenay & Leyceſtre s'étoient donnés à Elizabeth. Elle n'avoit eu garde d'imiter leur ſottiſe. Elle s'étoit gardée pour elle ſeule, & ne s'en trouva que mieux. Elle ſe prêtoit quelquefois, mais c'étoit tout; & d'une main elle reprenoit bientôt l'empire qu'elle abandonnoit de l'autre.

Dans ſa retraite de Harfort, elle apprenoit que ſa ſœur avançoit cependant dans ſa douloureuſe groſſeſſe. Son Italien lui donnoit à entendre que Philippe penſoit à caſſer l'acte du Parlement dont elle étoit la victime. Leyceſtre lui mandoit ſon tendre mar-

tyre. Pour elle, elle ne penſoit qu'à règner.

Mais ſon imprudence la rejetta dans de nouveaux haſards. Le Roi intercepta ſes lettres à Courtenay, & quoiqu'écrites en chiffres, il en eut l'explication. Il réſolut de ſe délivrer d'un ſi dangereux rival, & trouva le moyen de le faire empoiſonner à Gand. Telle fut la triſte fin de ce malheureux Lord, qui aima ſi conſtamment Elizabeth, & qui fut payé par elle d'un ſi foible retour.

Elle n'étoit pas d'un caractère à ſe ſentir fort touchée de cette perte. D'ailleurs une choſe l'en conſola bientôt. La Reine, quoique griévement offenſée des mépris de Courtenay, ne put apprendre ſa mort qu'avec la plus vive douleur. Etant bien inſtruite que ſon époux en étoit le ſeul auteur, elle redoubla de haine pour lui. Cette méſintelligence fut très-favorable à Elizabeth. Sa ſœur ſe rapprocha d'elle par la perte commune qu'elles avoient faite. Plus de rivalité alors, le ſang reprit ſes droits, & Marie fut la première à ſuivre la réhabilitation de ſa

ſœur. Elle opéra cette heureuſe révolution ; & dès-lors Elizabeth n'ayant plus rien à ménager avec Philippe, laiſſa aller ſon mépris pour lui. Ce Prince également haï de ſa femme & de ſa belle-ſœur, prit le prétexte de quelques mouvemens qui ſe faiſoient aux Pays-Bas pour quitter l'Angleterre, où il ne revint plus. La Reine ne fit que languir depuis ce temps-là. Elle ſe croyoit toujours groſſe, mais ce n'étoit que d'un corps étranger qui s'étoit formé dans ſon eſtomac : elle en mourut, & laiſſa la couronne à Elizabeth.

Ainſi cette Princeſſe, perſécutée dès ſa naiſſance, & tant de fois exilée, paſſa de la diſgrace, ſur le trône. Elle y apporta plus de génie que de vertu, plus de courage que de ſenſibilité.

Quand elle ſe vit Reine, elle jetta ſur l'Europe le coup-d'œil d'un grand homme, & diſtingua d'abord tous les intérêts des Puiſſances. Elle en avoit trois à craindre, l'Eſpagne, la France & le Pape : bientôt elle vit qu'elle pouvoit les braver. Elle avoit connu Philippe ; elle voyoit une révolution pro-

chaine qui attireroit toutes les forces de ce Monarque aux Pays-Bas. La France commençoit à se diviser par des guerres intestines. Pour les foudres du Vatican, ils lui parurent bien moins redoutables encore.

Elle rappela ses regards sur l'Angleterre, & remarqua que ce qui la divisoit étoit la différence de Religions. Elle choisit la plus forte, & se fit Protestante, à l'exemple de son frère & de son père. Dès-lors l'Ecosse commença à tenter son ambition; elle s'appliqua à la désunir, & attendit, pour s'en emparer, le moment favorable, qui arriva enfin.

Elle étoit faite pour gouverner, non-seulement par ses grands talens, mais encore par sa popularité flatteuse & noble. Il n'y a peut-être jamais eu de Souverain qui ait mieux mis en jeu l'amour-propre de ses peuples, & qui en ait tiré plus de parti. La plus personnelle des femmes en fut la plus aimable. Il étoit impossible de la voir, sans se prévenir d'abord pour elle, & de l'entretenir sans avoir le plus grand desir de l'entretenir encore. La facilité

qu'elle donnoit de l'aborder, & de rester des heures entieres enfermée seule avec les plus jeunes Seigneurs de sa Cour, lui prêta bien des intrigues d'amour. Celui qui jouit d'abord & le plus long temps de sa faveur apparente, au commencement de son règne, fut le beau Leycestre, le dernier de nos personnages. Elle lui donna même la plus grande part au gouvernement.

On a dit, & l'on répète encore que les intrigues amoureuses d'Elizabeth lui ont donné la clef des intrigues politiques. Pour nous, nous sommes persuadés que tout cela se tient, & qu'on ne connoît pas bien une Cour, quand on ignore les ressorts secrets qui font agir ceux qui y tiennent le premier rang. Pour avoir cette connoissance, c'est peu de savoir tout ce qu'Aristote, Machiavel, Juste-Lipse, Grotius & tant d'autres, ont écrit sur la science du gouvernement. L'entrée du cabinet est bien moins intéressante que l'entrée du boudoir. Elizabeth étoit informée exactement du nom, des qualités, du caractère, de l'empire de toutes les maîtresses des Princes ses contemporains.

Eut-elle des amans? tous les Auteurs Catholiques de son temps, & même beaucoup de Protestans, l'assurent. C'est d'après leur témoignage, que l'Histoire prononce affirmativement, que Thomas Corneille a bâti la Fable de sa plus belle Tragédie; que Voltaire a dit:

« Jeune & brillant Essex, vous étiez à
» la fois,
» L'Amant de votre Reine, & le soutien
» des Rois ».

Enfin, c'est sur ce fondement que M. le Noble suppose qu'elle accorda ses faveurs à Courtenay & à Leycestre. Eut-elle la même complaisance pour le Roi Philippe? c'est sur quoi il ne prononce point.

Qu'elle se soit permis ces écarts, si l'on veut, au moins nous croyons qu'elle ne ressentit jamais l'amour. L'ambition étoit sa passion dominante.

Ce seroit une belle histoire à écrire, que celle de cette Reine, même à commencer à l'endroit où nous finissons. Contemporaine de Sixte-Quint, de Henri IV & de Philippe II, elle les surpassa tous dans le grand

art de régner ; elle les surpassa bien plus encore, dans son amour pour les Savans. Au milieu de ses plus importantes affaires, & lorsqu'elle disposoit de l'Europe, en la troublant ou en la calmant, elle savoit encore se ménager des heures, chaque jour, pour s'instruire. Elle écrivoit en latin à Dominique Baudius, avec un langage aussi pur & aussi élégant que celui de Baudius lui-même. Nos jeunes dames qui dédaignent cette langue des Maîtres du monde, & qui ne la dédaigneroient point, si elles connoissoient sa noblesse, son énergie & toutes ses graces, doivent être fort étonnées d'apprendre qu'Elizabeth la parloit aussi facilement que l'Anglois. Non contente d'avoir lu les grands Historiens de l'ancienne Rome, & d'avoir fait une étude particulière de Cicéron, elle s'appliqua à la Poésie Latine ; elle en apprit toutes les règles, toutes les mesures, tous les rithmes, tous les genres, hexamètres, élégiaques, ïambes, asclépiades, saphiques, alcaïques, &c. Elle *improvisoit* même dans la langue de Virgile. Mais un jour, en se

promenant à pied dans les rues de Londres, elle fut *improvisée* elle-même, d'une manière qui l'étonna fort. *L'improviseur* cependant étoit un pauvre. Il lui demanda l'aumône. Elizabeth lui dit, en lui donnant, *pauper ubique jacet*, les pauvres se trouvent par-tout. Celui-ci repliqua :

« Si foret hoc verum, quòd pauper » ubique jaceret, in thalamis, Re» gina, tuis hâc nocte jacerem ». Si cela étoit vrai, ô Reine, on me trouveroit cette nuit dans ta chambre.

Il est vrai que ses longues captivités lui avoient laissé dans sa jeunesse, beaucoup de temps pour étudier. Elle divisa dès-lors son temps en trois parties, l'une pour l'intrigue, la seconde pour les plaisirs, quand elle pouvoit s'en procurer, & la dernière pour l'étude. Celle-ci étoit son repos ; elle y revenoit toujours avec satisfaction. Elle en conserva le goût, en montant sur le trône, & l'on sait que ses affaires ne se ressentirent point de cette passion si rare dans les Souverains. Elle ne pouvoit se persuader comment on ne suffisoit pas à tout.

Adminiſtration, littérature, ſciences, arts, plaiſirs, galanterie, magnificence, tout avoit ſon temps auprès d'elle. Jamais les affaires, les peines, les dangers, les maladies mêmes ne prirent ſur ſa gaieté. Elle fut inaltérable juſqu'à ſa dernière heure.

Tels ſont les détails peu connus, qu'on pourroit préſenter avec ſuccès au public. Mais nous laiſſons cette tâche à d'autres; & nous ſommes trop foibles, même trop pareſſeux, pour l'entreprendre.

## *QUATRIÈME CLASSE.*
## ROMANS D'AMOUR.

# L'AMOUR
## *EN FUREUR,*
## OU
## *LES EXCÈS*
## DE LA JALOUSIE ITALIENNE.

*Cologne*, 1710.

NOUS sommes obligés d'indiquer au moins tous les Romans, & la multitude en est prodigieuse. L'attrait qu'inspira ce genre de Littérature, devint si universel en France, sous Louis XIV, qu'on en vit paroître pour tous les états, pour tous les âges, pour toutes les personnes. Les plus importans, destinés à la bonne compagnie, nous retracent cette galanterie sensible & fière, en-

noblie par ce grand Roi qui savoit donner de la majesté aux graces, & qui étoit le plus aimable des vainqueurs, aux yeux des belles, comme le plus terrible, aux yeux des ennemis de sa gloire. C'étoit la peinture de cette Cour brillante, que nos principaux Romanciers faisoient sous des noms empruntés; on s'en appercevoit d'abord, & l'on sent tout l'intérêt qu'une pareille ressemblance devoit produire.

On descendit dans les conditions inférieures, & les Bourgeois parurent sur la scène à leur tour; après avoir tracé la vie, les mœurs & la manière des Princes, on crayonna les portraits des particuliers. Les Romans de la Cour étoient écrits dans le style des courtisans. Les Romans bourgeois se ressentoient souvent de la manière des Précieuses ridicules.

Une jeunesse oisive, & naturellement portée à la dissipation, ne s'accommoda ni des uns ni des autres. On imagina pour elle des peintures plus vives; le style eut plus de chaleur, les situations se pressèrent & devinrent plus piquantes.

Le Peuple n'entendit rien, ni aux beautés sérieuses de Clélie, ni au ton maniéré

des Romans de la Capitale, ni à toutes les intrigues du troisième genre; il aimoit mieux le merveilleux; on lui donna Fortunatus, la Belle au bois dormant, & les autres livres de la Bibliothèque bleue. Le fameux Imprimeur de Troyes fit gémir sa Presse avec le plus grand succès, pour cette partie de la Nation, qui seule a conservé l'empreinte du caractère de nos ayeux.

Les antichambres eurent aussi leurs Romans, & ceux-ci sont avec les grands Romans dans la même relation, que les valets sont avec leurs maîtres; ils aspirent à les imiter, & ne parviennent qu'à les contrefaire. Cette classe servile en tout, rendant ses modèles en charge, prenant la morgue pour la fierté, le libertinage pour l'amour, eut également un Imprimeur à elle; c'est le fameux Pierre Marteau de Cologne. C'est celui de l'Ouvrage dont nous donnons une notice. Cet Ouvrage est écrit d'une manière barbare, licentieuse. Nous tâcherons de corriger le premier défaut; le respect que nous devons à nos Lecteurs, nous préservera toujours de l'autre.

Nous ne connoissons point l'Auteur de

cette production. Il paroît que l'Abbé Lenglet ne le connoît pas mieux que nous. Voyez page 42 de sa Bibl. Tome 11.

VIRGINIE, jeune Vénitienne, avoit le double avantage de la noblesse & de la fortune. Elle en avoit un plus intéressant encore, une beauté séduisante. Alphonse, son père, n'avoit que cette enfant, recherchée bientôt par tout ce qu'il y avoit de considérable à Venise & dans l'Italie. Fabrice & Camille fixèrent un moment les yeux d'Alphonse, & suspendirent son choix. La naissance de ces deux rivaux étoit égale, mais leur âge étoit un peu différent. Fabrice, Gentilhomme de Florence, jouissoit d'une grande fortune, & n'étoit pas éloigné de cinquante ans. Camille n'avoit qu'un nom illustre, de l'agrément, de la jeunesse, & son cœur. Ces qualités d'abord goûtées, parurent enfin insuffisantes au noble Vénitien. Camille fut congédié; & Virginie se vit forcée d'épouser Fabrice, qu'elle n'aimoit pas. Heureusement pour elle, elle avoit laissé

ignorer à Camille, le goût qu'il lui avoit inſpiré. Il en eût été plus à plaindre; elle n'en eût pas été plus heureuſe. Camille ſort de Veniſe, pour ne pas être témoin du triomphe de ſon rival, & vient en France. Fabrice conduit ſa femme dans une terre voiſine de Florence. Elle s'efforçoit de maîtriſer le ſentiment qui l'entraînoit malgré elle, & appella le devoir pour la défendre contre l'amour. Sa vertu étoit pure, & ſa douceur parfaite. Mais Fabrice n'étoit ni vieux, ni Florentin impunément. Le démon de la jalouſie vint le ſaiſir ſans cauſe. L'unique plaiſir de Virginie étoit de ſe promener dans un pays charmant, dans ces prairies délicieuſes qui entourent Florence, de contempler ces belles montagnes où la verdure eſt ſi riante, & l'eau des fontaines ſi pure. Ce beau lieu, fait pour inſpirer l'amour, ranimoit tout le ſien, d'autant plus malheureuſe, que ce ſentiment étoit devenu un crime dans ſes principes.

Son époux apprend la nouvelle de la mort d'un frère qu'il avoit à Siennes. Il eſt obligé de partir pour cette

ville, de perdre de vue ſon épouſe, & d'emporter avec lui l'inquiétude de la jalouſie; mais l'avarice l'emporte, il part.

Auprès de la terre où Virginie étoit délaiſſée ſous la garde d'une ſurveillante intraitable, habitoit un Gentilhomme paſſionné pour la chaſſe. Un jour il paſſe auprès du château de Virginie, avec pluſieurs dames de Florence qu'elle connoiſſoit. On lui propoſe de chaſſer, elle n'oſe s'en défendre. On courut le cerf. Le Gentilhomme fit une chûte & ſe caſſa la jambe auprès du carroſſe de Virginie. L'humanité la détermine à le recevoir dans ſa voiture. C'étoit auprès du château de Fabrice; elle l'y conduit; elle le ſecourt avec cet intérêt toujours ſi touchant dans une belle. Il guérit, il étoit parti à peine, que le jaloux Fabrice revient.

Inſtruit de ce qui s'étoit paſſé en ſon abſence, il ſe croit trahi. Rien cependant ne dépoſe contre ſa femme; il n'oſe éclater, mais il veut mettre pour jamais ſon honneur en ſûreté. Qu'on nous permette de ne pas rap-

porter la précaution par laquelle le Florentin prétendit établir sa tranquillité. Il semble au moins qu'il auroit dû être tranquille, après cet outrage fait à la beauté ; mais la sécurité est un état trop contraire à la jalousie.

Le Gentilhomme qu'elle avoit secouru si obligeamment, profitant du voisinage, lui rendoit souvent des visites ainsi qu'à son époux, & la reconnoissance amenoit l'amour. Souvent il donnoit des fêtes, des bals à celle qui l'avoit charmé ; il dansoit avec elle. Le trouble augmentoit dans l'ame de Fabrice. C'est l'usage en Toscane, que les jeunes femmes aillent prendre le bain dans les fontaines limpides, dont le grand duché est rempli. Virginie demanda & obtint un jour la permission de goûter ce plaisir. A peine étoit-elle sortie avec la surveillante *Ténérina*, que le jaloux qui l'avoit voulu suivre des yeux, vit un homme à cheval prendre le chemin qu'elle avoit suivi. C'étoit notre Gentilhomme. Cette vue plonge Fabrice dans la plus grande douleur. Il

veut courir à la fontaine, accabler sa femme de reproches, immoler le téméraire qui compromet son honneur. Il voit un cheval arriver à lui, chargé des habits de sa femme. Ce cheval étoit sans conducteur, c'étoit celui que Virginie montoit. Il regarde & visite les habits de sa femme; il y trouve deux billets écrits de la main du Gentilhomme. C'étoient des déclarations d'amour. Il les garde, & renvoie à Virginie le cheval & ses habits. Elle revient; la fureur de Fabrice ne peut plus se contraindre. Il la regarde avec des yeux terribles, & lui fait les reproches les plus amers. Elle étoit innocente. Elle raconte naïvement ce qui lui étoit arrivé, & pleure. Ténérina appuie sa justification. Fabrice produit alors les billets. On avoue qu'on les avoit reçus, mais on assure qu'on n'y a fait aucune réponse. On prie même le jaloux Fabrice d'engager le Gentilhomme à cesser des poursuites dont on est offensée.

Dans le moment, Virginie, pour conserver l'inestimable bien de la paix, résolut de ne plus avoir la moindre

communication avec les personnes du dehors. Mais son mari rompit lui-même cette résolution ; & pour s'assurer davantage de sa femme, il lui donna une seconde surveillante. C'étoit un jeune page, nommé Alézio, & qui lui avoit été présenté sous un habit de demoiselle. Cette précaution extrême de Fabrice, auroit pu lui être bien fatale, si rien au monde eût été capable d'altérer les principes de sa femme. La fausse surveillante s'insinue d'abord dans le cœur de Virginie, partage ses peines, gagne son amitié. Le véritable amour est respectueux. Tel fut celui d'Alézio. Quoiqu'il vécût dans la plus grande intimité avec Virginie, jamais il ne lui échappa un mot, un signe qui fût contraire au respect. Il avoit dans le cœur, le plus important des secrets. Tout son desir étoit d'en parler, & toujours la parole expiroit sur ses lèvres. Virginie étoit infiniment touchée de ses réserves. Si elle l'eût connu, combien elle en eût été touchée davantage. Déjà il avoit toute sa confiance. Vous ressemblez, lui dit-elle un jour,

à un homme dont le ſouvenir m'eſt bien cher. A ces mots, la crainte & la douleur ſe peignent dans les yeux du tendre *Alézio*. Il demande quel eſt ce mortel heureux. On lui fait une confidence entière. Il pleure de ce qu'on lui nomme un rival. On croit que c'eſt d'amitié. On l'en aime davantage. On paſſe les nuits entières avec lui, en parlant du malheureux Camille. Hélàs ! Alézio eſt bien plus malheureux.

Cette intelligence de Virginie, avec ſa prétendue ſurveillante, devient ſuſpecte à Fabrice. C'eſt une nouvelle infidélité. On aura gagné cette femme. Il veut les épier ; & il annonce qu'il part pour deux jours. Alézio voulant plaire à ſa maîtreſſe, fait trève à ſes peines, lui propoſe une fête champêtre. On trouve quelques Muſiciens ; on fait danſer les Bergers & les Bergères du hameau, au ſon de la guittarre. Une collation ſimple, mais élégante, couronne cette fête. On ſe retire, & Alézio ſuit à l'ordinaire Virginie dans ſa chambre. Virginie avoit été très-ſenſible à cette attention aimable. Elle

en remercioit sa fidèle confidente. L'amour encouragé alloit parler. Mais soudain paroît Fabrice, qui avoit vu toute la fête d'un lieu à l'écart, & qui venoit, emporté par sa fureur ordinaire, accabler sa femme de nouveaux reproches. Alézio fut congédié comme une domestique infidèle, & Virginie pleura sur cet outrage qu'elle ne méritoit point, mais bien plus encore sur une séparation si pénible, beaucoup moins pour elle, cependant, que pour l'infortuné Alézio.

Son esclavage augmenta. Son indigne époux chassa tous ses domestiques, parce qu'elle en étoit trop aimée. Ténérina ne fut pas épargnée elle-même. Cet homme, aussi extravagant qu'inhumain, ne voulut plus donner à l'innocence, que les objets les plus odieux. Il acheta des nègres qui devoient être, avec lui, la compagnie unique d'une jeune femme de dix-huit ans. Il ne s'étoit déterminé à cette extravagance barbare, que parce que son épouse lui avoit dit que la vue d'un nègre la faisoit trouver mal. Le jour qu'il lui présenta ces serviteurs étran-

ges, elle tomba évanouie; & le monstre qui ne rioit plus, rit alors de tout son cœur; puis, prenant un ton imposant, il ajouta, je veux qu'Ismaël que vous voyez, (c'étoit le plus affreux des nègres), vous serve d'écuyer.

Cette femme douce & complaisante tâcha de vaincre sa répugnance. Sa vertu l'emporta sur son dépit. Insensiblement elle n'eut plus tant d'aversion pour ces visages noirs; Ismaël même commençoit à l'amuser par les histoires extravagantes qu'il lui racontoit de son pays. Il descendoit, en ligne directe, du Prêtre-Jean; une de ces révolutions si communes en Afrique, l'avoit précipité du trône, & lui avoit ravi deux cents cinquante-trois femmes, presque aussi belles que lui; & si Virginie n'avoit pas eu le malheur de naître blanche, elle auroit pu approcher de celle qui lui étoit la plus chère. Il pleuroit à ce souvenir, & rioit par réflexion, sûr de la retrouver dans l'autre monde, parmi les fidèles Houris. Virginie avoit vaincu son aversion pour plaire à son mari, & ce sacrifice même lui fut encore fatal. Ce misé-

rable alla s'imaginer qu'elle avoit du goût pour Ismaël. Il le chasse, lui ôte non-seulement les autres nègres, mais la réduit à se servir elle-même. Il renvoie tous ses domestiques. Dans cette habitation immense, il n'y eut bientôt plus que sa femme & lui. La jalousie habite avec eux, & fait le supplice de l'un & de l'autre. Un évènement étrange se prépare dans le silence de cette odieuse demeure.

Virginie devint enceinte. Le vieux jaloux en fut enchanté. Sa fureur se reposa. Il affecta même une douceur qui n'étoit point dans son ame. Mais Virginie accouche, & par un évènement tout-à-fait imprévu, la douceur de Fabrice se change en frénésie. Il faut avouer que pour cette fois, sa fureur avoit une apparence de raison, & que la vertu de Virginie doit paroître bien suspecte. L'enfant qu'elle mit au monde, étoit nègre. Le crime est alors avéré aux yeux de Fabrice. Il ne s'agit plus que de la vengeance. Le fer & le poison balancent son choix; mais on auroit pu le punir de s'être ainsi vengé. La crainte le dé-

termina à faire noyer une épouse qu'il croyoit infidèle. Cependant la malheureuse, charmée d'avoir mis un enfant au monde, demandoit à le voir. Fabrice, les yeux égarés, pâle, furieux, ne lui répondoit point : elle pleure : *vous le voulez*, dit-il, *qu'on lui apporte son digne fils*. Cette vue pensa la faire expirer. On la crut morte. Fabrice triomphoit. Elle revint, se justifia ; elle étoit innocente. La vue d'un objet odieux & antipathique, l'avoit frappée vivement pendant sa grossesse. A chaque instant l'idée d'Ismaël se retraçoit à elle-même, quand elle ne l'avoit pas sous les yeux. Elle communiqua au germe, qu'elle portoit dans son sein, cette image désagréable, dont elle étoit involontairement occupée.

Malgré la douleur naïve & vraie de sa femme, Fabrice, sans lui répondre, dit en sa présence à trois scélérats qu'il avoit fait venir, *prenez cette malheureuse qui me deshonore, liez-la sur un cheval que je vous ai fait tenir prêt, conduisez-la au bord du lac qui donne sur mon parc, précipitez-la dans les abymes.*

*abymes.* Allez, *la nuit eſt noire, & la ſolitude règne déjà par-tout.* Le monſtre avoit débuté par donner la mort à l'enfant malheureux. On arrache l'infortunée de ſon lit. Le chèval l'attend, on la fait monter; elle eſt ſur les bords de l'abyme, nue, & n'ayant pour elle que ſon innocence. Mais la voix de cette innocente attendrit les ſcélérats. Ils pleurent, ils lui accordent grace. Ils la laiſſent aller, retournent auprès de Fabrice, & lui diſent qu'il a été fidèlement obéi. Cependant au milieu des ombres de la nuit, cette femme tremblante cherche un aſyle; elle découvre une chaumière. Elle frappe; on ouvre. A la lueur d'une lampe, elle diſtingue les traits d'un jeune-homme qui reſſembloit à Alézio; c'étoit lui-même. C'étoit ce jeune page infortuné qui n'avoit pu ſe décider à s'éloigner de ce qu'il aimoit: c'eſt elle, s'écria Virginie! mais quel habillement! Hélas! dit-il, c'eſt celui que j'aurois dû toujours porter, c'eſt celui que la nature me donne. Mais vous, Madame, ô ciel! dans quel état je vous retrouve, échevelée, la frayeur dans les yeux! que ſignifie cet habit en déſordre?

ſans doute l'indigne Fabrice... oui, c'eſt ici un nouveau trait de ſa rage ; & je ne dois qu'à la férocité du monſtre, la douceur de vous voir. Ah ! Virginie ! pourquoi vous ai-je jamais vue ?... vous reſtez interdite : daignez m'apprendre la cauſe de cet outrage.

Cette rencontre l'avoit jettée en effet dans la plus grande ſurpriſe. Echappée à la mort, ſa confidente ſi ſenſible & ſi tendre, auroit été pour elle un Dieu tutélaire : un homme qu'elle retrouvoit dans cette amie, un amant, qu'elle n'aimoit pas encore, la faiſoit pâlir. Elle étoit dans le voiſinage de ſon époux : s'il découvroit qu'elle ne fût pas morte, s'il reconnoiſſoit ſon ancienne confidente, s'il arrivoit avec ſa fureur accoutumée, & qu'il la trouvât vivante ; auprès de qui ? ô ciel !

Infortuné, dit-elle enfin à Alézio, que me demandez-vous ? fuyez : la mort m'environne ; laiſſez une femme malheureuſe que vous avez trompée auſſi. Je vous connois à préſent ; l'honneur me défend de reſter avec vous. Partez, éloignez-vous du danger qui me menace ; ou demeurez, & je fuis. Hélas ! ajouta-t-elle en fondant en lar-

mes; le péril où je ſuis, eſt pire encore que la fin qu'on me deſtinoit.

Abhorrez-moi, dit Alézio; mais je vis pour vous ſecourir & pour vous défendre. Non, je n'abandonnerai point dans cet état tout ce que j'adore. Quand vous ſerez en ſûreté, quand je ne craindrai plus pour vos jours, je vous obéirai. C'eſt votre malheur qui me rend rebelle à vos vœux. Ceſſez de craindre; vous dédaignez la flamme la plus pure, je le vois dans vos yeux. Soyez heureuſe, & je vous fuis pour toujours. Pour toujours! oui, j'en mourrai, mais je tiendrai parole.

Tant de ſoumiſſion attendrit Virginie. Alézio devint ſon appui. Mais comment, lui dit-elle, & par quelle fatalité vous êtes-vous préſenté, avez-vous été reçu chez Fabrice?

Il lui raconte comment l'amour avoit rempli ſon cœur. Il l'avoit vue à la chaſſe dont nous avons parlé, il avoit ſuivi le Gentilhomme chez elle, entendu ſa voix; un charme nouveau s'étoit répandu dans ſon ame. Le Gentilhomme bleſſé avoit reſſenti le même trait. Je n'avois pas encore parlé, dit Alézio, & déjà j'avois un rival. Je

perdis le repos, je tombai malade, la jeuneſſe me ſauva; je revins à la vie pour pleurer. J'étois jeune; j'aimois, je haſardai.... Habillé en femme, j'avois plus d'une fois trompé les regards; cette idée me revint. J'abandonnai la maiſon paternelle avec des habits de ma ſœur. Je m'offris aux regards de Fabrice; je lui plus. Il me prit pour vous ſurveiller, j'acceptai.

Auprès de vous, ma langue fut liée, je n'oſai vous parler d'amour, votre vertu m'impoſa. Enfin, le jour de cette fête champêtre, j'allois vous découvrir mon ame toute entière, votre époux arriva. Vous ſavez le reſte.

Mais c'eſt trop vous entretenir de moi, dit Alézio. Mon unique affaire eſt de vous ſervir, de vous guider. Il nous faut promptement ſortir de l'Italie, il nous faut de l'argent, je n'en ai point; mais nous en aurons. Reſtez, je vous rejoins.

Il vole à la maiſon d'un oncle, peu éloignée de ce lieu. Il obtient de lui une ſomme ſuffiſante, & revient à l'inſtant auprès de Virginie. Il dépoſe à ſes pieds les dons de ſon oncle. La décence lutte quelque temps contre la

néceſſité, mais la dernière l'emporte. On gagne une ville voiſine, on s'y procure tout ce qui eſt néceſſaire pour paſſer en France. Virginie apprend dans cette ville, des nouvelles bien intéreſſantes. Quand Fabrice eut revu les malheureux qu'il avoit chargés du ſoin de faire périr ſa femme, & qu'il eut appris d'eux qu'elle n'étoit plus, la croyant morte, la rage qu'il avoit eue contre elle, ſe tourna contre lui-même. L'ombre de cette infortunée ſe préſentoit ſans ceſſe à lui. Il parut un monſtre à ſes propres yeux. Les furies qui le tourmentent, égarent ſa raiſon, & troublent ſon jugement. Dans ſon injuſte douleur, il s'en prend aux trop faciles miniſtres de ſa cruauté. Il faut qu'ils périſſent, auſſi-bien ils pourroient enfin dépoſer contre lui. La crainte d'un ſupplice honteux ſe joint aux remords; Fabrice couronne tous ſes forfaits. Ses complices ſont empoiſonnés. Deux périſſent ſur-le-champ. Le troiſième reſpirant encore, ſe lève, & court publier dans le voiſinage, le crime de Fabrice, & le nouvel attentat commis ſur eux. Puis déchiré par le poiſon qui ravageoit

ſes entrailles, il a la force encore de ſe traîner à la porte de Fabrice lui-même. Il frappe, on ouvre. Il ſaiſit un poignard, & Fabrice tombe à ſes pieds.

Sur le point de partir pour la France, Virginie apprend cette nouvelle, & précipite ſa marche.

La France poſſédoit ce qu'elle avoit de plus cher au monde, le tendre Camille, que l'injuſtice de ſon père lui avoit refuſé pour époux. Elle deſiroit & craignoit également de retrouver cet amant fidèle. La reconnoiſſance qu'elle devoit à Alézio, troubloit les deſirs de l'amour. Il falloit parler à cet homme généreux, qui ſacrifioit tout pour elle. Lui-même lui en impoſoit la néceſſité : vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore, je ſuis Gentilhomme. Ma fortune ſera conſidérable. Avoué par vous, mes parens vous demanderoient. Vous ne trouveriez pas en moi un Fabrice; toujours vous ſeriez l'arbitre de ma vie.

Alézio, répondit Virginie, vous ſavez que je ne puis accepter votre main ! mon ame s'eſt ouverte à vous dans mes premières confidences; au-

riez-vous oublié que j'aime Camille.... Ah! cruelle, cette idée étoit effacée : pourquoi me la rappeller?.... où eſt ce mortel fortuné? dans quels lieux reſpire-t-il?... il eſt en France, où nous allons.... & c'eſt moi qui vous y conduis! c'eſt moi qui vous porte dans ſes bras!.... n'importe, je vous l'ai promis, & duſſai-je en mourir, vos vœux ſeront remplis. Quand je vous ſerai devenu inutile, j'aurai recours au remède des malheureux.... Que le Ciel me préſerve de ce nouveau déſaſtre, s'écria Virginie! Non, Alézio, vous vivrez. Je ne ſerai jamais à ce que j'aime, s'il doit vous en coûter la vie. La reconnoiſſance eſt la vertu la plus chère aux malheureux, ce ſera la mienne. Cette promeſſe étoit ſincère, mais l'amour....

Ils arrivent en France. Virginie y trouve Camille, & malgré ſes efforts redoublés, le ſort d'Alézio eſt bientôt décidé. Ce jeune-homme ne ceſſe de montrer une généroſité qui n'eſt peut-être pas dans la nature. Il ſe défendit de cette eſpèce d'horreur qu'on a toujours pour un rival. Virginie s'apper-

cevoit de ce qu'il souffroit, & ses réflexions empoisonnoient ses plus beaux jours. Camille étoit aimé, il le sçavoit: Virginie lui fit part de sa peine secrète; cette peine devint commune à Camille, qui en eut bientôt une autre, celle de la jalousie. Alézio dépérissoit; il sentit que l'absence étoit le seul remède à ses maux, mais que le parti étoit pénible à prendre. Il le prit, & disparut tout-à-coup.

L'Europe étoit alors en feu à l'occasion de la guerre de la succession. Les combats n'ont rien d'horrible pour l'amour malheureux. Alézio traversa la France, passa les Pyrénées, & alla trouver le vainqueur d'Almonza. Il le suivit dans les expéditions les plus périlleuses, & n'y trouva point la mort. Connu de Philippe V, & présenté à ce Prince, son cœur navré fut insensible à ses faveurs.

Le temps adoucit tout. La réflexion & la solitude effacèrent enfin ce qu'il y avoit d'amer dans la passion de cet infortuné. Il ne lui resta plus pour Virginie, qu'un sentiment doux. Déjà il se reprochoit de l'avoir quittée, de n'avoir pas eu la force d'être témoin

de ſon bonheur. Il voulut réparer cette faute qui n'étoit que dans l'excès de ſa délicateſſe.

Il revint en France. Il trouva les deux amans, leur apprit ſa guériſon; il ſe crut aſſez fort pour leur demander d'être admis en tiers dans leur amitié. On l'embraſſa en pleurant. Ce fut la ſeule réponſe qu'un ſentiment ſi rare & ſi attendriſſant permît à Virginie & à Camille.

L'hymen deſiré ſe fit ſous les yeux d'Alézio; il ſoutint cette cérémonie ſi pénible, en verſant quelques pleurs, que la perte d'un bien évanoui ſans retour, lui fit involontairement répandre. Sa mélancolie augmenta; mais jamais il n'eut d'averſion pour Camille, preuve certaine de la ſincérité du ſacrifice qu'il avoit fait, ainſi que de la beauté de ſon ame.

L'Auteur a cru que ſon Roman, avec cette ſeule intrigue, ne ſeroit pas aſſez intéreſſant; & pour éclaircir les ombres de ſon tableau, il a inſéré des détails que l'honnêteté publique rejète. Il rappèle continuellement les entraves qu'un barbare avoit données à Virginie; il veut faire le plaiſant au milieu de tant d'horreurs, & il révolte. Nous abandonnons tous ces détails au libertinage; & ſi notre extrait n'eſt pas plus piquant, il en ſera du moins plus ſage.

## *QUATRIÈME CLASSE.*
## ROMANS D'AMOUR.

### *LES DIVERS EFFETS* D'AMOUR *ADVENUS* A LA BELLE FULVIA, *VÉNITIENNE.*

*Paris, chez* ABEL LANGELIER, 16011I, *petit Vol. in-12.*

LE fils d'un Apothicaire de Portugal & la fille d'un Sénateur de Veniſe, ſont les héros de ce Roman. L'amour, qui ſe plaît généralement dans le déſordre, & qui conſéquemment aime aſſez les *inégalités*, avoit réglé que ces deux perſonnes donneroient un exemple de plus, de ſon pouvoir ſuprême, en s'aimant ſans eſpoir de s'unir. En effet, ils s'aimèrent, ſans même s'être encore beaucoup connus. Carlin, qui étoit l'amant, avoit toutes les qualités qui

décident promptement les inclinations; & Fulvia avoit tous les motifs qui déterminent promptement les filles. Elle étoit esclave de l'autorité de son père, & plus esclave de la foiblesse de son cœur.

Après ces premiers momens que l'on donne par-tout aux formalités amoureuses, & après ces premiers entretiens, qui avancent si bien les affaires, quoiqu'ils soient remplis de doutes & d'incertitudes, Carlin animé par le plus prévoyant de tous les esprits, dit à la tendre Fulvia : vous ne voulez pas m'exposer à faire des folies dont la dernière seroit de me donner la mort ! vous ne voulez pas braver les préjugés de votre condition, en me donnant la main ! Soyons amans sans être époux. Nous quitterons ces lieux ; nous irons sous la garde de l'amour, jouir de nos cœurs dans la liberté des bois; vous n'aurez point deshonoré votre père, par une mésalliance ; vous n'aurez point désespéré votre amant par un excès de rigueur. Si vous m'aimez, votre cœur doit approuver le parti que je propose. Fulvia voit bien tout ce

qu'il y a à lui répondre ; mais si elle dit un mot fâcheux, voilà un homme qui ne se connoîtra plus ; voilà des pleurs, des cris, des sanglots, des extravagances qui pourront la compromettre, & l'enlever à son amant. Elle avoit aussi son intérêt à consulter. Carlin est un jeune homme charmant ; si elle lui résiste, elle le perd ; on veut la marier à un vieux Sénateur ; comment supporter cette idée ? comment écouter un père qui impose de pareilles loix, plutôt qu'un amant qui propose de si doux plaisirs ? Ah ! il est triste sans doute de se voir contrainte à se sauver avec un jeune homme, mais il est bien cruel de se voir réduite à s'unir avec un vieillard.... Après avoir fait cette réflexion, on juge que sa résolution sera bientôt prise ; mais elle demande à réfléchir encore ; & Carlin qui sait bien que toutes ces réflexions ne reculent que d'un jour le parti que l'amour conseille, la laisse libre, convaincu qu'elle ne sauroit plus lui échapper. Cependant il lui répète tout ce qu'il lui a dit déjà, il lui retrace le tableau imposant

des peines ou des plaisirs qui vont suivre sa résolution ; & en le quittant elle accompagne son *adio* d'un regard si tendre, qu'à coup sûr il doit être plus tranquille qu'elle.

Il faut en convenir ; la situation étoit embarrassante. On sait bien que l'amour est tout puissant, que l'esclavage est une chose sensible, que la main d'un vieillard fait frémir une jeune personne, qui a une autre main plus aimable sous les yeux ; mais on sait aussi que le préjugé, le devoir, l'autorité paternelle, la honte d'une fuite scandaleuse balancent tous ces motifs de révolte. En Italie comme en France, les chaînes de la nature résistent aux efforts des passions ; il faut la main du temps pour les briser.

Le temps s'en seroit mêlé ; & Fulvia n'auroit point échappé à sa destinée ; mais voici un événement qui abrège toutes les difficultés. Une réflexion forte l'engage à se jeter aux genoux de son père. Quoiqu'elle souffre de sa rigidité, elle est sûre de sa tendresse. Carlin est un roturier, mais il est très-riche ; il a toutes les qualités

qui cent fois élevèrent des hommes privilégiés au-dessus d'eux-mêmes ; il peut servir sa patrie, & obtenir d'elle cette illustration plus honorable que la noblesse. Il peut enfin..... Que ne présume pas une amante, des qualités qui l'ont séduite dans un amant ! Elle se flatte que ses larmes disposeront son père à raisonner comme elle. Elle va le trouver ; elle se prosterne, & ne parle d'abord que du Sénateur odieux qui lui est destiné. Qu'apprend-elle ! que découvre-t-elle ! Un amant dans un père. L'aveu le plus positif confirme le crime le plus horrible. Le barbare, le monstre ne lui donne un époux incapable de sentir les feux de l'amour, que pour la disposer à recevoir les dédommagemens qu'un amour long-temps caché peut lui offrir. L'audace de ce scélérat va si loin, qu'il brûle de voir arriver le moment de recueillir le fruit de sa longue contrainte & de son affreuse combinaison.

Fulvia devient semblable aux personnes frappées invisiblement de la foudre, qui restent sans mouvement. Elle reste anéantie aux genoux de

son père. Le malheureux prend son silence pour de la docilité; il ose par un mouvement hardi..... Fulvia retrouve ses sens, se relève, & s'enfuit..... Le bonheur de Carlin est bientôt conclu. Fournissez un prétexte à l'amour, il en étend bientôt la conséquence. Elle se décide à partir; mais elle raisonne encore, & pour éviter que l'amant qu'elle va suivre ne l'accuse un jour, s'il devient inconstant, d'avoir trop aisément cédé à ses instances, elle lui fait l'aveu de sa situation vis-à-vis de son père; & d'après cet aveu, elle paroît céder à la nécessité plutôt qu'à la passion, en fuyant la maison paternelle. Ce n'est pas là précisément de la fausseté; mais c'est à-peu-près toute la sincérité des femmes.

Le départ a lieu le lendemain; & comme le motif de cette fuite la rend presque raisonnable, la tête est moins troublée, & l'on peut penser à tout. On emporte donc beaucoup d'argent, beaucoup d'effets; & le pays qui les recevra, sera obligé de les respecter par la dépense qu'ils pourront faire, en attendant qu'ils se naturalisent par

le droit des qualités qui intéreſſent dans tous les pays.

Ici commencent ces ſcènes de mer, dont toutes les anciennes hiſtoires ſont remplies. Tempêtes, corſaires, eſclavage, ſéparation, tourmens de la penſée dans les fers & dans l'abſence, réunion, tranſports en ſe retrouvant, &c. &c. Nous épargnons au Lecteur des détails qu'il peut ſuppoſer lui-même, & qui ne ſauroient plus le toucher.

La réunion a lieu à une diſtance peu éloignée du Portugal. Liſbonne fut le berceau de Carlin. Ses parens deviennent ceux de Fulvia. Il eſt naturel de les aller trouver. La réſolution eſt prompte, le voyage eſt court, la réception eſt des plus flatteuſes, le mariage eſt bientôt conclu, & la cérémonie eſt fixée à deux jours de là. Hélas! ils ne ſeront point mariés. Le Portugal eſt gouverné par un vieux Prince dont le jeune fils adore les beautés nouvelles, & qui ne connoît d'autres loix que ſes deſirs. On lui a déjà vanté les charmes de Fulvia; & déjà il l'enviſage comme un bien prêt à lui appartenir. Ce

Prince étoit de ceux qui ne croient point à l'honnêteté, & qui suppoſent beaucoup de baſſeſſe dans les hommes. Les entrepriſes ſont auſſi rapides que les deſirs, avec de pareils préjugés. Déjà un courtiſan, porteur d'un billet précis, eſt venu défendre au père de Carlin le mariage de ſon fils. Le dirons-nous! Déjà ce fils, inſtruit par ſon père, voit dans ſa ſoumiſſion la ſource de ſa fortune; & Fulvia eſt preſque livrée par celui qui doit la défendre. Il oſe la préparer au malheur qui la menace. Elle écoute, & croit avoir mal entendu; elle regarde, & ſes yeux ſont des éclairs qui annoncent la foudre. Homme indigne, lui dit-elle, lâche que j'ai mal connu, monſtre que j'ai trop aimé, tu me propoſes l'aviliſſement pour prix de l'amour!..... Eloigne-toi, laiſſe-moi douter de ton crime, épargne-moi ta préſence horrible..... Il a l'audace de reſter. Elle s'élance ſur lui, & ſa main va porter un coup morte!..... Ses ſens la trahiſſent; elle en perd l'uſage; elle tombe; l'évanouiſſement eſt long. En revenant à la vie, elle ſe voit dans les bras du Prince.

Un déſeſpoir profond eſt la ſuite de cet homicide. Il faut beaucoup de temps, beaucoup de ſoins, beaucoup de diſcours & beaucoup de réflexions pour rétablir en elle le deſir de vivre. Le Prince, qui la voit tous les jours, qui n'eſt pas le plus coupable, & qui même ne le ſera plus s'il parvient à plaire, le Prince, diſons-nous, forcé de l'eſtimer, la trouvant plus intéreſſante par ſa douleur que par ſa beauté, prenant tous les jours une ame nouvelle, obtient enfin ces regards qui ouvrent les cieux à l'objet ſenſible qui a uſurpé ſes plaiſirs, & qui s'en repent. Le pardon eſt prononcé. L'éloignement de Carlin en eſt la condition. Ce traître reçoit l'ordre de partir; des dons magnifiques accompagnent cet ordre, qui ne l'étonne point; & le lâche va être heureux par ces biens que le mépris lui donne.

Fulvia s'accoutume inſenſiblement à ſon ſort, & ſe ſent enfin conſolée par ſon cœur. Le Prince l'idolâtre. Il eſt changé; il connoît les devoirs de l'amour, il en fait ſes plaiſirs; elle jouit de ſon ouvrage: l'amour-propre flatté eſt un ſi grand conſolateur!

L'amour marche à sa suite ; les idées changent ; on aime enfin à offrir ces faveurs que la violence a ravies ; & ce plaisir de donner, renouvelle les charmes que l'on abandonne à l'amour.

Mais le bonheur des amans n'est guère qu'un songe. Le Roi de Portugal meurt. Son auguste fils, en montant sur le trône, veut faire règner avec lui la beauté noble & tendre qui déjà règne sur son cœur. La noblesse & la bourgeoisie, plus rigoureuse, s'opposent à l'exécution de ce projet. Le Prince insiste, & menace ; la révolte trouble déjà le Royaume ; l'ordre public est renversé ; des torrens de sang vont couler..... Des esprits sages hasardent leur tête pour prévenir ce malheur. Le Monarque est entouré ; la lumière de la raison pénètre jusqu'à son cœur ; il est ébranlé, il est vaincu. La main d'une Princesse d'Autriche essuiera les larmes que son sacrifice doit lui couter. Il consent enfin d'épouser une égale, & de congédier une amante. Il trace lui-même, par sentiment, cet arrêt terrible, parce que lui seul peut bien adoucir, par

ſes expreſſions, l'amertume affreuſe qu'il faut y répandre.

Fulvia lit, pleure, gémit, ſuccombe, ſe relève, réfléchit, & répond en ces termes :

SIRE,

« Puiſque votre bien dépend de mon mal, & votre reſtauration, de ma miſère, je conſens à ſortir de votre Royaume, & même de la vie, pour la ſacrifier au bien de votre Etat. Je crois, à la vérité, que c'eſt avec contrainte que vous conſentez à mes afflictions ; & j'attribue mon malheur à l'excès de la fureur du peuple, & non à votre humeur. Je remets ma vie & celle de mon fils dans vos royales mains, ſuppliant Votre Majeſté d'avoir agréable qu'elles ſoient à ſa protection ; & pour me donner une entière preuve que toute l'amitié dont vous m'avez autrefois honorée, n'a point été guidée par la diſſimulation, je vous ſupplie d'avoir agréable que je baiſe vos belles, victorieuſes & royales mains, en vous diſant le dernier adieu. Si vous ne me permettez cette grace, j'aurai

recours à la mort plutôt qu'à l'obéiſſance de vos commandemens ; & ne ſauriez bannir les cendres de cette pauvre exilée hors de votre Empire, que la pitié ne s'y opposât. Je ſupplie la douceur de Votre Majeſté que je me puiſſe réclamer d'elle juſques à la mort ».

Le Roi, touché de cette lettre, & plus que jamais rempli de ſa paſſion, lui écrivit qu'il la verroit lorſqu'elle quitteroit la Capitale, qu'il ſe trouveroit ſur ſa route, & qu'elle devoit compter ſur la parole qu'il lui en donnoit, non moins que ſur les ſentimens qu'il promettoit de conſerver toujours. Ce billet étoit accompagné des plus magnifiques préſens.

« Le Roi, dit l'Hiſtorien, l'avoit fait avertir qu'il ſe trouveroit en un château qu'il avoit ſur ce chemin-là, à quatre lieues d'où elle partoit. Quand on lui vint dire qu'elle arrivoit, il ſortit au-devant d'elle, & la reçut avec tout l'honneur qu'il eût ſu faire à la plus grande Princeſſe du monde. Elle n'avoit rien oublié au logis, de ce qui peut parer une beauté ; car elle avoit cherché tout ce qui eſt

de l'artifice, pour le joindre au naturel : elle s'étoit rendue, ce jour-là, plutôt ſemblable au ſoleil, qu'à une femme affligée ; & l'on voyoit merveilleuſement qu'une femme, toute agitée & gémiſſante qu'elle eſt, perd le repos de ſa tête, ſans perdre la reſſource de ſon eſprit ».

« La Signore Fulvia ſe jeta à genoux devant le Roi, & lui dit : Sire, voici cette miſérable, qui autrefois ne pouvoit être aſſez près de Votre Majeſté, & qui maintenant, ne ſauroit aſſez s'éloigner. Je vous ſupplie de vous ſouvenir que, depuis que vous m'avez honorée de vos bonnes graces, homme du monde n'eſt entré en mon ſouvenir, & que vous ſerez le ſeul objet où j'aurai toutes mes imaginations ; & prie Dieu que mon exil rende votre règne auſſi heureux que j'aurai d'infortune, en penſant que je ne devrai jamais plus vous revoir ».

« Le Roi la relevoit & l'embraſſoit ; mais elle ſe vouloit toujours tenir à cette obéiſſance juſques à la dernière parole, pour recevoir ſes commandemens, & rentrer en ſa litière. Le Roi dit : vous me ferez ce

bien, que nous dînions enſemble. Non, Sire, répondit Fulvia, je ne vous ai demandé que cette dernière faveur, de baiſer vos royales mains; je ne veux pas que vous ſoyez davantage importuné de ma préſence. Le Roi ne ſe pouvoit ſaouler de contempler ſes beautés, & ne l'avoit jamais encore trouvée ſi charmante. — Je vous prie, lui dit-il, ne me refuſez pas; de cela vous ne ſortirez pas mal contente de moi. Fulvia dit qu'elle étoit contente d'en recevoir cette dernière faveur, au nombre de tant d'autres. Il la prit ſous le bras, la menant juſques à la ſalle, & lui dit: puiſqu'on n'a pas voulu que nos noces aient été publiquement célébrées, je ſuis d'opinion que nous les faſſions ici à petit bruit; je vous jure que vous ne ſortirez jamais de céans, que vous ne ſoyez ma femme. Allons dîner & boire au nom du mariage. Que dites-vous, Sire, répondit Fulvia? avez-vous oublié les ſéditions populaires, & la promeſſe que vous avez faite à vos Sujets? Votre Majeſté n'en fera rien de mon conſentement; je chéris plus votre bien que je n'ap-

préhende ma perte ; ſouvenez-vous des dernières révoltes. — J'y ai donné bon ordre, dit le Roi, ne vous ſouciez que d'oublier vos déplaiſirs; je vous rends Reine paiſible dans tout le Portugal. — L'après-dîné ils furent fiancés ; & dans la nuit les noces ſe firent ».

Cette félicité fut bientôt troublée. La nouvelle révolte qu'elle excita fut plus orageuſe que la première. On l'a prévu, ſans doute, en voyant ces tendres amans ſe couronner des myrtes de l'hymen ! Un an après ils furent empoiſonnés.

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Avril. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingué de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources, le rendront toujours intéreſſant & précieux. A Paris, le 15 Mars 1786. RAULIN.

je ne prétends point que vous renonciez à un amour qu'il n'eſt pas en mon pouvoir d'éteindre; mais je ne crois pas être injuſte en tenant à ces deux points. Y ſouſcrirez-vous? « Oui, Madame, s'écrie le Lord; & ſi je manque à ma parole, je dévoue ma tête aux plus affreux ſupplices ». « Et moi, je vous continue, lui dit la Reine, & vos emplois & ma faveur ». La raiſon pour laquelle Marie exigea que Courtenay ne vît point ſa ſœur, c'eſt qu'elle ſavoit que cette Princeſſe avoit dès-lors des intelligences ſecrètes avec les principaux Proteſtans. Elizabeth y eût ſans doute fait entrer Courtenay, Proteſtant lui-même; & c'eſt ce que Marie empêchoit, en ordonnant à ce dernier, de ne voir la Princeſſe qu'à l'arrivée du Prince d'Eſpagne, dont la préſence devoit ſans doute arrêter toute rebellion. Malgré cette vue politique, le procédé de la Reine n'en étoit pas moins rare. Auſſi Courtenay fut attendri de cet acte de vertu & de magnanimité dans une Princeſſe, qui fut quelquefois cruelle, mais qui montra preſque toujours la noble &

généreuse fierté de la maison d'Arragon. Il ne lui en resta donc que plus constamment attaché; &, fidèle à sa promesse, il ne retourna plus au bois chéri ; il n'écrivit pas à Elizabeth, qui, au bout de quelques jours, fut bien en peine de n'entendre plus parler de lui. Elle ignoroit tout ce qui venoit de se passer. Ne voyant plus Courtenay, elle lui écrivit : il ne répondit point à ses lettres. Elle lui envoya Miss Carreu, qui à peine put en tirer quelques paroles vagues, & prononcées avec beaucoup d'embarras, terminées pourtant par une protestation d'amour inviolable. Carreu revient au château, & jette la Princesse dans la plus grande consternation. Serois-je donc trahie, s'écria-t-elle avec douleur? non, ajouta-t-elle aussi-tôt : le Lord a trop de vertu. Que veut dire cependant un pareil silence? il faut qu'il se soit passé entre la Reine & lui, quelque chose de bien extraordinaire. Seroit-elle instruite du bonheur & du tourment de ma vie?

A force de chercher ce qui pouvoit être la cause de l'absence & du

silence de Courtenay, Carreu découvrit enfin qu'un paysan se vantoit d'avoir surpris au petit bois la Princesse avec un inconnu. Elle ne douta plus alors que cette fâcheuse aventure ne fût parvenue aux oreilles de la Reine. Elle en parla à Elizabeth, qui fut au désespoir, & qui se crut perdue. Courtenay lui manquoit dans un moment bien critique; ou il étoit infidèle, ou il avoit de fortes raisons de se taire. Dans cette alternative cruelle, Elizabeth prit un parti violent.

On retenoit toujours en prison la belle & vertueuse Jeanne Gray, qu'on avoit forcée malgré elle de monter sur le trône, après la mort d'Édouard. Cette sévérité faisoit murmurer toute l'Angleterre, & ranimoit la rebellion de tout le parti Protestant. Le Duc de Suffolk, père de l'innocente captive, se mit à la tête des mécontens. Le but de cette conspiration étoit de massacrer la Reine, Gardiner & tout le Conseil Catholique, & de remettre la couronne, soit à Jeanne Gray, soit à Elizabeth.

Ce fut donc dans cette conjuration,

que cette dernière Princeſſe, impatiente de ne recevoir aucune nouvelle de Courtenay, eut l'imprudence d'entrer. Dans quel abyme elle ſe précipita ! tout fut bientôt découvert ; tous les principaux complices furent arrêtés ; on trancha d'abord la tête au Duc de Suffolk. Jeanne Gray, ſa fille, eut le même ſort, quoiqu'elle eût ignoré ce complot tramé pour elle. Les fils du Duc de Northumberland ſuivirent ; & un certain Wiat nomma la Princeſſe Elizabeth, & même le Lord Courtenay.

On ne peut concevoir quelle fut l'indignation de la Reine, quand elle entendit ainſi charger ſa ſœur & ſon favori. L'un & l'autre furent également arrêtés. On envoya le Lord à la Tour, & la Princeſſe fut amenée à Londres, & enfermée à Whitéall. On interrogea d'abord Courtenay, mais il fut ſi calme & ſi ſimple dans ſes défenſes, il montra tant de candeur, que ſon innocence fut bientôt avérée.

Quant à la Princeſſe, elle fut beaucoup plus embarraſſée ; il y avoit plus que des ſoupçons contre elle, on la

trouva coupable; & ſes amours avec Courtenay, étant alors publiques, on le crut ſon complice. Ils auroient infailliblement péri tous deux, ſi Wiat ne ſe fût déſiſté tout-à-coup de l'accuſation qu'il avoit faite contre eux, en allant au ſupplice.

Cette rétractation de Wiat parut fort extraordinaire. C'étoit un Proteſtant zélé. On ſe perſuada que l'amour de ſa Religion l'avoit porté à cette démarche, en faveur de nos infortunés amans, qui en étoient les chefs. C'eſt du moins ce que Gardiner remontra fortement à la Reine; il lui conſeilla de ſaiſir cette occaſion pour abattre les plus dangereuſes têtes d'un parti rebelle; mais la Reine ne put ſe réſoudre à perdre ce qu'elle avoit tant aimé; & ſe reſſouvenant de la parole qu'il lui avoit tant de fois donnée de lui reſter fidèle, elle n'écouta que ſa clémence. En lui faiſant grace, il falloit la faire auſſi à la Princeſſe, puiſque c'étoit le même témoignage qui les avoit chargés & diſculpés tous deux. Ainſi, l'on peut dire que Courtenay eut le bonheur de ſauver la vie

à la Princeſſe, qui avoit expoſé la ſienne à la ſuite d'un injuſte dépit; mais ils n'obtinrent leur liberté ni l'un ni l'autre. Le Lord fut conduit au château de Fodernghay, & la Princeſſe à la Tour.

## *SECONDE PARTIE.*

DANS le triſte château de Fodernghay, le généreux Lord étoit bien moins occupé de ſon propre danger, & du renverſement total d'une ſi brillante fortune, que des haſards qui menaçoient la Princeſſe. Plus il ſavoit qu'elle étoit aimée du peuple, & regrettée de la réforme, qui la regardoit comme ſon plus ſolide appui, plus il avoit ſujet d'appréhender que le Conſeil de la Reine ne la ſacrifiât à la politique. Il redoutoit ſur-tout Gardiner, qui mettoit toute ſa gloire à détruire la Religion nouvelle, & qui ſe montroit hautement le plus implacable ennemi de ceux qui la profeſſoient.

De plus, le Prince d'Eſpagne arrivoit enfin pour célébrer ſon mariage

avec la Reine ; & l'on ſavoit trop qu'il ſe faiſoit un point de politique, une raiſon d'état, de ſe déclarer la plus ferme colonne de l'Egliſe Catholique. On connoiſſoit ſa dureté, & l'on étoit bien sûr de lui voir adopter tous les moyens rigoureux que lui ſuggéroit Gardiner. La Princeſſe ſeroit un trop grand obſtacle à ſes deſſeins ; il en feroit infailliblement ſa victime.

Pendant que Courtenay dans les fers, ne trembloit que pour Elizabeth, elle n'étoit pas moins inquiète dans la Tour. Sans doute elle y étoit occupée du Lord ; mais une foule d'autres penſées venoient aſſaillir ſon ame. Elle avoit plus d'ambition encore que d'amour, & la douleur de ſe voir privée de ſon amant, n'égaloit pas le dépit de ſe voir tombée du trône où elle croyoit monter, dans la funeſte Tour.

D'abord elle y fut reſſerrée avec une rigueur outrée. On lui ôta tous ſes gens ; on lui fit eſſuyer les traitemens les plus cruels ; on fut plus inhumain encore, on lui montra la chambre où ſa mère avoit langui comme

elle, avant d'être envoyée de-là à l'échafaut. On lui donna le cabinet, le propre lit de Jeanne Gray, sortie à peine depuis huit jours, de ce lieu d'horreur, pour être pareillement décapitée. Elle se vit sous le même toit, où tant de Princes des Maisons d'York & de Lancastre, tant de Rois avoient malheureusement péri. Elle attendoit à chaque instant une catastrophe semblable. Elle passa plus de quinze jours dans ces inquiétudes mortelles; enfin, elle put parvenir à informer la Reine de la cruauté qu'on exerçoit contre elle. C'étoit à l'insçu de Marie qu'on l'avoit exercée; & quand elle en fut instruite, elle la fit aussi-tôt cesser. Dès ce moment, Elizabeth put avoir sa maison auprès d'elle; on lui donna le principal appartement de la Tour; elle eut la permission de se promener dans les galeries, & même dans les jardins.

Ses amis, qui étoient en grand nombre, formèrent la résolution de l'enlever de sa prison. On lui en donna avis par un billet qui fut surpris dans la queue d'une fleur. Elle fut alors transférée à Vostok.

A peine y étoit-elle, que l'on célébra à Londres, le mariage si desiré du Prince d'Espagne & de Marie. On vit triompher, dans cette cérémonie auguste, la Religion Romaine, de la Religion nouvelle. Les autels renversés par Henri & par Edouard, furent rétablis dans tout le Royaume; & comme c'est ordinairement sur l'intérêt personnel, & des vues de fortune, que les hommes déterminent leur religion, on adopta généralement celle du Roi & de la Reine, & l'Angleterre fut fort étonnée de se trouver toute catholique.

Courtenay apprit tous ces détails dans la prison, où il avoit assez de liberté. Il apprit aussi qu'Elizabeth étoit à Vostok, avec une liberté plus grande encore. On lui dit qu'elle s'y amusoit avec des oiseaux qu'on lui envoyoit de toutes parts. D'après cette découverte, l'amour lui fit imaginer un stratagême fort extraordinaire. Il fit chercher dans tous les environs, par son Valet-de-chambre, des nids d'oiseaux, afin de charmer aussi par leurs chants, les ennuis de sa captivité. Lui-

même il leur fit des cages, ajustées de manière que tous les bâtons en étoient [illegible], & qu'on pouvoit y enfermer sécrètement des billets. Il envoyoit ainsi des oiseaux à la Princesse, sans qu'on sût de quelle main ils venoient. Un premier billet que le Valet-de-chambre du Lord se hasarda de donner à Elizabeth elle-même, l'avertit de tout le mystère. Ce fut ainsi qu'elle reçut de ses nouvelles, ainsi qu'elle reconnut que tous ses soupçons étoient faux; qu'il lui restoit toujours fidèle; ainsi sur-tout qu'elle apprit la raison du silence de ce loyal Chevalier. Elizabeth imita de son côté cette ingénieuse découverte, en sorte qu'on ne rencontroit plus que des cages allant & venant d'un château à l'autre.

Le Lord engagea la Princesse, dans son premier billet, à s'armer de vertu, & à surmonter par son courage, l'injustice du sort. « Tâchez, ajoutoit-il, d'adoucir la Reine, & n'oubliez pas que Vénus recommandoit à Enée d'offrir de l'encens à Junon pour la fléchir ».

Pendant le cours d'une correspon-

dance qui avoit des charmes, au sein même de la captivité, le sang des Protestans recommençoit à couler dans Londres. On venoit d'y exécuter publiquement l'Evêque de Londres, l'un des plus zélés partisans de la réforme. Elizabeth elle-même courut, dans ce temps, sans s'en douter, le plus grand risque de la vie, & le nouveau Roi vouloit ôter par sa mort, leur dernière ressource aux mécontens. Un intérêt plus fort l'empêcha d'ajouter cette cruauté à tant d'autres.

En effet, ce Prince, qui, conformément au systême de l'Empereur son père, aspiroit à la Monarchie universelle, voyoit dans la France un obstacle invincible à son ambition. Or, la France venoit de s'unir à l'Ecosse, & la jeune Marie Stuard, héritière de ce Royaume, & destinée au Dauphin, devoit encore hériter de l'Angleterre. Les Médecins avoient annoncé à Philippe, que sa femme n'auroit point d'enfans. Alors, en faisant mourir Elizabeth, la France devoit avoir, par la belle Stuard, les Isles

Britanniques. La saine politique exigeoit donc de laisser vivre Elizabeth, pour empêcher cet agrandissement d'une puissance rivale. A quoi tient la vie des hommes, & même celle des Princes?

Telle fut la seule raison qui sauva les jours d'Elizabeth, & qui procura à l'Angleterre l'un de ses plus beaux règnes.

On dit que peu après que Philippe eut accordé la vie à cette Princesse, il conçut une sorte d'éloignement pour sa femme, & que sur le portrait d'Elizabeth, sur tous les éloges qui lui revenoient d'elle, il en devint amoureux, malgré tout le froid & tout le flegme de son ame. On ajoute qu'il espéra même, moyennant une dispense de Rome, où il étoit tout puissant, de l'épouser un jour, après la mort de la Reine qui alloit sans cesse en dépérissant.

Dans cet espoir, sous prétexte d'éclairer de plus près les intrigues d'Elizabeth, il changea le chef de ses gardes, & mit en sa place un Espagnol, nommé Véragnas, qui avoit été

ſon Page, & dont la fidélité lui étoit connue autant que l'intelligence. Véragnas ne parla plus à la Princeſſe, que de la clémence du Roi ſon maître, de l'intérêt qu'il prenoit à elle, de la peine qu'il reſſentoit de ſes malheurs. Il l'engagea à s'adreſſer à lui en toute confiance, dans la ſituation cruelle où elle ſe trouvoit, & l'aſſura qu'elle en recevroit toutes ſortes de ſatisfactions. Il lui remit enſuite quatre mille guinées, & lui proteſta que cette gratification du Roi, faite à l'inſçu de la Reine, n'étoit que le prélude de tout ce qu'il deſiroit faire pour elle.

Elizabeth fut fort étonnée d'un pareil procédé, & de ce qui pouvoit en être la cauſe. Elle reçut, avec autant de reſpect que de reconnoiſſance, des avances ſi généreuſes, ſans s'y fier trop pourtant, & n'épargna pas les éloges pour une pareille bienfaiſance.

Et auſſi-tôt elle manda à Courtenay ce qui venoit de lui arriver, en ajoutant qu'il falloit profiter de cette diſpoſition favorable, quel qu'en fût le motif, pour recouvrer leur liberté.

Cependant Véragnas ayant fait ſa-

voir au Roi, la manière respectueuse avec laquelle la Princesse avoit reçu ses offres de service & ses présens, & lui ayant donné ensuite des détails sur ses graces, son esprit, sa beauté, ne fit qu'enflammer davantage ce Prince, qui résolut d'aller juger par lui-même à Vostok, si la renommée ne lui en imposoit point. Mais ce projet n'étoit pas facile à exécuter, car ce mystérieux & soupçonneux Philippe vouloit que ce fût sans être connu d'Elizabeth, & à l'insçu de la Reine, qui auroit sûrement pris ombrage de cette visite à la prisonnière. Après avoir bien consulté avec Véragnas, il crut que le moyen le plus simple d'accomplir son dessein, étoit de mander à Londres le seul Officier des Gardes de la Princesse, qui connoissoit le Roi, pour lui communiquer quelques avis supposés, & de l'obliger d'y rester quelques jours. Pendant ce temps-là, Philippe, sous le prétexte d'une partie de chasse, se déroberoit de la Cour, & se rendroit à Vostok, où Véragnas, maître du château, l'introduiroit sans peine & sans hasard.

Le Roi arriva ainſi au château deſiré, déguiſé en courier, & feignant d'avoir des paquets pour Véragnas, à qui il les remit ſous les yeux, & dans la chambre même d'Élizabeth. Cette Princeſſe qui aimoit fort à parler, fut la première à lier une converſation eſpagnole avec le prétendu courier. Elle parloit Caſtillan avec autant de pureté que lui-même, & étonna le Monarque par la fineſſe & la légéreté de ſon eſprit, autant qu'elle le charma par les attraits de ſa figure.

Une des choſes à laquelle cette Princeſſe s'étoit toujours appliquée, c'étoit la connoiſſance de la phyſionomie. Celle de Philippe l'embarraſſa beaucoup. Elle lui trouva un air ſi ſingulier, ſi extraordinaire, qu'elle finit par avoir quelque ſoupçon. Elle ne put ſe perſuader, cependant que ce fût le Roi, ainſi déguiſé; mais elle s'imagina que ce pouvoit bien être un homme adroit, député par lui. Dans cette idée, il n'eſt rien d'obligeant ſur Philippe, qu'elle ne lui dît à lui-même. Elle lui vantoit la grandeur de ſa naiſſance, ſa politique ſublime, ſes

vertus même, & le bonheur dont devoient jouir tant de Peuples que le Ciel lui donnoit à régir. Elle lui peignit les obligations, la reconnoissance dont elle étoit pénétrée. Enfin, elle fut si charmante, qu'il s'en fallut peu que le Roi ne se découvrît. Il ne le fit pas, mais il retourna à Londres, mille fois plus dégoûté encore de la Reine.

Dès le lendemain, la cage ne manqua pas de porter, du château de Vostok, à celui du Lord, tous les détails de cette aventure, & la Princesse, sur laquelle le courier de la ville avoit fait une impression forte, en traça dans sa lettre un portrait si piquant & si naturel, que Courtenay reconnut d'abord dans ce portrait, le Roi lui-même, qu'il avoit beaucoup vu en Flandres.

On n'aime guères un rival couronné. Le Lord comprit d'abord que le Monarque étoit le sien, & en conçut aussi tôt du chagrin. Sans l'amour, quel motif auroit engagé Philippe à un pareil déguisement? Courtenay répondit sur le champ à la Princesse:

« c'eſt le Roi lui-même que vous avez vu, lui dit-il. Déjà ſans doute excédé d'une femme que j'ai dédaignée avec la couronne qu'elle m'apportoit en dot, il vous porte maintenant ſes hommages : c'eſt peu qu'il ſoit aſſis ſur un trône que j'aurois pu occuper, & qu'il me retienne injuſtement dans les fers, il aſpire encore au bien ſuprême pour lequel j'ai tout ſacrifié. Je donnerois mille vies pour acheter votre liberté, Madame ; mais je ſens que je mourrois de douleur, s'il m'en coûtoit l'amour dont vous m'honorez ».

Elizabeth ne fut point fâchée du mouvement de jalouſie dont le Lord paroiſſoit agité. Ce n'eſt pas qu'elle eût la moindre intention de répondre à la paſſion du Roi. Mais quelle femme eſt ſans coquetterie ? D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, l'ambition étoit le premier penchant d'Elizabeth. Elle ménagea donc, avec toute la diſſimulation poſſible, un Prince dont elle avoit ſi grand beſoin. Elle avoit fait une impreſſion profonde ſur ſon cœur ; il ne pouvoit plus vivre éloigné d'elle.

Retourner à Voſtok, auroit été une imprudence. La Princeſſe l'auroit reconnu, & la Reine auroit pu avoir des ſoupçons. Il ne reſtoit qu'un parti à prendre, c'étoit de faire mettre Elizabeth en liberté. Mais la choſe ſouffroit bien des difficultés. La Reine avoit conſenti ſans peine à faire grace de la vie à ſa ſœur. Mais les raiſons d'Etat & de Religion, ne permettoient guères de la faire redevenir libre. D'ailleurs, en briſant ſes fers, il falloit auſſi briſer ceux de Courtenay : leur cauſe étoit commune ; mais cette clémence réuniſſoit les deux amans, & Marie auroit eu éternellement ſous les yeux le ſpectacle de ſon ingrat rendu à ſa rivale.

Mais l'amour a bien de l'eſprit, & Philippe étoit encore le plus grand politique de ſon ſiècle. Ainſi, ce Prince, par une clémence affectée & abſolument contraire à ſon caractère naturel, dit que toute ſon ambition étoit de gagner les cœurs des magnanimes Anglais ; que le ſang avoit aſſez coulé, & que les priſons avoient été trop ſouvent remplies ; qu'il étoit

temps enfin d'imiter Octave, qui, las de proscriptions, ne règna plus que par la clémence, & règna paisiblement. Il ajouta qu'on devoit montrer la même modération en Angleterre, & commencer par la Princesse Elizabeth. « Non-seulement, dit-il, elle a été disculpée d'une accusation trop légèrement intentée contre elle. Mais c'est la fille & la sœur des Rois; elle est généralement aimée, & il est impossible de nous réconcilier les peuples, si nous ne lui rendons pas la liberté. Commençons donc une administration nouvelle par cette action éclatante. Libre par nous, elle ne sera ni assez ingrate, ni assez imprudente pour exciter aucun trouble dans le Royaume. C'est par les bienfaits qu'on enchaîne les ames généreuses. Emparons-nous ainsi de celle de la Princesse. On l'a exclue injustement du droit à la succession qu'elle tient de la nature, & du testament de Henri VIII, si le Ciel, dit-il à la Reine, ne bénissoit notre union d'aucun enfant. Si cette injustice subsistoit, elle seroit même fatale à l'An-

gleterre, & l'on verroit, & Marie Stuard & les François, venir régir ici les léopards. Annulons cette disposition dangereuse, autant qu'illégale, & rappellons à la succession, une sœur, qui, sans doute, n'oubliera jamais un pareil bienfait.

La Reine fut touchée de ces raisons; mais bientôt une fausse grossesse qui lui survint, fit espérer au Conseil qu'elle auroit des enfans, & cet incident nuisit fort aux vues du Roi & à la réhabilitation d'Elizabeth. Tout ce qu'il put obtenir pour elle, fut la liberté d'écrire, pourvu que Véragnas vît les lettres. Le premier usage qu'elle en fit, fut d'écrire au Roi lui-même, & à la Reine. Ce fut de la manière la plus respectueuse & la plus tendre. Philippe obtint encore qu'on la feroit sortir de Vostok, où elle étoit trop resserrée, & qu'on la transferroit à Hamptoncourt, qui étoit beaucoup plus près de Londres. Ce fut, pour ainsi dire, là, l'entrepôt de sa liberté. Le Cardinal de Polus, Gardiner, Philippe lui-même, allèrent la complimenter. Le Roi l'as-

sura en particulier de toute sa protection, & lui donna secrètement des secours considérables d'argent.

Elle informa aussi-tôt Courtenay d'un bonheur si inattendu, & qui la flattoit de l'espérance prochaine de voir enfin le terme de sa captivité. Tous ces détails pensèrent faire mourir l'infortuné Lord de jalousie. Cette jalousie n'étoit que trop fondée. Elizabeth faisoit entrevoir au Monarque, des sentimens qui paroissoient au-dessus de l'expression ordinaire de la reconnoissance. Il espéra, il lui écrivit, il se hasarda à lui parler de tendresse, Elizabeth, cependant, envoyoit au Lord toutes ces lettres d'amour, & lui renouveloit le serment d'une constance éternelle.

Vaine protestation, qui ne guérissoit point la blessure du prisonnier. Tant que la Princesse étoit restée à Vostok, il avoit la ressource des petites cages, il se croyoit aimé, il supportoit l'absence. Tout étoit changé, depuis qu'elle étoit à Hamptoncourt. Il avoit un rival alors, un rival terrible, qui le feroit mourir dans les

fers. Car, comment un Prince si artificieux & si fin, ne découvriroit-il pas son amour pour la Princesse? Dans ce cas, on connoît la jalousie espagnole.

Courtenay ne savoit pas encore tous ses malheurs. Il n'étoit jaloux que du Roi. Il avoit un rival bien plus dangereux dans le jeune Robert Dudley, Comte de Leycestre. C'étoit le dernier des enfans du Duc de Northumberland. Tous les autres avoient été condamnés à la mort avec leur père : on n'avoit fait grace qu'à celui-ci. Elizabeth l'avoit connu & distingué dans sa première jeunesse; & les inimitiés sanglantes de leurs maisons l'avoient empêchée de former avec lui aucune liaison particulière. Courtenay l'avoit donc prévenu, & Courtenay avoit été heureux. Elizabeth, en lui prodiguant ses faveurs, avoit cru pouvoir éteindre une flamme victorieuse. Elle n'avoit fait que s'étourdir; & bientôt, comme si le ciel l'eût choisie pour le beau Leycestre, elle fut déchirée de regrets, & se crut infidèle envers lui. Tel étoit le véritable

rival de Courtenay, & non le Roi, que la Princeſſe n'aimoit pas, mais qu'elle croyoit devoir flatter par néceſſité. Elle ignoroit qu'elle eût fait la même impreſſion ſur Leyceſtre, & elle en reçut la preuve dans le temps dont nous parlons. Un jour, du haut de la terraſſe de Hamptoncourt, elle découvrit le jeune homme, il la regarda avec des yeux ſi timides, ſi paſſionnés! ce fut alors ſeulement qu'elle aima. Juſques-là, dans les bras de Courtenay, elle avoit pris pour une véritable paſſion ce qui n'étoit que l'effet ordinaire de ſes ſens en déſordre; &, pour nous conformer à ſon erreur, nous avons repréſenté nous-mêmes, comme un ſentiment, ſon goût pour le Lord. A préſent qu'elle eſt détrompée, nous détrompons nos Lecteurs avec elle.

Cependant, malgré les généroſités du Roi, Elizabeth manquoit ſouvent d'argent dans ſa nouvelle priſon. L'amour qui eſt une ſi ingénieuſe choſe, ſelon Ovide l'y en fit déſormais trouver, ſans bleſſer ſa délicateſſe. C'étoit l'ouvrage de Leyceſtre, qui, bientôt

après, prit encore sur lui d'écrire à la Princesse. Elle avoit exactement mandé à Courtenay les bonnes dispositions de Philippe, pour elle; mais elle lui fit mystère de tout ce qui lui arriva avec Leycestre, & répondit à ce jeune homme, de manière à ne pas lui ôter l'espoir.

Telle étoit la nouvelle disposition du cœur d'Elizabeth, lorsque le Roi fit enfin résoudre au Conseil sa liberté. Elle arriva à Londres au bruit des acclamations du peuple, & alla saluer à Withéall, la Reine, qui lui fit un accueil favorable, qui l'embrassa, & l'appela sa sœur. Elle voulut même l'accompagner chez le Roi. Mais ce Prince oublia sa dissimulation profonde à la vue d'Elizabeth. Il lui marqua tant d'empressement, il la regarda avec des yeux si pleins de feu, que la Reine s'apperçut clairement d'abord de toute sa passion. Pouvoit-elle s'y méprendre? c'étoit pour la première fois que Philippe sortoit de cette gravité froide & sombre, qui paroissoit faire son caractère essentiel. Elizabeth encourageoit encore

core la flamme du Monarque, en l'appelant ſon libérateur, & en lui témoignant ſans ceſſe ſa reconnoiſſance par les expreſſions les plus tendres.

La jalouſie de la Reine devint fureur. En voyant que ſa ſœur, après lui avoir volé ſon amant, lui voloit encore ſon mari : *O l'indigne coquette, l'ame ingrate*, s'écria-t-elle !

Courtenay apprit dans ſa priſon, tout ce qui ſe paſſoit à Londres. La connoiſſance qu'il avoit du caractère d'Elizabeth, lui donna les plus juſtes inquiétudes. Ses fers, que ſon courage avoit ſupportés juſques-là, commencèrent à lui peſer. Il n'avoit que trop de raiſon de craindre que l'éclat des grandeurs, la diſpoſition aux plaiſirs, & l'ambition ſur-tout, ne conduiſiſſent bientôt la Princeſſe juſqu'à l'oubli. Il ne redoutoit encore que le Roi ; & ce Prince étoit bien loin de ſe douter lui-même qu'il eût & Courtenay & Leyceſtre pour rivaux.

La Reine, cependant, pour ſe venger de ſon mari, qui avoit fait mettre Elizabeth en liberté, voulut rendre le même office au Lord. C'étoit une

juſtice. Gardiner fit quelque difficulté d'abord, mais la Reine l'emporta.

L'illuſtre priſonnier, en reparoiſſant à la Cour, y vit la Princeſſe plus belle encore que dans ſa première jeuneſſe, mais auſſi bien plus occupée du ſoin de plaire. Il vit toute l'ardeur circonſpecte du Roi. Mais ce ne fut pas ce qui irrita le plus ſes regards. Au milieu du flot d'adorateurs qui ſuivoient part-tout les pas d'Elizabeth, il diſtingua Leyceſtre, il obſerva les yeux de la Princeſſe, il s'apperçut qu'il étoit trahi.

Il l'étoit effectivement, & de volonté & de fait. Elizabeth avoit déjà trompé la vigilance de tant d'yeux ouverts ſur elle. Courtenay ne ſe poſſéda plus. « Quoi, dit-il, voilà encore un rival, un rival heureux! Et c'eſt le fils de Northumberland, le fils de celui qui a fait périr mon père par la main d'un bourreau »!

Dans une fête Eſpagnole que le Roi donna aux Dames de la Cour, pour trouver le moyen d'entretenir la Princeſſe, le Lord parut tout-à-coup. La première choſe qu'il dé-

couvre, c'eſt Elizabeth danſant avec Leyceſtre. Véragnas, confident de Philippe, devoit, après cette danſe, conduire la Princeſſe, ſans qu'elle s'en doutât, dans une petite chambre voiſine, où le Roi ſe rendroit lui-même, comme par un pur effet du haſard. Courtenay ſuivoit tout ce manège, la rage dans le cœur. Tout-à-coup le feu prit au théatre. Chacun fuit en déſordre. Le Lord, qui, dans ce moment, auroit bravé la foudre, reſte. Il voit Leyceſtre traînant la Princeſſe. Il ſuit le couple odieux juſques dans le jardin. Une grotte s'y préſente. Elizabeth entre la première. Leyceſtre eſt avec elle. Courtenay approche, écoute, entend.... Il n'entend plus que quelques ſoupirs perfides, déchirans. Le mépris le déſarme, il s'en va pâle, défait, anéanti. Que n'eſt-il encore en priſon! que n'eſt-il mort, même comme ſon père!

Mais il n'étoit pas le ſeul malheureux. Philippe, qui n'avoit donné cette fête que dans le deſſein d'entretenir la coquette, fut déſeſpéré de l'accident

du feu. Rentré enſuite dans le ſallon, & ne l'y voyant pas, il eſt ſaiſi d'inquiétude ; on le voit ſur ſon viſage. Mais elle reparoît, & Leyceſtre avec elle. C'eſt une horrible choſe que la jalouſie d'un Eſpagnol : quelle dut être celle du ſombre, du diſſimulé, du vindicatif Philippe ! Il a donc un rival !

Pendant qu'il faiſoit épier les démarches de celui-ci, il apprit qu'il en avoit un autre, & que Courtenay avoit été aimé, non ſeulement de la Princeſſe, mais encore de ſa femme. Quelle différence entre ces filles d'Angleterre & les chaſtes Infantes d'Eſpagne ! Mais Courtenay le met ſurtout en fureur ; il ſe reprocha de lui avoir rendu la liberté.

Que ceux qui s'imaginent qu'il n'eſt de bonheur réel que ſur le trône & dans les grandeurs, jettent un coup-d'œil ſur les illuſtres perſonnages dont nous parlons ; ils verront une grande Reine mourir d'une paſſion malheureuſe ; le premier Roi de l'Europe gémir d'une bleſſure incurable ; une magnanime Princeſſe obligée de mé-

nager trois amans à la fois, l'un par prudence, ou pitié, le second par crainte, le troisième par goût. Ils verront notre Lord rappelé à la Cour, & rétabli dans toutes ses dignités pour y éprouver le plus horrible des tourmens. Le jeune Leycestre seul est heureux. Mais son bonheur tient à fort peu de chose. La hache du bourreau a déjà moissonné sa maison. Il veut lui rendre un nouveau lustre. La mort funeste de son père, de ses frères, de Jeanne Gray, sa belle-sœur, n'arrête point sa dangereuse ardeur; à l'amour qu'il a pour la Princesse, & dont il a reçu les plus fortes preuves, vient encore se joindre l'ambition. Son frère a pensé règner, il n'est tombé sur l'échafaut que du dernier degré du trône : il saura bien atteindre le premier; & les circonstances lui seront plus favorables. Elizabeth, à qui ce trône appartiendra après sa stérile sœur, Elizabeth qui lui donnera sans doute la main, a plus de génie que Jeanne Gray. Il règnera, il s'en flatte du moins. revenons à Elizabeth.

Elle étoit, malgré tout son esprit, fort embarrassée dans la conduite de sa triple intrigue. Même par ce charme qui entraîne encore si souvent quand l'estime est envolée, elle avoit trouvé le moyen de ramener Courtenay à ses pieds. Elle n'avoit pu faire autrement; outre qu'un ami de cette importance lui devenoit nécessaire dans sa position actuelle, pouvoit-elle oublier tout ce qu'elle lui avoit accordé, tout ce qu'elle avoit reçu de lui? D'ailleurs, quand on a le malheur d'avoir deux amans, c'est quelquefois un bonheur d'en avoir trois; cela divise l'attention du public; & puis, on n'est pas impunément coquette. Enfin, Miss Carreu tenoit toujours pour Courtenay, & la Princesse avoit grand besoin de Miss Carreu.

Fort bien. Mais comment recevoir trois rivaux, sans qu'aucun d'eux s'apperçoive du partage? il fallut d'abord persuader à Carreu, qu'on ne voyoit le Roi que par nécessité, & Leycestre, que pour se ménager un parti parmi ses amis, qui étoient les ennemis de Courtenay. Cela dit, Carreu n'eut

pas de peine à comprendre qu'il falloit éviter sur-tout les rencontres. On introduisoit donc secrètement, & tour-à-tour, les trois personnes intéressées; & dans le cas de surprise, il y avoit un cabinet dérobé. Or, dans ce cabinet qui avoit deux clés, dont la Princesse avoit l'une, & Carreu l'autre, on faisoit quelquefois attendre le Lord, qui ne se doutoit de rien, qui croyoit qu'Elizabeth avoit rompu avec Leycestre, & qu'elle ne voyoit le Roi que par politique. Un jour la porte de ce réduit se trouvant ouverte, le Lord y entra à l'insçu de la Princesse & de sa surveillante. Il s'étoit jeté dans un coin. Quelle fut sa surprise, un instant après, d'y voir paroître Leycestre avec Elizabeth! Ce fortuné rival débuta par des flatteries piquantes, par des galanteries, par des éloges sur la beauté de la volage, par le bonheur d'en être aimé. Il en eût bien dit davantage, sans doute, si Carreu, toute hors d'haleine, ne fût accourue annoncer l'arrivée du Roi, suivi du seul Véragnas. On n'eut que le tems de faire entrer Leycestre dans le cabinet

où Courtenay tenoit sa tête immobile, appuyée de ses deux mains. On ferma la porte sur eux, & l'on tira la clé.

Le Roi entre, & pour disposer plus favorablement le cœur d'Elizabeth, il lui parle des nouveaux efforts de ses ennemis toujours acharnés à l'exclure de la couronne; mais il proteste qu'il ne cessera pas d'être son soutien; & pour un bienfait de cette importance, il ne lui demande que le plus juste & le plus simple retour; « c'est un cœur » sans partage ». Madame, ajoute-t-il, » je crains bien que l'heureux Ley- » cestre ne m'ait prévenu ».

A ces mots, que le Lord entendit dans le cabinet, il regarda Leycestre avec toutes les fureurs que la jalousie peut animer.

Dans la chambre, le Roi continue: « J'ai une autre inquiétude. On m'assure que Lord Courtenay vous a vue, Madame, avant votre détention à Vostok. On m'a parlé même d'un certain bois auprès du château que vous occupiez au commencement du règne de la Reine Marie ».

Au mot du petit bois, Leycestre

qui vient de découvrir Courtenay, le regarde avec une fureur inexprimable: sans doute que ces deux fiers rivaux, s'ils n'avoient été retenus par la présence du Roi, se seroient livrés à toute leur indignation. Le desir de recueillir d'autres éclairciſſemens sur la perfidie d'Elizabeth, les porta malgré leur dépit, à prêter une oreille attentive. Ils ne respiroient point; ils étoient, si l'on peut le dire, comme suspendus, au discours du Roi, qui continua ainsi: « Je veux croire, Madame, que deux Gentilshommes dégradés par les supplices de leurs pères, ne disputeront point dans votre cœur, la place qu'est en droit d'y tenir celui qui peut mettre tant de couronnes à vos piés. Votre sœur est atteinte d'une maladie incurable. Elle morte, ma main est à vous. Mais avant tout, il faut rejeter, il faut perdre, & l'odieux Leycestre, & l'indigne Courtenay ».

Il cessa de parler. Il lui falloit une réponse. Comment la faire, lorsque Leycestre étoit là? Eh! quel plus mortel embarras, si elle eut su que Courtenay y étoit avec lui? Une rou-

geur dont elle ne fut pas la maîtresse, ne fut guères propre à dissiper les soupçons du Roi. Elle se remit cependant; mais sachant qu'il y avoit dans la vie des circonstances où le silence étoit bien plus éloquent que les discours, elle ne parla qu'autant qu'il le falloit pour prouver que ce n'étoit pas la force imposante de la vérité, qui la rendoit muette, & elle eut l'attention de ne nommer ni Leycestre, ni Courtenay: elle évita prudemment de répondre au Roi, dans la crainte d'une replique.

Philippe, entraîné par son amour, perdit aussi de vue un reproche trop bien fondé, & finit par son projet de mariage futur avec Elizabeth, qui eut encore la prudence de ne pas répondre.

Le Roi sortit enfin. Elle fut heureuse d'avoir franchi un si dangereux pas, elle triomphoit, bien persuadée de n'avoir pas déplu à Leycestre, lorsqu'elle vit sortir Courtenay du cabinet. Dans sa rage, il ne put lui dire qu'un mot: *perfide!* puis il jeta fièrement son gant à Leycestre, aussi révolté que lui, en lui disant d'une voix étouffée par la fureur, *demain, à la*

*pointe du jour, au bout de la grande allée du parc.* Ils se retirent tous deux par des routes différentes.

Toute la prudence d'Elizabeth se trouva ici en défaut. Elle avoit perdu le droit de désarmer ces deux grands rivaux. Déjà irréconciliables par une haine héréditaire, ils le devinrent bien davantage par les feux de la jalousie. Le Roi, sans doute, saura la cause de ce fatal combat. Quelle sera sa colère! quelle sera celle de la Reine! Elizabeth est perdue. Hélas! elle sera déshonorée. Non, non, c'est dans les grands dangers que se manifestent les grandes ames & les génies sublimes.

Cependant le jour ne paroissoit pas encore, que l'impatient Courtenay attendoit Leycestre dans l'endroit marqué, auprès d'un sycomore. Leycestre arrive, les épées brillent avec les premiers rayons du jour, & dès le second coup, Courtenay renverse son ennemi d'une large blessure. Il le croit mort; il appelle pour qu'on lui donne quelque secours, s'il est possible, & rentre dans la ville.

La blessure ne s'étant point trouvée

mortelle, Leyceſtre répand le bruit qu'il a été attaqué par des aſſaſſins. Il fit plus, il écrivit à Courtenay, *je vis; paroiſſez à la Cour.* Enfin, il prit tant de précautions pour que la Princeſſe ne fût point compromiſe, que le Roi ignora toujours cette fâcheuſe hiſtoire; & la prudence d'Elizabeth y jeta encore un voile impénétrable. Il n'y a que les femmes intriguantes qui aient véritablement de l'eſprit. La Princeſſe reprit donc courage, & elle avoit raiſon. On ne ſavoit à la Cour que la moitié de ſes intrigues. Le Roi, à la vérité, croyoit que Leyceſtre étoit amoureux d'elle; mais il étoit perſuadé qu'elle avoit oublié Courtenay. La Reine, au contraire, étoit dans l'idée qu'elle aimoit toujours ce dernier; mais elle ignoroit abſolument ſon intelligence avec Leyceſtre. C'eſt ainſi qu'on ſait pénétrer dans les amoureux myſtères, à la Cour, comme par-tout ailleurs. La ſeule Elizabeth avoit le nœud complet de l'affaire, & triomphoit, en quelque façon.

Elle redoutoit cependant ſa première entrevue avec le Lord, & cette

entrevue étoit indiſpenſable. Elle le fait venir; & pour calmer ſa colère, elle feignit d'être fort irritée elle-même. Elle le traita d'ingrat, lui reprocha ſa jalouſie, & s'arma de toute la hauteur convenable. Elle croyoit que Courtenay ne l'avoit jamais ſurpriſe qu'au cabinet, léger accident dont ſon eſprit triompheroit ſans peine. Elle ignoroit qu'il en avoit vu bien davantage dans la grotte, après l'embrâſement de la ſalle du bal. Elle ſe rejeta donc ſur la néceſſité où le ſort l'avoit réduite, de ménager tout le monde. Leyceſtre étoit l'ennemi de ſa maiſon, elle le ſavoit bien, elle n'en étoit pas moins dans la diſpoſition de ſe ſervir de lui, afin de le faire concourir à ſes vues. Quelles étoient ces vues? Courtenay pouvoit-il les méconnoître? c'étoit de lui applanir à lui-même toutes les difficultés qui l'éloignoient du trône où elle vouloit le placer, où elle le placeroit infailliblement après la mort de la Reine, dont les Médecins avoient condamné la vie. Il avoit donc pris pour une infidélité, ce qui n'étoit que l'ouvrage de la prudence & de la politique.

Qu'on eſt aiſément perſuadé, quand on aime ! Le Lord, plus aveugle que le Dieu dont il ſuivoit la loi, tomba aux genoux de la Princeſſe, & lui renouvela le ſerment d'une fidélité éternelle.

Il ſortoit, charmé de cette entrevue, à laquelle il avoit porté l'ame la plus aigrie. Il ne ſavoit pas que la jalouſie avoit les yeux ouverts ſur lui, & qu'on l'avoit ſuivi chez la Princeſſe. A peine eut-il fait trente pas dans la galerie, que trois hommes l'environnent l'épée à la main, & lui demandent ſon nom. Au lieu de répondre, il tire ſon épée lui-même, & tombe ſur ces malheureux. C'étoit pendant la nuit. La galerie n'étoit pas éclairée. Le Lord bleſſe le premier de ſes agreſſeurs, tue les deux autres, & ſe retire chez lui, où il fait panſer quelques bleſſures qu'il avoit reçues.

Ces trois hommes avoient été poſtés là par ordre du Roi, pour obſerver tout ce qui entroit chez la Princeſſe, & en ſortoit. Celui qui avoit été bleſſé, rapporta au Monarque, qu'un Seigneur inconnu, & qui avoit refuſé de dire

ſon nom, avoit tué ſes deux camarades, & l'avoit réduit lui-même dans le triſte état où il ſe trouvoit. Ce diſcours jeta Philippe dans le plus grand embarras. Ses ſoupçons ne pouvoient tomber que ſur Leyceſtre, mais ſa bleſſure le retenoit au lit. Ce n'étoit pas lui. Quel eſt donc cet autre téméraire qui oſe être le rival de ſes amours?

Hélas! ce fut la Reine qui découvrit elle-même imprudemment ce fatal myſtère. Ayant appris que le Lord étoit bleſſé, elle en devina la cauſe, & l'apprit au Roi, ſans prévoir les conſéquences de cette indiſcrétion, & peut-être auſſi ſans pouvoir retenir l'expreſſion de ſon amour.

Tout fut ainſi éclairci. Philippe fut indigné de la conduite de la Princeſſe, & la jalouſie de la Reine, pour elle, reprit toute ſa force. Il fallut punir ce couple criminel & perfide. Le Roi donna donc ordre au Lord de ſortir du Royaume, & la Reine exila ſa ſœur à Harfort.

Ce coup de foudre détruiſit encore une fois tout le ſyſtême amoureux & politique d'Elizabeth. Leyceſtre étoit

bleſſé, Courtenay banni, le Roi, irrité. Marie la haïſſoit alors ſans retour; elle-même étoit éloignée de Londres, & ſes partiſans alloient enfin ſe laſſer de toutes ſes diſgraces. Que de fauſſes & imprudentes démarches de ſa part, & combien d'épines maintenant dans ſa carrière! Mais on a dit d'elle, qu'elle ſembloit n'avoir fait des ſottiſes, que pour mieux faire éclater cette force d'eſprit que le ciel lui avoit donnée, cette intelligence extraordinaire, cette adreſſe qui lui ſuggéroit ſans ceſſe des moyens vainqueurs; enfin, cette politique étonnante qui la mit ſi fort au-deſſus de ſon ſexe & du nôtre.

On ſera ſans doute ſurpris de la voir encore ſe porter à la plus dangereuſe action pour entretenir le Lord, avant leur ſéparation mutuelle. Sans être arrêtée par la conſidération de l'eſpionnage dont elle étoit entourée, elle ſe déguiſe pendant la nuit, en Valet-de-pié de Gardiner, & avec ſa livrée, tandis que Miſs Carreu ſe couvre de l'habit de l'Aumônier de ce Prélat, elles vont ainſi, ſans être

reconnues, à l'hôtel du Lord. Le prétendu Aumônier entra le premier, pour prévenir le malade, & empêcher une révolution. Le laquais monte ensuite. Quel fut l'attendriſſement du Lord, en voyant, ſous la livrée d'un Gardiner, une ſi grande Princeſſe ! Combien il fut touché ! comme il ſe reprocha toute ſa colère, & oublia tout ce qui s'étoit paſſé ! Ah ! il n'avoit rien vu après l'embrâſement de la ſalle du bal dans la grotte; il n'avoit rien entendu, lorſqu'il étoit enfermé au cabinet : le danger auquel s'expoſoit la Princeſſe pour le voir, lui parut le plus grand effort que la vertu puiſſe faire, & la preuve la plus parfaite qu'il ſoit permis de donner du plus parfait amour. « Milord, lui dit-elle, vous le voyez, l'excès de ma paſſion pour vous, me fait braver la fureur implacable de mes perſécuteurs. J'ai ſu encore me procurer cet heureux moment, pour vous jurer que mon cœur eſt entièrement à vous, & que l'Océan qu'on va mettre entre vous & moi, ſera une trop foible barrière pour nous ſéparer ».

Courtenay, même au milieu de ſes malheurs, ſe trouva le plus heureux des hommes. Il tendit les deux bras au ciel, en ſigne de reconnoiſſance; il pleura d'attendriſſement. Elizabeth augmenta ſon ivreſſe en l'embraſſant, l'appelant ſon époux, lui proteſtant que ſi elle déſiroit de règner, c'étoit pour lui. Quand le ſentiment plus calme eut fait place à la réflexion, on convint des moyens qu'on prendroit pour établir un commerce de lettres réglé, & qui fût à l'abri de toute la vigilance de leurs ennemis.

Ces lettres devoient être écrites en chiffres, dont chacun reçut la ſignification déterminée. Le moment fatal arrivé, on fondit en larmes, & l'on ſe ſépara avec les plus grandes marques de déſeſpoir, mais auſſi avec les plus fortes preuves d'amour.

Ce fut à Gand que le Lord dirigea ſes pas.

Mais voici encore un évènement terrible. Hélas, on a bien raiſon de croire que de toutes les paſſions qui tourmentent les paûvres humains, il n'en eſt aucune auſſi féconde en

déſaſtres que l'amour ! Le Roi voyant que la Princeſſe partoit dès le lendemain matin pour ſon exil de Harfort, ne put réſiſter, malgré tous ſes torts, au plaiſir de la voir encore une fois. Quand il ſe fut bien aſſuré que la Reine étoit retirée dans ſon appartement, il s'enveloppe d'un manteau noir, prend une lanterne, & ſuivi du ſeul Véragnas, il ſe gliſſe vers l'aîle qu'occupoit Elizabeth, ayant ſa longue épée ſous le bras.

Cette Princeſſe, avant de ſe déguiſer pour aller voir le Lord, avoit eu la précaution de faire dire à ſes gens qu'étant indiſpoſée, elle ne pouvoit voir perſonne. Le Roi paroît, lorſqu'elle étoit déjà ſecrètement ſortie. Il ſe nomme. On n'oſe le refuſer. Il frappe à la porte de la chambre d'Elizabeth. On ne lui répond point. L'imagination ſe monte. Sa fureur jalouſe l'auroit porté ſoudain à enfoncer la porte : la crainte qu'il a d'un éclat qui pouvoit parvenir juſqu'aux oreilles de la Reine, l'en empêche. Il ſe retire donc ſans bruit, & va ſe placer dans un coin obſcur de la galerie pour obſer-

ver l'homme qui sortiroit de chez la Princesse ; car il ne doutoit nullement qu'il n'y eût quelqu'un enfermé dans sa chambre avec elle. Au bout de quelques heures, il entend marcher & parler tout bas. Il sort doucement de sa niche & approche sa lanterne sourde. Il reconnoît la Princesse, malgré son déguisement. Mais elle, loin de se douter que ce fût le Roi, choquée de rencontrer un homme qui avoit l'insolence de lui présenter une lanterne au visage, tire aussi-tôt une épée qu'elle avoit eu la précaution de prendre, & comme elle avoit parfaitement appris l'art de s'en servir, elle charge vigoureusement le Monarque. Le courage n'étoit pas la qualité distinctive de Philippe ; ne s'étant pas attendu à une pareille attaque, il jette sa lanterne, son manteau, même son épée, & regagne en désordre son appartement avec Véragnas.

Elizabeth, contente d'avoir échappé au danger, n'a garde de le suivre, & rentre tranquillement chez elle avec Miss Carreu, toutes deux déguisées

comme on sait. Elle trouve tout son monde debout, elle est encore assez heureuse pour n'être pas reconnue. Par son ordre, Carreu, toujours réputée l'Aumônier de Gardiner, dit qu'il vient au nom du Roi & de la Reine pour parler à la Princesse. Carreu entre donc, & son prétendu laquais la suit. On trouve le moyen d'ouvrir, sans mystère, la porte que le Roi n'avoit pu ouvrir. Quand Elizabeth fut ainsi en sureté, elle dit à Carreu de se deshabiller, & d'aller savoir pourquoi ses gens n'étoient pas couchés. On lui dit que le Roi étoit venu pour lui parler, & qu'au bruit qu'il avoit fait à la porte, il avoit fallu se lever. Carreu alla faire ce funeste rapport à Elizabeth, qui se douta d'abord que c'étoit lui qu'elle avoit mis en fuite dans la galerie. Mais cet incident ne la troubla point, elle ordonna à Carreu d'aller signifier à ses gens de se coucher, parce que l'Aumônier de Gardiner & son laquais s'étoient retirés par l'escalier dérobé. Cela fait, elle dormit aussi tranquillement qu'Alexandre, la veille de la bataille d'Arbelles.

A la pointe du jour, dans la crainte de quelque nouveau déſaſtre à l'occaſion de la rencontre de la galerie, elle monta à cheval avec Carreu, ayant donné ordre à ſa maiſon de la ſuivre. Le Roi étoit encore dans ſon lit, qu'elle étoit déjà hors de Londres. En deux jours elle arriva à Harfort.

Dans cette ſolitude, elle réfléchit mûrement ſur tout ce qu'elle avoit à craindre. Elle connoiſſoit ſa ſœur, elle connoiſſoit Philippe. Jamais ni l'un ni l'autre ne devoit lui pardonner. Eh! bien, on trouvera d'autres reſſources. Il y en avoit de sûres pour elle dans le beſoin extrême que les Anglois avoient alors de révolte. Tout le parti Proteſtant devoit embraſſer aveuglément ſa vengeance.

Pendant qu'elle s'encourageoit ainſi, après tant d'imprudentes démarches, le Roi avoit découvert qu'elle avoit été déguiſée en laquais chez Courtenay. Il en avoit informé la Reine: tous deux étoient également outrés. Leur reſſentiment porta d'abord ſur le Lord. Tout malade qu'il étoit encore de ſa bleſſure, on le força de

partir. Il fut transporté sur une litière jusqu'à Douvres. Il s'y embarqua pour Ostende, & de-là, il se rendit à Gand.

Il y a toujours dans les Cours, des ames fort obligeantes. Jusques-là, la Reine avoit ignoré l'amour de son époux pour sa sœur. On eut l'attention de l'en instruire; on lui détailla & la visite mystérieuse de Vostok, & l'aventure nocturne de la galerie. Elle n'eut pas la prudence de se taire alors, & ne ménagea pas les reproches à son infidèle époux. Depuis longtemps, il n'aimoit plus la Reine, il commença à la haïr, & cette haine fut un redoublement d'amour pour Elizabeth, quelque perfide, quelque inexcusable qu'elle fût. On n'aime encore que trop souvent ce qu'on n'estime plus. Les faveurs prodiguées, & à Leycestre, & à Courtenay, n'empêchent pas le plus jaloux des hommes de revoler à son martyre. Pour mieux cacher à la Reine la nouvelle intrigue qu'il se proposoit de conduire avec la Princesse, il n'employa plus d'Espagnols auprès d'elle, & ne voulant

pas même d'Anglois, il fit choix d'un Italien. C'étoit un homme nourri de toute la fineſſe, de toute la diſſimulation florentine, & déjà fort connu, par ſon eſprit, d'Elizabeth. Le Roi l'engagea donc, par l'appas de la plus brillante fortune, à le ſervir auprès d'elle. Déjà l'habile agent eſt à Harfort, il s'inſinue dans l'eſprit de la Princeſſe, gagne ſa confiance, & jette, comme ſans y penſer, quelques mots vagues de l'amour du Roi pour elle. Ayant vu qu'il ne déplaiſoit pas, il ajoute qu'Elizabeth pourroit tirer un grand parti de cet amour. Elle paſſoit ſes plus beaux jours en exil; ſon ſéjour naturel devoit être à Londres. Elle y avoit bien des amis, bien des moyens de plaire, de ſéduire, d'entraîner, de règner.

La Princeſſe, plus fine que le Florentin, le laiſſa parler, & ſembla l'encourager des yeux à une plus grande ouverture. Il la fit. Elle pénétra alors tout le myſtère, & ſut en profiter. Pour déconcerter toute la politique de Philippe, elle dit avec la plus apparente franchiſe: « Je vais vous faire un

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS;
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.*

*AVRIL* 1786, 2^e^. *Volume.*

*A PARIS,*
Au Bureau, rue Mélée, N°. 59, pour Paris.
Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine, pour la Province.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
## DES ROMANS.

### *SIXIÈME CLASSE.*
### ROMANS SATIRIQUES.

# AVENTURES
## DU BARON
## DE FÉNESTE.

*Par Théodore AGRIPPA D'AUBIGNÉ;*
2 vol. in-8°. *Cologne* 1729.

THÉODORE AGRIPPA D'AUBIGNÉ, aïeul de Madame de Maintenon, & Auteur de cet Ouvrage

célèbre, naquit d'une famille noble de Saintonge, en 1550. Il fit d'excellentes études; & dès l'âge de sept ans, il traduisit le Criton de Platon, du grec en françois.

A douze ans, on le conduisit à Paris. Il passa par Amboise, dans le temps de la Conjuration fameuse qui porte le nom de cette dernière ville. Les corps des malheureux Huguenots étoient encore suspendus aux remparts; à cette vue sanglante, l'enfant s'écria: *Les misérables! ils ont décapité la France!*

Arrivé à Paris, il apprit l'hébreu sous Béroalde, neveu de Varable, & le premier hébraïsant de l'Europe. Mais le Protestantisme, qu'il avoit embrassé, ne lui permit point de rester longtemps dans cette ville; il fut obligé d'errer à l'aventure dans les différentes provinces du Royaume, avec les autres Religionnaires.

Les persécutions que son parti éprouvoit, produisirent dans son âme une sévérité & une rigueur extrêmes. Nous ne le suivrons point dans les aventures étonnantes qu'il eut, & qui se succédèrent presque sans intervalle; & nous ne dirons rien ni de la dureté avec laquelle il se permettoit de parler à Henri IV, ni des arrêts de mort qu'on prononça contre lui, & qui ne furent pas exécutés, parce qu'il se trouvoit alors hors

du Royaume ; ni des chagrins que lui donna son fils, [illegible] de beaucoup d'autres choses racontées par lui-même avec autant d'éloquence que d'énergie. Nous renvoyons nos lecteurs aux Mémoires de cet homme extraordinaire.

Nous indiquerons seulement ses Ouvrages, qui sont, *la Confession de Sancy*, dont Bayle faisoit tant de cas ; *son Histoire universelle*, qui fut condamnée au feu par le Parlement de Paris ; *ses Tragiques* ; & son *Baron de Féneste*, dont nous allons donner l'extrait, & qui est le plus piquant de ses Ouvrages.

On a prétendu qu'il avoit voulu désigner, dans ce Roman satirique, le Duc d'Epernon, sous le nom même du Baron de Féneste : mais nous avons peine à le croire ; du moins il y a bien des traits qui n'ont jamais pu convenir à cet illustre favori de Henri III, comme on en jugera par la lecture. On a été plus fondé à dire que le bon homme *Enay*, second personnage du Roman, étoit le fameux Duplessis Mornay.

Au surplus, *Fœneste* vient d'un mot grec, qui signifie *paroître*. C'étoit là toute la prétention du Baron imaginaire dont nous commençons l'histoire ; *paroître*, *& non être*. Caton avoit pris l'inverse, *esse quàm videri ;* devise qu'une

Maiſon célèbre de France adopta depuis, & qu'elle conſerve encore.

Le grand Condé, qui avoit lu ce Roman ſatirique dans ſa jeuneſſe, étant parvenu à l'âge mûr, très-fâché alors d'avoir laiſſé égarer ſa valeur dans la ridicule guerre de la Fronde, voulut relire, par réminiſcence, cet e production de d'Aubigné. Elle étoit devenue ſi rare, qu'on ne la trouva plus. On l'a réimprimée pluſieurs fois depuis. La plus correcte eſt celle que nous avons ſuivie, & que nous indiquons au commencement de cet article.

Un Capitaine qui avoit un faux air de Céſar, affublé d'un feutre à grands bords, avec un long & large panache rabattu, armé d'une épée de duel, ſuſpendue à un baudrier qui avoit été blanc, & d'un poignard à coquilles, mourant de faim, couvert de ſueur & bien las, ſuivoit les murs d'un parc qui ne finiſſoit point. Carmagnole, ſon Page, & qui auroit paſſé tout au plus pour un pauvre petit laquais, marchoit derrière lui, comme jadis la fleur des Ecuyers,

le ſage Sancho, chevauchoit ſur ſon âne, à la piſte du Héros de la Manche.

Un homme ſe préſente enfin aux yeux du Capitaine qui maudiſſoit ſon ſort. Il demande à cet homme à qui appartenoit cet éternel parc, qui lui ſembloit avoir plus d'étendue que la forêt de Fontainebleau? Il eſt à moi, répondit ce dernier qui ſe nommoit *Enay*. Le Capitaine, qui n'étoit autre que *le Baron de Féneſte*, conçut auſſi-tôt un grand reſpect pour le Seigneur Enay. La vertu elle-même eſt bien moins reſpectable que la richeſſe. On ſe proſternoit à Rome ſur les pas de Craſſus, & l'on ſe moquoit de Caton. Féneſte étoit digne d'être Romain du temps de Craſſus. Il eſt invité à venir ſe repoſer au vieux & modeſte châtel: il en étoit temps; le brave Baron étoit épuiſé d'inanition, mais bien moins encore que ſon cheval qui put à peine gagner l'écurie, & que l'infortuné Carmagnole, qui tomba comme mort ſur un banc de la cuiſine.

Mais d'où venoit, en ſi triſte équipage, la fleur des Barons? Il venoit de la guerre de la Rochelle. Le magnanime d'Epernon, ſon Général, avoit

assiegé, de son propre mouvement, cette ville en 1617; & la Cour lui avoit ordonné de se désister de cette peine-là. Ainsi Fénestre fut obligé de reprendre, comme les autres, d'après cet ordre, la route de sa gentilhommière.

Quand on a bien combattu, c'est un grand plaisir de raconter ses prouesses. Il falloit entendre tous les grands faits d'armes du Baron. C'étoit un terrible homme: il avoit régulièrement tous les ans au moins trente querelles; mais à force d'étendre morts sur le pré ses téméraires adversaires, la presse devenoit moins grande, & l'on sentoit à merveille qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui. Voilà ce qu'il raconta d'abord à table à son hôte.

Cet hôte lui répondit en tout honneur: Je vous plains bien d'avoir tant d'affaires; je sais par expérience combien celles-là sont fâcheuses. Je n'ai eu que quatre malheurs dans ma vie; ils m'ont horriblement tourmenté pendant dix ans. Le premier, c'étoit un procès dont la perte m'auroit ruiné sans ressource; le second, une maladie que les Médecins avoient jugée incurable; le troisième,

une femme qui étoit un démon; enfin le quatrieme, une querelle fondée en injures, & qui ne pouvoit se terminer que par la mort de mon adversaire, ou par la mienne. Hé bien, Monsieur le Baron, je vous proteste que cette querelle m'a donné plus d'inquiétudes & de soucis que toutes mes autres infortunes ensemble. Ce n'étoit cependant pas que je craignisse la mort : tout Gentilhomme françois est très-familiarisé avec elle; & nous allons à sa rencontre comme au devant de notre Maîtresse. Mais c'est que le malheur d'un duel vient de notre faute, & que les autres calamités sont l'ouvrage de la fortune. Dans ce dernier cas, nous avons au moins pour nous la pureté de notre conscience; au lieu que dans le premier nous sommes déchirés de remords dont une âme bien née ne sauroit se garantir, & qui nous causent d'horribles tourmens.

Quelle follie & quel scrupule pour un Capitaine! reprit le Baron. Eh! Monsieur, on n'avance à la Cour que par ces affaires-là; & c'est pour cela même qu'on les appelle *affaires d'honneur*. Moi qui vous parle, savez-vous pourquoi je

suis si considéré des plus grands Princes? C'est qu'un laquais de M. de Châteauvieux ayant ôté une fille à un de mes gens, je crus que c'étoit une insulte qui m'étoit personnelle, & j'allai bravement me battre avec ce Gentilhomme. Dès le lendemain on ne parla plus que de moi à la Cour. A quelque temps de là, Canteleu s'étant moqué de mon panache, & m'ayant tiré par la cape, je traînai soudain le discourtois Chevalier sur le pré; & là, nous étant défaits de nos boutons, de nos aiguilletes, de nos jarretières, & de nos souliers à *cric*, nous jouâmes des couteaux, & mon plaisant eut sur les oreilles. Monsieur, ajouta le terrible Baron, si l'on vouloit m'ôter ce doux passe-temps, je me dépouillerois tout à l'heure de ma qualité de Gentilhomme & de tous mes grades. Mais voyez donc combien il est commode d'être un intrepide maître d'escrime: si vous n'avez point d'argent, demandez-en, on vous en prêtera; si vous devez, on n'osera vous prier de rendre; si vous sollicitez, on craindra de vous refuser; si vous recherchez une fille en mariage, pourvu qu'elle ait un frère,

ſes parens vous la jetteront auſſi-tôt à la tête. Voyez donc encore toutes les richeſſes, tous les gouvernemens, tous les honneurs, toute la conſidération de M. le Duc d'Epernon, la fleur de notre Gaſcogne.

Le vin, en continuant d'égayer le Baron, le rendit plus éloquent encore. Il parle de la Cour, & décrit la manière dont les jeunes élégans ſe mettoient au commencement du règne de Louis XIII. On portoit alors un pourpoint recouvert de quatre ou cinq taffetas l'un ſur l'autre; ce qui donnoit une groſſe taille & un air important. Les hauts de chauſſe & les bas étoient d'écarlate; & le Roi s'étant aviſé un jour de louer Saint-Michel de ſa diligence, parce que ce Gentilhomme s'étoit trouvé botté dès ſept heures du matin, tous les courtiſans ne parurent plus qu'en bottes au Louvre: mais pour ne pas laiſſer ignorer les beaux bas d'écarlate, ces bottes furent très-courtes, bien évaſées & retombant en arrière, ce qui aſſurément devoit faire un grand effet, & ſur-tout être très-commode. Pompignan ajouta encore à l'élégance des bottines, en imaginant des découpures,

dont on entoura le pied, soit en incarnat, soit en vert. Mais cela n'étoit rien encore auprès des capuchons à la portugaise, qui vous enveloppoient impitoyablement la tête jusqu'aux aisselles, & vous faisoient paroître un cavalier avec une grace infinie. Les jeunes Seigneurs étoient, outre cela, bardés des plus jolis rubans, à toutes les articulations; & cette élégante parure fut bientôt adoptée dans toute l'Europe.

Mais, dit Enay, en volant aux dames leurs rubans avec cette excessive prodigalité, n'avez-vous pas des disputes affreuses avec elles? Les rubans & les fleurs sont leur apanage, ainsi que les graces & la séduction. D'ailleurs, Messieurs les Courtisans, pourquoi toute cette magnificence, inconnue à nos peres?

Pourquoi? dit le Baron, la belle demande! c'est pour paroître. Ah! Monsieur, si vous aviez vu dernièrement la brillante & superbe entrée de M. d'Enernon à Bordeaux, son panache si bien marié avec sa perruque, sa calotte qui couvroit sa tête avec tant de grace, son brasselet de diamans à la main gauche, son beau bâton à la droite; si vous aviez vu ce Héros attirant à lui

tous les applaudissemens, tous les cœurs, vous ne me demanderiez pas à quoi bon cette magnificence.

Or donc, Monsieur, quand je vais à la Cour, tel je parois, tel je réussis; & avec la réputation de brave, j'ai encore celle de l'homme qui se met avec le meilleur goût. Vous ne sauriez croire les brouhahas que j'excite, quand on me voit paroître avec mon beau palefroi au Louvre. On descend alors entre les Gardes; je souris au premier que je rencontre; je salue celui-ci je dis un mot à celui-là. La galerie une fois franchie, je me trouve parmi les élus rangés dans le cabinet du Roi; je dis à l'un: *Ami, vous m'avez bien l'air d'avoir soumis votre inhumaine*; à l'autre: *Il est fort difficile à celle qui vous est chère, de résister à ce front brillant, à cette belle moustache, à cette jambe sur-tout.* Je tiens tous ces mêmes propos d'un ton léger, en me démenant les bras, en agitant fièrement & doucement la tête, en me caressant le menton. Rencontré-je un grave Prélat? je lui parle religion & vertu. Vois-je un Ministre? même sans rien dire, je lui témoigne qu'il est le seul homme capable

de tenir le gouvernail de l'Etat. Le Roi paroît ? Eh ! mon ami, je suis aussi bon Courtisan qu'un autre, & traité avec une distinction qui fait un peu de jaloux. Que faire? La jalousie est un mal nécessaire : c'est la teigne qui s'attache au mérite. Mais je n'ai pas peur d'elle; j'ai deux bons soutiens, moi, & Monsieur. (*Ce Monsieur est le Duc d'Epernon, qui se faisoit ainsi appeler dans sa maison & dans son gouvernement, comme s'il eût été un fils de France.*)

Le Baron de la Garonne continue de rapporter tous ses prétendus succès à la Cour. Il y étoit arrivé avec le cadet de ***. Il est d'abord l'ami de M. de Montespan, à qui il s'offre d'être le second, pour lui aider à tuer quelque Duc. Admis au coucher du Roi, il a l'honneur de recevoir le bougeoir; il fait à Sa Majesté cent histoires plus piquantes les unes que les autres, & la fait mourir de rire; en quoi il eut bien du mérite, car assurément il n'étoit guère facile de faire rire Louis XIII, non plus que de le faire pleurer. Il tient un grand état à Paris, parceque son cousin, l'Evêque d'Aire, lui fait une pension qui le

met dans le cas de marcher sur la même ligne que le Duc Charles de Guise & le Maréchal Henri de Montmorenci, qui étoient cependant cent fois plus riches que l'Evêque d'Aire, & qui se seroient bien amusés l'un & l'autre de voir notre pauvre matador de Baron *s'accomparer* à eux.

La fanfaronnerie est de tous les siècles; mais elle varie, quant à l'expression, selon le temps, le pays, & la mode. Notre Baron a bien le cachet du règne de Louis XIII; ce n'est plus le Pyrgopolinicès de Térence, ni les pourfendeurs de l'âge de la Chevalerie: moins impétueux que ces vieux fiers à bras, c'est un homme qui, étant né sans moyens, s'est monté la tête; qui se vante effrontément aux yeux de ceux qui ne le connoissent pas; qui s'attribue tous les genres de succès; & qui, voulant ressembler aux Héros de son temps, ne parvient qu'à être leur caricature.

Cependant le bon homme Enay voyant à quel hôte il avoit à faire, après avoir relevé doucement ses premiers propos, prend le sage parti de rire à ses dépens,

en se disant que la sottise étoit la récréation naturelle de la sagesse.

Après le dîner, il va se promener autour de son château avec le Baron. Celui-ci, qui n'a que des goûts nobles, critique tout ce qu'il voit. Les écuries sont trop près du château; & ce qui le scandalise véritablement, il ne découvre point de chenil.

Monsieur, dit le Seigneur châtelain, j'ai chassé comme un autre dans ma jeunesse; mais quand j'ai vu que ce plaisir étoit devenu une peine pour moi; que je ne pouvois plus me tenir à cheval; que je tombois, & qu'enfin l'âge commençoit à me casser, j'ai cassé aussi mes chiens.

Où est donc la noblesse, reprend le fier Baron?

Je l'ai cherchée ailleurs que dans un chenil, dit Enay; & ce qui m'a confirmé dans cette idée, c'est un passage de l'Utopie de Thomas Morus. Cet immortel Chancelier d'Angleterre nous apprend qu'il y a un pays où la chasse, regardée comme une véritable boucherie, est, non permise, mais ordonnée

aux Bouchers comme une corvée, & comme une dépendance naturelle de leur profession sanguinaire & destructive.

Au diable le pays & le Chancelier Morus, s'écrie le Baron. Savez-vous, Seigneur, que j'ai pensé anéantir un jour un insolent & obscur Savant qui avoit osé dire en ma présence, que si l'on faisoit l'anatomie de nos têtes, à nous autres gens de qualité, on n'y trouveroit que le *caput mortuum* de nos chiens, chevaux, cerfs, cors de chasse, & le reste?

Il continue de censurer tout ce qui ne lui semble pas assez magnifique dans un château où il est si bien reçu.

N'ayant plus rien à critiquer, il se remet à parler de ses exploits. Il avoit vu quatre guerres; celle de Savoie, où il a fait rage; celle de Juliers, qui auroit bien mieux réussi, s'il avoit eu le commandement, en la place du Maréchal de la Châtre; celle de Chatelleraut, où l'on a tant parlé de lui; enfin celle d'Aunis, si glorieuse pour M. d'Epernon & pour lui-même. Dans tous les combats où il s'étoit trouvé, les mousquetades, plus épaisses que la grêle, lui pleuvoient *tic*, *tac*, *toc*, sur les jambes, sous les ais-

ſelles, *raſibus* ſes oreilles; mais aucune n'oſa arriver juſqu'à ſon héroïque perſonne.

Enay, ennuyé de tous ces récits merveilleux, dit malicieuſement à ce brave homme : Je gage que vous avez été auſſi heureux dans vos amours que dans vos batailles.

A ce mot, le Baron ſourit & s'enfle. C'eſt mon fort, dit-il, que la Cour & les dames.

Ses premiers exploits amoureux ne furent cependant pas fort nobles, puiſque ce fut la femme de Nicolas Goulu, qui n'étoit qu'un célèbre Profeſſeur du Collège Royal; ce fut la première beauté qui eut l'honneur de le faire ſoupirer. Cette femme, dont la figure auroit mérité la couronne de France, ne put tenir long temps contre le mérite du jeune & brillant candidat d'amour. Bientôt rangée dans la claſſe commune, elle ſe rendit à ſes vœux.

Mais cette inclination paſſagère fit place à une paſſion plus convenable. Une des plus grandes dames de la Cour fut priſe un jour à la Meſſe par un ſimple coup-d'œil du Baron; & cette conquête

flatteuse fut l'ouvrage d'un instant. Il est vrai que notre Héros fut obligé, pour conserver ses faveurs, de se battre avec vingt rivaux : mais c'étoit précisément là pour lui un aiguillon d'amour, & le moyen le plus efficace de le rendre constant. Aussi le fut-il, tant qu'il eut à combattre ; mais n'ayant plus de rivaux, son amour s'envola soudain.

Laissons-là les tendres gaietés du Baron, & voyons plutôt comment il traite les gens de la Cour. Il trouve que le Maréchal de Thémines ne méritoit pas trop le bâton, & que la faveur seule distribuoit les grades militaires, comme les autres dignités. N'étoit-il pas honteux, par exemple, de voir toute la France dans les mains de Mangot, de Barbin, & de la Maréchale d'Ancre?

Doucement, Monsieur le Baron, dit le sage Enay : respectons les Dieux & ceux qui les servent. La Cour a toujours été ce qu'elle est ; c'est la faveur qui la forme : on n'y va que pour avoir des graces ; & ceux qui crient le plus contre elle, n'y mettent les pieds eux-mêmes que pour demander.

Un homme ivre (le Baron l'étoit com-

plètement) dit tout ce qu'il sait, & agite toutes les matières possibles. Il falloit bien qu'il s'entretînt un peu sur la Religion. Il étoit Catholique; & le bon Enay, Huguenot. Nous ne les suivrons point dans leurs controverses, quoiqu'il y ait des traits fort plaisans dans cette partie de l'Ouvrage, mais trop libres.

Le bon Enay le sentit bien, & dit au Baron: *Ne rendons pas nos risées criminelles; çà, parlons de Paris.*

Le vin rend tendre, & le Baron se mit à pleurer, en pensant à sa Maîtresse régnante, qu'il avoit laissée dans cette grande ville. Il lui avoit écrit, du camp de la Rochelle, une belle lettre dont il avoit gardé la copie. Il la montra à son hôte; & voici ce chef-d'œuvre.

« Mademoiselle, les astres & les élémens m'ont donc disgracié: je gémis des rigueurs de l'absence, & je n'ai plus que la triste & douce mémoire de vous, de vos beaux yeux qui feroient mourir l'Aurore de jalousie. Ce seroit une grande discourtoisie à vous d'oublier votre pauvre esclave. J'ai tiré, au siége que nous faisons, force pistolades en amour de vous, & j'ai bien exterminé

une soixantaine de Cavaliers. J'ai été défier près du Tadon les rebelles par-dessus leurs murailles. On m'estime ici comme un vieux routier de guerre, moi qui suis si jeunet en amour. Croyez, Mademoiselle, qu'il sera parlé du Baron de Féneste en bonne compagnie, & que si vous avez volé sa ceinture à Vénus, je me suis emparé aussi du sabre de Mars. En attendant que j'aille joindre tous mes lauriers à vos myrtes, merci vous dis, colombelle aigrelette, mais vrai parangon de beauté, & mille fois plus brillante que cette Iris si vantée, qui se pavade là-haut sur les nuages ».

Enay se récria fort sur la beauté de ce style épistolaire, & dit que cela faisoit bien voir que l'Amour étoit un excellent Précepteur. Mais, ajouta-t-il, ce n'est encore ici que votre troisième Maîtresse; &, avec tant de séduction, il est impossible que vous n'en ayez pas eu un beaucoup plus grand nombre.

En effet, le Baron en avoit eu pour le moins autant qu'il avoit livré de combats: mais il ne faut pas croire que ce fût pour les épouser; au contraire. Cependant il fut tenté un jour de faire cette

folie pour la plus piquante brune du Royaume ; mais ayant vu qu'elle le rendroit malheureux, & que pour la fléchir, il auroit peut-être été obligé de recourir à la Magicienne Lascotte, il renonça à jamais à l'hymen, & priva les races futures du bonheur de voir un essaim de petits Fénestins suivre dignement les pas d'un père si illustre.

*Tout n'est pas heur en ce bas monde*, & les plus brillans succès sont souvent mêlés de quelques désagrémens. Même dans ses amours, le fortuné Baron éprouva une disgrace fâcheuse, qu'il faut bien rapporter. Il avoit fait connoissance à Paris avec un Gentilhomme nommé Saint-Félix, qui lui fit connoître à son tour le plus fameux Sorcier de son temps. Ce Sorcier étoit Louis Gaufrédi, de Marseille, qui avoit trouvé le moyen d'obtenir les faveurs de cent vingt-quatre vierges. Il offrit ses services à Saint-Félix, & Saint-Félix s'associa notre Baron le plus généreusement du monde. Assurément c'étoit là une découverte bien précieuse pour un jeune Courtisan qui veut entrer dans l'amoureuse lice. Mais il falloit, pour réussir, s'assujettir à des con-

ditions fort dures ; il falloit endurer les métamorphoſes, & ſe voir changer en mille figures différentes. Ces petites conſidérations n'arrêtent pas notre brave. Il étoit alors amoureux d'une dame qui étoit engagée avec Fervaques ; il voudroit l'avoir ; il en parle à Gaufrédi. Rien n'eſt plus facile, lui dit le Négroman : il ne faut pour cela que vous changer en fauteuil ; & ſous cette forme, je vous tranſporterai aiſément dans le cabinet de votre Dame.

Voilà donc l'honneur des Barons avili au point de n'être plus qu'un fauteuil ! Hélas ! qu'eſt-ce que les grandeurs humaines ! Cependant, s'il réuſſit, le bonheur d'une telle conquête effacera bientôt un inſtant d'humiliation. Le Baron-fauteuil eſt dans la chambre de la dame, & voilà Fervaques qui s'aſſied ſur le fauteuil. Fervaques étoit fort lourd, & c'étoit l'été. Les jambes du fauteuil ſuent & plient. On prend patience cependant : mais Fervaques parle d'amour, & l'amour lui-même lui répond. Le fauteuil n'eſt débarraſſé de ſa charge que pour voir... ; car il avoit des yeux. Fervaques revient l'écraſer encore. Hélas ! ce ne fut pas tout,

ose parler du Baron avec le ton le moins respectueux. Le fauteuil écume de rage. Enfin l'heure du coucher du Roi arrive; Fervaques sort, & le Baron éreinté reste là jusqu'à trois heures du matin, que Gaufrédi vint le délivrer. Le Baron pensa étrangler le Sorcier, que le Cardinal de Richelieu fit brûler dans la suite, & prit bien la résolution de ne plus avoir recours désormais à d'autres charmes qu'aux siens dans ses recherches amoureuses.

Un Héros, pour avoir reçu un échec, n'en reste pas moins Héros. Le nôtre, après l'aventure du fauteuil, eut encore une centaine de bonnes fortunes plus flatteuses les unes que les autres, qu'il raconta avec sa modestie ordinaire, jusqu'à minuit, où il prit congé d'Enay, pour aller se reposer, dans un bon lit, de toutes ses fatigues héroïques, & se dédommager de tant de nuits blanches, passées devant la tranchée de la Rochelle.

Le lendemain, les coqs de la basse-cour du château ayant déjà réveillé tout le voisinage, reveillèrent le Baron à son tour. Il ne fit qu'un saut du lit à la salle à manger, où le déjeûner l'attendoit.

Le

Le sommeil ayant un peu remis ses sens, son ton fut bien moins sublime d'abord que la veille; & au lieu des pompeuses descriptions de ses combats & de ses amours, il rabattit son vol, & ne parla que de l'honneur. Mais il donna à ce mot une signification fort étrange, comme on peut le voir par l'anecdote suivante, dont il réjouit le bon Enay. Le Capitaine Billaud étoit le confident des plaisirs de Henri IV; & ce Monarque avoit bien envie de former une liaison particulière avec une jeune demoiselle très-jolie. Mais cette demoiselle étoit sous la conduite d'une vieille tante qui faisoit un métier fort peu honnête. La tante consentit à procurer au Roi ce qu'il désiroit, mais à condition qu'il voudroit bien auparavant lui faire cet honneur à elle-même. Henri accepta la condition, quelque dure qu'elle lui parût; mais quand l'instant de la nuit fatale fut arrivé, & qu'il fallut aller mériter la demoiselle, tout intrépide qu'il étoit, il sentit pour la première fois son sang se glacer dans ses veines. Il pria Billaud de le remplacer; ce que l'obligeant Capitaine accepta, pour faire plaisir au Roi;

quoiqu'il eût bien aimé autant aller passer la nuit avec le Diable qu'avec la vieille tante. Or ce fut précisément cette démarche de Billaud que le Baron regarda comme une action d'honneur. En fait d'attachement & de fidélité pour son Roi, en quoi je fais consister, dit-il, le véritable honneur d'un sujet, il faut avoir les formes larges, sans s'arrêter jamais aux petits détails. Ainsi, répliqua le Seigneur Châtelain à cet honnête Baron, si le Roi vous ordonnoit d'aller mettre le feu à sa bonne ville de Paris, vous exécuteriez soudain cet ordre? J'irois, repartit le Héros, plus vîte que l'éclair, saisir tous les barils de poudre de l'Arsenal; & en moins d'un quart d'heure cette ville *auroit été.*

Le Baron, après avoir développé ces beaux principes sur l'honneur, raconta un songe qu'il avoit eu cette nuit-là. Les grands Hommes n'ont jamais de rêves ignobles. Notre Héros avoit songé qu'il étoit François I^er^, & qu'un de ses sujets vouloit être son Connétable, malgré lui. Vous concevez toute la fureur de cette ame combustible, à la vue d'une pareille insolence. Il s'éveille en sursaut,

& veut saisir son épée pour percer l'objet fantastique de son rêve : mais son épée ne se trouve plus ; le fripon de Carmagnole l'avoit enlevée pendant le premier somme de son Seigneur & Maître, & s'étoit enfui. Hé bien, dit Enay en s'efforçant de ne pas rire, votre songe n'est pas mensonge : Carmagnole a voulu être en effet votre Connétable, malgré vous, & vous restez toujours François Premier.

Le déjeûner, chez nos bons aïeux, étoit un repas fort gai ; on y racontoit des histoires, on y faisoit des contes plaisans : ceux du Baron avoient un autre avantage ; il y joignoit toujours des réflexions fort originales ; & le sens froid d'Enay contrastoit encore d'une manière fort piquante avec ses boutades & sa déraison.

Toutes ces historiettes roulent sur les grands événemens dont on avoit été témoin, sur les plus illustres personnages du temps, sur les excès des Catholiques & des Huguenots dans tous les genres, sur le libertinage qui s'étoit introduit jusques dans les monasteres, sur les duels. Mais nous ne détacherons de ces aven-

tures diverſes que quelques traits, parce que la plupart ſont trop libres, & que bien d'autres n'auroient plus d'intérêt pour nous.

Quand le Baron avoit une pointe de vin, il lui étoit impoſſible de parler d'autre choſe que de ſes Maîtreſſes & de ſes batailles. Or, juſtement après le déjeûner, il ſe trouva dans cet état de gaieté journalière. Il dit donc au Seigneur Châtelain : Monſieur, je ne me conſolerai jamais d'avoir laiſſé échapper un jour l'occaſion de me battre. Voici le fait. Il y a huit ans que, pendant la foire de Saint-Germain, j'allai voir ma Maîtreſſe, qui demeuroit alors dans la rue du Cœur-Volant. Je trouvai chez elle un ſavantas qui lui parloit de Platon & autres forfanteries, ſi bien que je ne pus placer d'abord un ſeul mot dans la converſation. Monſieur le Savant, m'écriai-je enfin, ne vous ſeroit-il pas égal de laiſſer en repos, devant Madame, les Grecs & les Latins, & de parler françois? Je le veux bien, dit le Savant en mettant fièrement la main ſur ſon épée. Ce mouvement m'étonna. Etes-vous Gentilhomme? m'écriai-je. Il l'étoit. Etes-

vous Gendarme ? Il l'étoit encore. Je ne l'aurois pas cru, répondis-je, & je croyois au contraire que la ſcience dérogeoit au moins autant que le commerce & la maltôte. Mais enfin, quelque répugnance que j'aye à me battre contre un latiniſte, venez, Monſieur; le Baron de Féneſte n'a jamais reculé. Ma Maîtreſſe nous ſépara : nous ne pûmes nous battre ce jour-là, & le lendemain il me fallut partir pour la guerre. Ainſi, j'ai le déplaiſir de n'avoir pas étendu ſur le carreau le diſciple de Platon, & de n'avoir pas dégoûté, par ma victoire, tous les Gentilshommes du penchant ſi roturier pour la ſcience.

Enay voyant que notre Forban alloit encore ſe jeter à corps perdu dans ſes proueſſes guerrières, tâcha de l'en retirer par le conte ſuivant. Un Cordelier, arrivé le ſoir à Lageon pour y coucher, ne trouva qu'une chambre, déjà retenue par le Miniſtre des Huguenots de Glenay. Ce Miniſtre ne vit qu'avec peine le froc de Saint François; mais celui qui le portoit, & qui n'étoit pas un ſot, quoique fort mauvais Religieux, lui dit : Je le vois bien, Monſieur, mon habit

vous fait peine ; il ne m'en fait pas moins, & j'ai bien envie de le quitter, pour prendre celui d'un homme de bien. Le Miniſtre, perſuadé que le Moine vouloit embraſſer la réforme, le félicite, promet de le ſervir, & partage avec lui ſa chambre. Mais le Cordelier ſe lève au milieu de la nuit, prend les habits de l'homme de bien, & lui laiſſe ſa mandille & ſon froc.

C'eſt comme mon coquin de Carmagnole, dit le Baron, qui m'a volé cette nuit ma bonne épée qui a répandu tant de ſang. Et le voilà encore au milieu du carnage, malgré toutes les peines que prenoit ſon hôte pour lui inſpirer des idées plus pacifiques.

On buvoit ſur chaque hiſtoire; ce qui animoit encore par degré l'éloquence de notre intrépide Capitaine.

Comme une idée en ramène une autre, il ſe ſouvint d'avoir vu à Paris, chez M. le Maréchal d'Ancre, un petit homme bizarre, qui juroit comme un Payen, mais brave, s'il en fut jamais, & qui ne parloit que d'étrangler mille hommes à la fois. Or ce petit homme promettoit au Roi de lui conquérir le Pérou en

moins de ſix ſemaines, & de ramener en France tout l'or de cette riche contrée. Mais pour cette expédition il falloit de fiers Capitaines. Comme la guerre d'Aunis étoit finie, & qu'il ne reſtoit plus au Baron de lauriers à cueillir en France, il eſt tenté d'aller ramaſſer avec ce petit homme des lingots ſur les bords du Potoſe.

Mais, dit le Seigneur Enay, votre petit homme ne reſſembleroit-il pas au prétendu Amiral qui vient de faire tant de bruit en France, & qui, tantôt ſous le nom de Comte de Maran, tantôt de Marquis de Beliſle, ſe diſoit non ſeulement un Héros, mais encore allié à toutes les grandes Maiſons du Royaume? Grandeur hélas! trop paſſagere! Le malheureux ayant donné un grand repas à quelques Ducs & pluſieurs Chevaliers de l'Ordre, eut le déſagrement de voir paroître pendant le ſouper un pauvre Maçon, qui lui dit: Mon couſin, ne pourriez-vous pas, à préſent que vous êtes ſi riche, me payer les huit francs que je vous ai prêtés, lorſque nous maniions la truelle enſemble à Briſſac?

Monſieur le Baron, ajouta Enay, a

*beau mentir qui vient de loin* : croyez-moi, n'allez pas, sur la parole du petit homme, vous embarquer pour le Pérou, ni priver la France d'un Héros.

Touchez-là, reprit le Baron, vous avez raison : mais votre histoire me fait ressouvenir de celle du Comte de Manle. C'étoit le fils d'un Greffier, qui s'étoit lié avec quatre mauvais sujets comme lui. Il en fit les Officiers de sa maison; il prit une malheureuse qui passa pour sa femme, & qui ne fut plus appelée que Madame la Comtesse. Déjà il alloit la présenter, comme parente, à Messieurs de Lude, de Bourdeilles, de Ruffec, & de Cars; déjà il intentoit à Madame de Caumont un procès qui l'auroit ruinée, & qu'il auroit peut-être gagné. Heureusement pour tant de braves gens, un payſan reconnoît M. le Comte, & s'écrie: Ah! maître Guillaume, que vous m'avez fait courir! Mais enfin je vous tiens; çà rendez moi les vingt quatre francs que vous me devez.

Cependant dites-moi, Seigneur Enay, dit le Baron, si je ne vais pas au Pérou, que vais-je faire en France? car les mains me démangent déjà.

ENAY.

Allez-vous-en à la Cour; c'eſt votre élément.

LE BARON.

Il eſt vrai, & j'y pourrois bien être employé richement ſur l'heure. M. le Maréchal d'Ancre entretient des penſionnaires à qui les malins donnent le nom d'eſpions. Il en a quarante; j'en connois même un: c'eſt l'Écuyer de Madame la Maréchale. Si je pouvois être admis parmi ces braves, j'aurois comme eux un bon revenu ſur la Paulette. J'ai envie d'aller à Niort; ils y ont un bureau qu'ils appellent le Conſeil d'avis. Mon frère, qui n'étoit qu'un gueux il y a trois mois, en eſt; il poſsède maintenant des tréſors. On leur donne toutes les confiſcations.

ENAY.

J'ai bien peine à croire cela. Il y a trop de bonnes cervelles dans le Conſeil du Roi, pour donner à de pareils coquins les dépouilles des gens de bien.

Ce mot de *coquins* choqua un peu les

très-susceptibles oreilles du Baron : mais la sagesse a le droit de conduire la folie en lesse, avec plus de facilité que n'en eut jadis Alcide pour traîner le Cerbère au grand jour.

Quelques histoires qu'Enay raconta calmèrent aussi-tôt toute la fureur du Gendarme. Il dit donc : A propos de Baron, Monsieur, nous en avons eu un dans ce pays-ci, qui ne manquoit ni d'esprit ni de littérature, & qui fut Gouverneur du Roi Henri. Vous voyez bien que je veux vous parler de M. de Beauvoir. Cet homme devint hypocondre, à force d'étudier & de méditer. Tout lui déplut; il étoit sur-tout fort mécontent du Gouvernement, & trouvoit que la France se perdoit sans ressource; c'est ce qu'il disoit tous les jours avec humeur à ses amis. Mais un soir qu'il frondoit, à son ordinaire, Ségur lui dit : Monsieur le Baron, c'est qu'on devroit faire chez nous ce qu'on fait en Turquie, où dans les grandes affaires on ne consulte que les foux, qui passent là pour des inspirés. Si l'on m'en croyoit, le Roi prendroit Brocart (1) pour son premier Ministre.

(1) Jacques Brocart, Piémontois, extravagant

Faucheri, auſſi plaiſant que Ségur, ajouta, qu'il ne croyoit pas que ce fût là le véritable remède pour bien remonter l'Etat. Il avoit lu dans Bodin, que les Royaumes ne ſe ruinoient que faute de danſe : or depuis long-temps les François ne danſoient plus; il étoit donc indiſpenſable de reprendre les ballets. Vous êtes des inſenſés, reprit le Baron, & auſſi inſenſé que Mademoiſelle de Sévin, Folle de la Reine de Navarre, qui prétendoit que le monde ſe perdoit, parce qu'il n'y avoit plus de pélérinages : ce n'eſt pas cela; la France ne tend à ſa ruine, que parce que nous n'avons pas une vraie tête de Politique ( *M. de Beauvoir croyoit en avoir une* ). Je ne ſuis pas de cet avis, dit le Préſident de Provins, qui vouloit être Chancelier : tout ce qui nous manque, c'eſt un vrai Magiſtrat. Point du tout, s'écria Glandri; la France ſe perd, parce que nous n'avons plus de Savans. Vous me faites pitié, Meſſieurs, s'écria

fort connu dans ce temps-là, & qui, ayant voulu commenter l'Ecriture Sainte, accumula toutes les ſottiſes & les impiétés. Son Ouvrage fut condamné.

Madame de Bonneval : la France ne va être anéantie, que parce que ce ne sont plus les femmes qui la gouvernent. Voyez combien l'Angleterre fut floriſſante ſous la Reine Eliſabeth, & combien elle a dégénéré depuis qu'elle n'obéit plus qu'à un homme. A ces mots, M. de Beauvoir s'écrie en colere : Sauf votre reſpect, Madame & Meſſieurs, vous n'êtes que des bêtes : j'aimerois autant que vous haſardaſſiez de me dire que tout va au diable, pour ne pas uſer de pimprenelle, ſous prétexte que cette herbe purge le cerveau. Garigues, Auteur d'un petit Almanach de vingt-quatre mains de papier, beaucoup plus ancien & incomparablement meilleur que celui du fameux Mathématicien de Liège, voulut auſſi placer ſon mot ; mais nous ſommes bien fâchés, pour l'inſtruction de nos lecteurs, que la parole lui ait été coupée par Conſtantin, dont notre impatient Féneſte interrompit l'avis à ſon tour, en diſant bruſquement à Enay : Tous ces maudits Savans me donnent la rage mue. Il leur convient bien de vouloir régler l'Etat ; c'eſt à nous, qui en ſommes les piliers naturels, de prendre ce ſoin. J'ai

ce droit-là comme un autre; car, Dieu merci, mon grand-père a eu l'honneur d'avoir la tête tranchée à Toulouse; ce qui prouve bien qu'il étoit Gentilhomme....

Monsieur, dit Enay au Baron, au nom de Dieu, écoutez l'opinion de Maître Constantin; on l'écouta. Celui ci soutint fortement que nos malheurs ne venoient que de ce que nous ne savions pas la Grammaire; & il alloit le prouver jusqu'à l'évidence, quand M. de Beauvoir, jetant de fureur sa calotte sur la table, s'écria comme Stentor: Taisez-vous, encore une fois, vous n'êtes que des ânes; & la France ne s'en va à vau l'eau, que parce qu'on ne respecte pas assez des Seigneurs comme moi.

Par Saint Léonard, voilà un homme, celui-là, s'écrie Fénestre, & je le prends pour mon parrain. Soyons seulement une douzaine de cette trempe, & la Cour est à nos genoux.

Eh! mon ami, dit Enay, où les trouverions-nous? Les hommes tels que vous, les vrais originaux sont fort rares.

A ce compliment flatteur, Fénestre, transporté d'aise, se jette au cou du

Seigneur Châtelain, & l'étrangla presque, à force de le serrer dans ses bras. Puis il lui dit : Seigneur Enay, commençons à nous unir tous deux ; on viendra bientôt se joindre à nous de tous les bouts de la France ; & il faudra bien que les tenans du Louvre nous cèdent la partie.

ENAY.

Monsieur le Baron, j'aurois peur qu'on ne me fît le même honneur qu'à votre très-honoré aïeul.

LE BARON.

Le grand malheur, quand cela vous arriveroit !

ENAY.

Fort grand pour moi ; je tiens un peu à la vie, je vous l'avoue.

LE BARON.

Pour un Gentilhomme, vous avez des goûts bien bourgeois.

ENAY.

Eh ! Monsieur le Baron, il me paroît que la vie ne vous est pas indifférente à vous-même.

LE BARON.

A moi ? point. Je ſerois déjà trépaſſé mille fois, ſi la mort n'avoit pas craint de m'approcher. Elle n'a eu garde de venir riſquer ſa vieille faux contre ma foudroyante épée.

ENAY.

La mienne n'eſt pas d'une ſi bonne trempe; je ne veux pas jouer ſi gros jeu ; & j'aime mieux planter ici mes choux, que d'aller me brouiller avec M. le Maréchal d'Ancre.

Le Baron étoit un homme fort accommodant : Enay le ramena ſans peine à ſon avis, & le fit boire encore un coup. Puis cette idée s'envola comme les autres, & il fallut un nouveau ſujet de converſation.

Mais n'ennuyons pas nos Lecteurs, & abrégeons.

Après ce long déjeûner, le Baron de Féneſte prit congé de ſon hôte, & alla chercher de nouvelles aventures, ſans trop ſavoir où il alloit.

La première choſe qu'il fit, ce fut de quitter le ſervice de la cavalerie,

parce que dans ce ſervice la valeur du plus brave homme dépend trop ſouvent de la bête qu'il monte. Dans l'infanterie, on brille, au contraire, par ſoi-même & de ſon propre éclat; on parvient auſſi plutôt; & l'on n'a pas fait une douzaine de belles actions, qu'on ſe trouve tout d'un coup Capitaine. Voilà donc le Baron devenu fantaſſin; le voilà cheminant à pied à la tête de ſa Compagnie: mais une choſe le fâche encore; c'eſt que tout le monde alors, même les Procureurs, à plus forte raiſon un brave Capitaine, étoit obligé de porter des bottes. Cela n'eſt pas trop commode dans les mauvais chemins & les longues routes. Auſſi notre Baron jura-t-il de tout ſon cœur, quand il lui fallut franchir, tout botté, les éternelles haies du bas Poitou, & ſe tirer de tous les maudits génêts dont cette malencontreuſe province eſt farcie. Ah! diſoit-il, que nous reſſemblons peu à nos magnanimes pères! Ils n'avoient garde, pas même les gens de cheval, de porter de ces vilaines bottes; ils n'avoient que la gamache. Si un Capitaine d'infanterie eût paru botté & en éperons dans un combat, il auroit été ſoudain

perdu d'honneur, & on n'auroit pas manqué de dire que c'étoit pour aller chercher, pendant la mêlée, un bon cheval barbe derrière le bataillon, & puis gagner le moulin.

M. le Baron de Féneſte fit quatre guerres nouvelles; il en avoit déjà fait quatre autres; & avec le talent qu'il avoit pour l'art militaire, vous comprenez bien, ami Lecteur, qu'il devoit être un des plus forts Capitaines du Royaume.

Sorti des quatre dernières guerres, il ſe reſſouvint du Seigneur Enay : il en avoit été trop bien reçu, pour n'être pas charmé de le revoir. A ce ſentiment d'amitié ſe joignoit encore le déſir, ſi naturel & ſi permis, de lui raconter ſes aventures.

Hélas! la fortune eſt une étrange coquette! on ne ſauroit compter ſur elle, & ſes anciens favoris moins encore que les autres.

La première guerre par laquelle débuta notre Baron, étoit celle du Pont de Cé, en 1620. Il ſervoit ſous le Duc de Retz, qui, en homme aviſé & prudent, n'étant pas trop ſûr de vaincre,

alla au plus certain, & pensa d'abord à la retraite. Ce Duc ayant entendu dire que les grands Généraux crioient quelfois à leurs soldats, en se précipitant dans les dangers, *Qui m'aime me suive*, changea un peu l'usage de ce cri, & ne l'employa que pour engager son armée à venir précipitamment l'escorter en Poitou & loin des canonnades. Le Baron fut donc obligé de fuir comme les autres sur les pas du Paladin. Mais les ennemis les poursuivirent tous de fort près. Il y en eut un grand nombre d'éreintés, je ne sais combien de perruques arrachées, de coups de plat de sabre donnés. Il est inutile de dire que le Baron de Féneste étoit furieux de l'aventure. Nous ne croyons pas qu'il eut envie de fuir; mais quand il en auroit eu envie, ses maudites bottes l'en auroient bien empêché. Ses guerrières épaules ne furent donc pas épargnées : malgré son dépit extrême, il se prêta philosophiquement à cette humiliation; & Socrate, hué dans toute la ville d'Athènes, ne fut pas plus calme. Sans hâter, sans ralentir sa marche, il arrive enfin à une haie; il la franchit. N'étant plus vu des

ennemis, il ôte alors ſes bottes, & court à toutes jambes. Tel le lion, trop généreux pour fuir en préſence des chaſſeurs, ne commence à bondir, pour éviter leurs coups, que lorſqu'il eſt bien caché dans les broſſailles & dans les bois, & que ſon honneur reſte en ſûreté.

Le Baron raconta ainſi ſon déſaſtre à Enay, qui en fut bien touché, & qui ſe récria vivement ſur l'étrange abus qu'on faiſoit alors des bottes. Je ſuis ſûr, ajouta le bon apôtre, que l'un de ces matins nous verrons auſſi les Dames bottées & éperonnées.

Ecoutez le reſte de mes aventures, reprit le Baron.

Ayant perdu à cette malheureuſe guerre du Pont de Cé tout ce que j'avois, mon bagage, mon argent, & même mes bottes, puiſqu'il faut les nommer encore, mais toujours brûlant du déſir d'acquérir de la gloire, & ſur-tout de réparer ce que je pouvois en avoir perdu, je me laiſſai débaucher par M. de Vaux pour la guerre de la Valteline. Je m'acheminai donc avec lui par la Suiſſe. Quiconque a vu ce pays-là, peut ſe vanter, Monſieur, d'avoir bien bu:

aussi nous restions pour le moins quatre heures à table. Sans la gloire qui me talonnoit, je n'aurois jamais quitté les bons festins de la Suisse : mais il fallut aller cueillir des lauriers dans les montagnes de neige de la Valteline, & j'y volai. Hélas ! bien souvent ces lauriers-là se trouvent des chardons. Monsieur, pour vous dire tout en un mot, le respect pour le Saint-Père brida notre courage : les Espagnols furent méchans comme des diables, & nous n'avions plus de pourpoints. Falloit-il continuer d'exposer notre misère aux yeux des ennemis de la France? Non, Monsieur, il falloit nous cacher, nous en aller; & c'est ce que nous fîmes bravement à l'affaire de Trahonne, en 1625.

Pour vous dire la vérité, nous ne fûmes pas plus heureux en Piémont, & nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir été vainqueurs auprès du Fort Saint-Pierre, dans le Marquisat de Saluces, en 1628, ni même dans la quatrième guerre, où je me suis encore trouvé depuis que je quittai ce château où j'avois été si bien reçu.

ENAY.

Il ne falloit pas en sortir, Monsieur: nous sommes de bonnes gens ; vous auriez eu moins de soucis & de traverses avec nous.

LE BARON.

Que voulez-vous? c'est le merveilleux lutin qui m'emporte ; & le Diable a mis dans mon âme, en me formant, l'indispensable besoin de massacrer : c'est là mon existence.

ENAY.

Je ne vois pas cependant que vous ayez beaucoup de meurtres à vous reprocher dans vos dernières campagnes.

LE BARON.

Vous dites vrai, Monsieur : mais prenez-vous-en à l'amour, qui est venu le disputer dans mon cœur à la gloire : j'enlevois des filles, au lieu de me battre, puisque vous voulez le savoir.

ENAY.

Je ne sais si le Roi doit être fort reconnoissant de ce dernier genre d'ex-

ploits. Il eſt moins galant que ſon père. Ecoutez pourtant, Monſieur le Baron, la réponſe que fit le feu Roi à un Gentilhomme qui enlevoit auſſi des filles. Ce Gentilhomme étoit Chalus; il étoit en priſon. Henri IV voulut le voir, & commença par lui faire des reproches. Chalus lui dit : Sire, Votre Majeſté eſt trop galante & trop cavalière; elle a trop ſenti elle-même les traits de l'amour, pour ne pas excuſer les excès qu'il nous force de commettre. Vraiment, reprit le Roi, il eſt vrai que j'ai bien quelques petits reproches à me faire là-deſſus : mais craignez que mon Parlement ne ſoit pas auſſi galant, ni mon Chancelier auſſi cavalier que moi.

Des propos de guerre & d'amour on paſſe à des contes ſur les Moines, trop licencieux pour trouver ici leur place. Enay, qui eſt Huguenot, ne tarit point ſur toutes ces aventures ſcandaleuſes, & qui paroiſſent être trop exagérées pour être crues.

Entendons plutôt parler le Baron ſur ſa nobleſſe. Elle étoit très-ancienne : le Curé de ſon village en avoit trouvé le

titre dans la Bible. Montrez-m'en de pareils, dit-il, dans toutes les Maisons de Gascogne. Oui, Cap Pigot, mon nom, est dans la Bible : ouvrez Saint Paul, au chapitre 2 de l'Epître aux Philippiens, & vous y trouverez que *la race de Fénestle reluira comme flambeau au monde.*

ENAY.

Cependant, Monsieur le Baron, je n'ai vu aucune preuve de ce que vous avancez là dans les antiquités judaïques de l'Historien Josephe.

LE BARON.

Eh! je me moque bien de votre Josephe : voilà encore une belle autorité! Tenez, dit-il en ouvrant sa bourse, voilà le titre de la Bible, que je porte toujours là-dedans avec ce petit caillou qui est le véritable caillou blanc de l'Apocalypse. Cela vaut mieux que de l'or.

Nous ne suivrons pas davantage ni les folies du Baron, ni les ironies d'Enay, ni toutes les histoires, triomphes, emblêmes de la fin. Ce sont

autant de traits satiriques que le caustique d'Aubigné lance sur ses ennemis, & dont le détail seroit également ennuyeux pour nos Lecteurs & pour nous mêmes.

Au reste, on voit bien que le Baron de Féneste ne sauroit être le Duc d'Epernon. D'Aubigné n'a lancé contre ce dernier que quelques plaisanteries que nous avons rapportées.

Ce que nous avons supprimé dans l'Ouvrage, seroit aujourd'hui réputé, avec raison, de fort mauvaise compagnie. D'Aubigné étoit cependant de la bonne : mais Henri IV, qui étoit de la bonne aussi, employoit souvent des expressions qu'on n'oseroit guère employer aujourd'hui.

Enay, l'un des personnages de ce Roman satirique, est, dit-on, Duplessis Mornay. Nous croyons que quelques détails sur cet homme célèbre, intéresseront le lecteur. Au reste, nous venons d'en inférer les dix premières lignes dans les *Variétés littéraires*; mais nous devons les répéter ici, pour ceux de nos Abonnés qui ne le sont pas de l'Ouvrage que nous venons de citer.

NOTE

# NOTE

## *Sur* DUPLESSIS MORNAY.

PHILIPPE Dupleſſis Mornay naquit à Buhy en 1549. Sa famille, ancienne, avoit produit pluſieurs grands Hommes. On le deſtina d'abord à l'état eccléſiaſtique. Il fit à Paris d'excellentes études, s'éclaira dans toutes les branches de la Littérature, acquit une connoiſſance parfaite des Langues ſavantes, ſi négligées aujourd'hui, & finit ſon cours de Théologie. Son oncle, Philippe du Bec, Archevêque de Reims, ſe diſpoſoit à lui procurer des bénéfices : mais Françoiſe du Bec, ſa mere, qui avoit adopté les nouvelles opinions de Calvin, engagea ſon fils dans les mêmes erreurs. Ainſi, au lieu de briller dans le Clergé, il alla s'établir à la Cour, & devint dans la ſuite un des plus fermes ſoutiens des Huguenots.

Après le maſſacre de la Saint-Barthelemi, arrivé en 1572, voyant ſon parti

livré aux proscriptions dans la France, il voyagea en Allemagne & en Italie, & profita un peu plus dans ses voyages qu'on ne le fait communément. A son retour, il s'attacha particulièrement au Roi de Navarre; & ce Prince étant monté sur le trône de Henri III, donna à Mornay une place de Conseiller d'Etat en 1590, & déféra beaucoup à ses avis, parce qu'il respectoit ses lumières, sa sagesse, sur-tout sa probité. Il étoit aussi bon guerrier qu'excellent homme d'Etat. Il composa une infinité d'Ouvrages pour le Calvinisme, qui le firent surnommer le Pape des Huguenots. On sait que Voltaire ayant voulu, dans sa Henriade, choisir l'homme le plus vertueux & le plus grave du royaume, pour retirer son Héros des bras de la belle Gabrielle, & achever de conquérir son héritage, a cru, avec raison, que cet homme devoit être Mornay. On sait encore que ce Poëte ayant mis d'abord Sully dans ses premières éditions, Sully lui-même, malgré toute sa sagesse, lui parut moins sage & moins frappant encore que l'homme de bien qui fait le sujet de cette note.

Nommé Gouverneur de Saumur, non seulement il resta Huguenot après l'abjuration de Henri IV; mais il continua encore de dogmatiser, d'écrire, comme de négocier & de combattre.

Henri oublia quelquefois les anciens services de ce serviteur fidèle, qui ayant à se plaindre autant que d'Aubigné, se plaignit cependant beaucoup moins, parce qu'il avoit autant de modération, que l'autre avoit d'emportement.

Louis XIII ayant ôté au bon Duplessis Mornay son Gouvernement de Saumur en 1621, il se retira dans sa terre de la Forêt-sur-Seure, en Poitou, & il y mourut en 1623, comme les anciens Sages de la Grèce & de Rome.

David de Liques a fait sa Vie; c'est un volume in-4°.: nous y renvoyons nos Lecteurs.

On a recueilli les principaux Ouvrages de Duplessis Mornay, en un autre volume in-4°., en 1626. On y trouve des pièces très-curieuses, dont voici les plus importantes.

1°. Un Discours que notre grand Amiral de Coligny présenta en 1572 à Char-

les IX, sur la nécessité de faire la guerre en Flandre aux Espagnols. Ce fut peu après la présentation du Mémoire dont nous parlons, que ce Roi perfide fit assassiner l'Amiral & les principaux Huguenots qu'il avoit attirés à Paris.

2°. Des Remontrances aux Etats de Blois de 1576. C'est une pièce remplie de sagesse, d'éloquence, & de modération, dans un temps où les deux factions qui désoloient la France, ne prenoient que des partis violens, & se livroient à cette fureur qui fit enfin éclore la plus épouvantable de nos guerres civiles.

3°. Beaucoup de Lettres de M. de Mornay au Duc d'Alençon, devenu Souverain de la Flandre, au Roi de Navarre, avec des instructions qu'il donne à ces Princes. C'étoit Mornay qui dressoit toutes les lettres du Roi de Navarre à Henri III; & certainement il ne pouvoit pas choisir un homme plus instruit, ni une meilleure plume.

4°. Un Mémoire sur l'union projetée du Roi de Navarre avec la Reine Elisabeth & les Princes Protestans d'Allemagne.

5°. Un Cahier général de toutes les églises réformées de France, présenté à Henri III ; des Instructions à M. de Segur, allant négocier auprès de la Reine Elisabeth ; une Réponse aux calomnies de la Ligue, &c.

6°. une Réfutation du Livre de Rosière, intitulé *Stemmata Lotharingiæ*. Rosière avoit fait paroître cette Généalogie de la Maison de Lorraine pendant la Ligue ; il avoit fait les plus grands efforts pour prouver que cette Maison descendoit, non seulement de Charlemagne par les mâles, mais encore de nos Rois de la première Race ; ce qui assurément étoit fort difficile. Cet Ouvrage fut condamné par le Parlement, & désavoué par le Duc de Guise lui-même. Mornay le réfute très-fortement & très-clairement.

Dans tous ces différens Ecrits on trouve beaucoup d'instruction, de lumières, & de force. C'étoit une chose assez rare de voir un Capitaine de cent hommes d'armes, un Gouverneur de province, un Lieutenant général, obligé

d'être continuellement ſous les armes, trouver encore le temps d'étudier le latin, le grec, l'hébreu; de guider ſon Roi dans les délibérations publiques; d'argumenter contre les Catholiques Romains; d'être tout à la fois Général, Conſeiller d'Etat, Savant, & preſque Miniſtre du ſaint Evangile.

# QUATRIÈME CLASSE.
## ROMANS D'AMOUR.

## LES EGAREMENS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT; OU MÉMOIRES DE MEILCOUR.

*Par* CRÉBILLON.

L'EXTRAIT de cet Ouvrage ne contiendroit que deux pages, si l'on vouloit se borner à rassembler les événemens qu'il contient: il y auroit peu à retrancher du Livre, au contraire, si l'on ne se tenoit en garde contre la séduction de l'esprit; on citeroit tout, & l'extrait

ne ſeroit plus qu'une copie. Il faut donc faire le ſacrifice de tant de phraſes, de tant de penſées, de tant de détails, dont le charme eſt d'autant plus ſenſible, que l'Auteur, avec la plus brillante imagination, paroît n'avoir rien imaginé, & ne préſente par-tout que la vérité des mœurs dans un tableau romaneſque.

Il y a long-temps que cet Ouvrage eſt jugé. Mais depuis plus de quarante ans qu'il exiſte, c'eſt preſque lui donner une exiſtence nouvelle, que de le rappeler au ſouvenir de uns, & de l'offrir aux yeux des autres. Les Romans où l'eſprit domine ne ſont lus que pendant un certain temps. Comme on ne lit guère les fictions que pour ſe corrompre ou pour s'attendrir, on néglige celles qui ne peuvent produire aucun de ces deux effets: on les acquiert, parce qu'elles conſervent leur célébrité; on les eſtime, parce que ce ſentiment leur eſt acquis; mais par cette raiſon même on ne cherche pas à les connoître plus particulièrement: une brochure nouvelle leur eſt préférée, ſi l'on apprend ſur-tout que les mœurs y ſont dépeintes avec moins de ménagement, ou ſi la paſſion y eſt exprimée avec plus d'énergie.

Crébillon vit le monde tel qu'il étoit; & ſon pinceau nous le tranſmit avec beaucoup d'exactitude: s'il ajouta quelque choſe à ce qu'il voyoit, ſon imagination le ſervit bien; car tout ce qu'il inventa eſt devenu ſi vrai, que ce qui n'étoit alors qu'un roman, n'eſt plus aujourd'hui qu'une hiſtoire. Dès les premières pages, cette vérité eſt plus que démontrée; on ne peut mieux le prouver, qu'en citant les expreſſions de Meilcour.

« De la façon dont les femmes penſoient, dit-il, lorſque je parus dans le monde, il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impreſſion qu'elles croyoient devoir faire; & l'amour, jadis ſi reſpectueux, ſi ſincère, ſi délicat, étoit devenu ſi téméraire & ſi aiſé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un auſſi peu inſtruit que moi.

« Ce qu'alors les deux ſexes nommoient amour, étoit une ſorte de commerce où l'on s'engageoit, ſouvent même ſans goût; où la commodité étoit tou-

jours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir, le vice au sentiment.

» On disoit trois fois à une femme qu'elle étoit jolie, car il n'en falloit pas plus : dès la première, assurément, elle vous croyoit; vous remercioit à la seconde; & assez communément vous en recompensoit à la troisième.

» Il arrivoit même quelquefois qu'un homme n'avoit pas besoin de parler; & ce qui, dans un siècle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

» Un homme, pour plaire, n'avoit pas besoin d'être amoureux; dans des cas pressés on le dispensoit même d'être aimable.

» La première vue décidoit une affaire; mais en même temps il étoit rare que le lendemain la vît subsister; encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

» Pour rendre la société plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons; on ne la trouva pas encore assez aisée, on en supprima les bienséances.

» Si nous en croyons d'anciens Mé-

moires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inſpirer le reſpect que le déſir; & peut-être y gagnoient-elles. A la vérité, on leur parloit amour moins promptement : mais celui qu'elles faiſoient naître, n'en étoit que plus ſatisfaiſant & que plus durable.

» Alors elles imaginoient qu'elles ne devoient jamais ſe rendre; & en effet elles réſiſtoient. Celles de mon temps penſoient d'abord qu'il n'étoit pas poſſible qu'elles ſe défendiſſent, & ſuccomboient par ce préjugé, dans l'inſtant même qu'on les attaquoit.

» Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offriſſent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de ſoins rendus, étoient encore indéciſes, & dont le mois tout entier n'achevoit pas la défaite. Je conviens que ce ſont des exemples rares, & qui ſemblent ne devoir pas tirer à conſéquence pour le reſte; même, ſi je ne me trompe, les femmes ſévères à ce point-là paſſoient pour être un peu prudes ».

Après avoir fait connoître le ſiècle où naquit notre Héros (ſiècle très-rap-

proché du nôtre, comme l'on voit, par les mœurs & par le ridicule), suivons-le dans le cours de ses aventures.

Il étoit né avec le triple avantage de la naissance, de la fortune, de la figure, & des agrémens; il en falloit moins pour réussir auprès des femmes, si d'ailleurs on avoit l'heureux germe de la fatuité. On verra que cet avantage s'unissoit en lui à tous les autres: mais il est des qualités qui se développent lentement. La nature souvent se contrarie elle-même; elle unit des penchans opposés, des dons contraires l'un à l'autre; & cela fait un petit monstre, jusqu'à ce que le caractère soit absolument décidé. Meilcour, né pour être fat & pour se signaler dans cette carrière brillante, portoit une sensibilité funeste, & il étoit condamné à traîner auprès des femmes, pendant quelque temps, une jeunesse ridicule & des avantages inutiles.

La première femme qu'il aima le définit sans doute; car en l'adorant, elle différa de s'expliquer. Elle étoit dans cet âge où les momens sont comptés par l'amour-propre & par le sentiment; dans cet âge où l'on commence souvent à

aimer, quoiqu'on ait eu des engagemens ; & où l'on va bientôt cesser de plaire, quoique l'on conserve des attraits ; dans cet âge enfin où une conquête faite pour flatter, fait sentir toute la nécessité de la conduite, pour en assurer la durée. L'expérience lui avoit tout appris ; l'étourderie lui avoit fait une réputation qui lui imposoit des lois : il falloit paroître sage, pour paroître sensible. La modération des désirs, la lenteur des aveux, le manège enfin lui étoient nécessaires auprès d'un jeune homme qui ne paroissoit pas très-ardent, & qui pouvoit fort bien être un de ces raisonneurs qui interprètent impitoyablement les mouvemens des femmes.

Madame de Lursay, dont je veux parler, suivit donc les principes pénibles que la raison impose dans la circonstance où elle se trouvoit. Meilcour, qui ne raisonnoit pas encore beaucoup, & qui conséquemment ne pénétroit rien, crut assez naturellement qu'il n'étoit pas aimé. Ses plaintes furent d'abord modestes ; elles devinrent plus tendres, plus fréquentes, & plus vives ; on commença alors à le regarder plus tendrement ;

mais les discours sembloient démentir les regards ; il y régnoit une ironie qui détruisoit toutes les espérances. L'humeur, les caprices succédèrent aux sermens & aux soupirs. Madame de Lursay commença à craindre le danger de sa méthode ; & l'amour conseilla d'en adoucir la sévérité apparente. Cette résolution prise, elle dormit plus tranquillement. Mais les nuits & les jours des amans n'ont qu'une sérénité incessamment troublée. Meilcour, dans l'agitation que lui causoient ses peines, cherchant la dissipation depuis deux jours, éprouvant le besoin de perdre des sentimens sans espérance, avoit été à l'Opéra ; & à l'aspect d'une inconnue charmante, avoit senti une révolution dont Madame de Lursay alloit avoir beaucoup à souffrir. Toutes ses réflexions, depuis ce moment, le portoient vers l'objet qui l'avoit frappé. Il tenoit encore sans doute au premier dont il avoit éprouvé le pouvoir ; mais ce n'étoit presque plus de l'amour qu'il sentoit : l'inconnue embrasoit son cœur ; l'autre ne touchoit que ses sens. On peut être ainsi partagé, quand on est jeune ; cette situation doit

même être très-commune, dans un siècle où les mœurs, l'exemple, & les maximes sont une conséquence continuelle de l'indépendance de l'esprit & de la corruption du cœur.

Madame de Lursay, négligée depuis trois jours, éprouvoit une agitation d'autant plus cruelle, qu'elle avoit pris la résolution d'adoucir les tourmens de Meilcour. Ce n'est point sans plaisir que l'on pense qu'un amant va, par ses transports, justifier & augmenter la foiblesse qu'il inspire; & ce n'est pas sans beaucoup de regret que l'on voit disparoître cette perspective délicieuse. Dans la vivacité de la jeunesse, avec les avantages puissans de la première beauté, on se console aisément de la perte d'un rêve. La vanité, l'inconstance promettent des dédommagemens prompts. Un amant succédera à un autre: le changement consolera d'autant mieux, qu'il y entrera de la vengeance. Ce n'étoit pas ainsi que pensoit Madame de Lursay: de plus, elle n'en avoit pas le droit, puisqu'elle avoit perdu les avantages qui le donnent. Nous l'avons dit déjà en d'autres termes; il

faut le répéter, & le dire mieux, d'après l'Auteur.

« Une femme, quand elle eſt jeune, eſt plus ſenſible au plaiſir d'inſpirer des paſſions qu'à celui d'en prendre. Ce qu'elle appelle tendreſſe, n'eſt, le plus ſouvent, qu'un goût vif qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuſe pendant quelque temps, & s'éteint, ſans qu'elle le ſente ou le regrette. Le mérite de s'attacher un amant pour toujours, ne vaut pas, à ſes yeux, celui d'en enchaîner pluſieurs. Plutôt ſuſpendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle ſonge moins à l'objet qui la poſsède, qu'à celui qu'elle voudroit qui la poſſédât; elle attend toujours le plaiſir, & n'en jouit jamais : elle ſe donne un amant, moins parce qu'elle le trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'eſt; ſouvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui ſuccède. Peut-être, ſi elle avoit pu le garder plus long-temps, l'auroit-elle aimé: mais eſt-ce ſa faute, ſi elle eſt infidèle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même que des circonſtances; & par mal-

heur, il s'en trouve tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a pas à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour ni son cœur.

« Est-elle parvenue à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où les hommes, indifférens pour elle, lui annoncent, par leur froideur, que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût? elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amans, elle ne changeoit que de plaisirs; trop heureuse maintenant de conserver le seul qu'elle possède; ce que lui a coûté sa conquête, la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, son cœur, peu à peu, s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidoit à la dissiper & à la corrompre, elle a besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de se livrer tout entière à l'amour, qui, n'étant dans sa vie passée, qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource : elle s'y attache avec fureur; & ce qu'on croit la der-

nière fantaisie d'une femme, est bien souvent sa première passion ».

Telles étoient les dispositions de Madame de Lursay. Elle devoit donc souffrir beaucoup de ses pensées secrètes. Depuis trois jours Meilcour n'avoit pas paru chez elle. Pendant trois mois elle l'avoit vu chaque jour; elle avoit pu le maltraiter à son gré, & se livrer à tout son système de pruderie, parce que, s'il sortoit mécontent, il revenoit toujours plus amoureux. Elle jouissoit des honneurs de la vertu, des sermens de l'amour, & même des plaisirs de l'art, conseillé par l'esprit. Aujourd'hui elle n'a plus de jouissances; elle s'afflige; elle compte les heures qui ne lui ramènent pas son amant. ... Que faisoit-il pendant qu'elle s'agitoit si tristement? L'avoit-il oubliée? vouloit-il s'éloigner d'elle sans retour? Non. L'inconnue, qu'il n'avoit plus rencontrée, & que peut-être le Ciel n'avoit pas fait naître pour lui, l'occupoit, sans détruire tous les droits de Madame de Lursay; il soupiroit pour l'une, & pensoit à l'autre : transporté dans un parterre, il respiroit le parfum de deux fleurs, sans les confondre....

Ces deux femmes, au reſte, juſtifioient fort bien ſon inconſtance, & ſon retour de l'une à l'autre, par leurs agrémens & leurs avantages particuliers : pour le prouver, il faut les peindre toutes deux.

Qu'on ſe figure tout ce que la beauté la plus régulière a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus ſéduiſant, tout ce que la jeuneſſe peut répandre de fraîcheur & d'éclat : telle étoit l'inconnue. Elle étoit miſe ſimplement, mais avec nobleſſe : elle n'avoit pas, en effet, beſoin de parure : en étoit-il de ſi brillante qu'elle ne l'eût effacée ? Etoit-il d'ornement ſi modeſte qu'elle ne l'eût embelli ? Sa phyſionomie étoit douce & réſervée ; le ſentiment & l'eſprit paroiſſoient briller dans ſes yeux, &c. &c.

Madame de Lurſay étoit belle, mais d'une beauté majeſtueuſe, qui même, ſans le ſérieux qu'elle affectoit, pouvoit aiſément ſe faire reſpecter. Miſe ſans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En diſant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle ſe mettoit toujours en état de toucher, & réparoit avec ſoin ce que près de quarante ans, qu'elle avoit, lui

avoient enlevé d'agrémens : elle en avoit même peu perdu ; & si l'on excepte cette fraîcheur qui n'existe que dans les plus beaux jours de la vie, & que souvent les femmes détruisent avant le temps, en voulant la rendre plus brillante, Madame de Lursay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite ; & dans sa nonchalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient sévères forcément ; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse.

Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé. Elle parloit bien, & parloit aisément ; avec beaucoup de finesse dans les pensées, elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre, & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle savoit les attendre du temps, lorsque le moment ne les lui fournissoit pas. Au reste, quoique prude, elle étoit douce dans la société.

Voilà les deux objets qui occupoient Meilcour depuis quelque temps. Assu-

rément, sans être absolument partagé entre deux pareilles femmes, on peut bien, à vingt ans, avoir des sentimens pour l'une & des désirs pour l'autre. Mais l'inconnue ne s'est plus offerte à ses regards depuis qu'il l'a vue à l'Opéra; il ignore s'il la rencontrera jamais, parce qu'il l'a cherchée vainement par-tout. De plus, le jour qu'il la vit, elle reçut dans sa loge Germeuil, jeune homme brillant, fait pour plaire à toutes les femmes; & elle l'accueillit en homme qui plaît. Cette pensée, cette réflexion reviennent à chaque instant. Il est jaloux, sans en avoir le droit, sans savoir s'il doit l'être; & dans son agitation continuelle, Madame de Lursay n'obtient presque plus de souvenirs, & est privée sur-tout de ses visites. On sent combien ses réflexions doivent être tristes, combien elle doit être mécontente de lui, & combien elle aura à se contraindre pour cacher son dépit, si, en cherchant à découvrir le volage, elle vient en effet à le rencontrer. L'amour favorise enfin ses vœux. Elle le trouve chez Madame de Meilcour, dont elle est l'amie, & chez qui elle croit, dans

l'état où elle est, pouvoir se gêner un peu moins que par-tout ailleurs. En effet, mécontente du transfuge au premier coup-d'œil, parce que son regard, en la saluant, est celui de la froideur & de la sérénité, elle l'attire assez étourdiment dans un cabinet, sans annoncer rien d'important à lui dire; & là, elle a avec lui un de ces entretiens qu'un Lecteur sent toujours mieux qu'un amant, lorsque ce dernier est changé. Cependant il produit assez d'effet, pour que Madame de Lursay puisse décemment offrir un rendez vous, en paroissant seulement l'accorder, pour suivre une explication qui commence à être fort longue, & peut devenir suspecte.

Ce rendez-vous est pour le lendemain. L'idée d'un triomphe assuré se fût offerte à l'imagination de Meilcour, & l'eût fort échauffée, s'il avoit moins aimé l'inconnue, ou plutôt s'il avoit mieux connu les femmes. Préoccupé par l'amour, & trompé par l'inexpérience, il craint les illusions, & ne sent pas même les désirs. Avec une pareille disposition, on est loin de pouvoir répondre aux vœux secrets d'une femme, & l'on est bien peu

digne de les faire naître : c'eſt ce qui lui arrivera.

Notre adoleſcent paſſe donc une nuit aſſez tranquille, après avoir tant obtenu pour le lendemain; & ce lendemain arrive, ſans qu'il ſe ſente plus agité; il craint même de voir approcher le moment que Madame de Lurſay attend avec plus d'impatience. L'image de l'inconnue ſe retrace plus fortement que jamais à ſon eſprit. Ah! s'écria-t-il, ſi c'étoit elle que je duſſe voir ce ſoir, ſeule, avec des diſpoſitions flatteuſes pour moi, qu'avec plaiſir je me peindrois le bonheur de tomber à ſes genoux! que les heures me paroîtroient lentes! Mais c'eſt Madame de Lurſay qui m'attend! une femme froide & ſenſible, qui raiſonne tout, qui combine, qui doit donner des leçons, même en donnant des plaiſirs.... D'ailleurs, pourſuit-il intérieurement, je ne veux pas des plaiſirs qu'elle peut donner; je n'en imagine de vrais, de délicieux, que dans les bras de l'objet qui m'enchante; je ne veux ni ne puis être heureux que par l'inconnue.... Je le répète, avec de pareilles diſpoſitions on n'eſt pas fort empreſſé de ſe rendre aux

engagemens qu'on a pris : le regret que les siens lui donnent, augmente à chaque instant. Il devient triste; il éprouve le besoin de se distraire, de se fuir lui-même. Il va aux Tuileries dans cette intention.... Il faut l'y suivre. Il y trouve la distraction qu'il cherche, & un sujet de plaisir qu'il étoit loin de prévoir. Laissons-lui raconter sa douce aventure.

« Quoique je ne dusse pas craindre, dit-il, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Tuileries que je portasse mes pas; la situation de mon esprit me fit chercher les allées que je savois être solitaires en tout temps. Je tournai du côté du labyrinte, & je m'y abandonnai à mes tristes pensées. Deux voix de femmes, que j'entendis assez près de moi, suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étois plongé. Occupé de moi-même, comme je l'étois, il me restoit peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chère, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diversion. Je descendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation

exclamation que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La paliſſade, qui étoit entre nous, me déroboit leur vue, & cet obſtacle me détermina à chercher qui ce pouvoit être. J'écartai la charmille le plus doucement que je pus; & ma ſurpriſe & ma joie furent ſans égales, en reconnoiſſant mon inconnue.

Une émotion plus forte encore que celle que j'avois éprouvée la première fois que je l'avois vue, s'empara de mes ſens. Ma douleur, ſuſpendue d'abord à l'aſpect d'un objet ſi charmant, fit place à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oublioi moi-même. Tranſporté, confondu, je penſai mille fois m'aller jeter à ſes pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement ſi impétueux ſe calma, mais ne s'éteignit point. Elle parloit aſſez haut; & le déſir de découvrir quelque choſe de ſes ſentimens, dans un entretien dont elle croyoit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit réſoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit

qu'il me ſeroit poſſible. Elle étoit avec une dame que j'avois vue avec elle à l'Opéra. En me pénétrant du plaiſir d'être ſi près d'une perſonne pour qui je ſentois tant d'amour, je ne me conſolois point de ne pouvoir l'entretenir : ſon viſage n'étoit pas tourné abſolument de mon côté; mais j'en découvrois aſſez pour ne pas perdre tous ſes charmes. La ſituation où elle étoit l'empêchoit de me voir, & m'en faiſoit, par-là, moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avouerai, diſoit l'inconnue, je ne ſuis point inſenſible au plaiſir de paroître belle; je ne hais pas même qu'on me diſe que je le ſuis : mais ce plaiſir m'occupe moins que vous ne penſez; je le trouve même auſſi frivole qu'il l'eſt en effet; & ſi vous me connoiſſiez mieux, vous croiriez que le danger n'en eſt pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais ſeulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je penſe tout le contraire, reprit l'inconnue : il faut d'abord s'y livrer beaucoup; on en eſt plus ſûre de s'en dégoûter. Vous tenez là le diſcours d'une coquette,

repartit la dame, & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a dans le cours de votre vie quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible & trop attaché. Je n'en sais rien encore, repartit l'inconnue; de tous ceux qui jusqu'à présent m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement; d'ailleurs je vous avouerai que ce que j'entends dire des hommes, me tient en garde contre eux : parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicules, qui, pour être brillans, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née insensible : mais je ne vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne foi reprit la dame, & j'ai lieu de penser que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux; ce n'est pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, reprit l'inconnue, que je vous vois cette idée : mais com-

ment & sur quoi avez-vous pu la former? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de temps; je ne vous ai pas quittée, & vous connoissez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel est l'objet qui m'a inspiré une ardeur si vive. Je suis sincère, vous le savez; & si votre remarque est juste, j'en conviendrai avec vous. Hé bien, reprit la dame, vous souvient-il de votre inconnu? de votre attention à le regarder? du soin que vous prîtes de me le faire regarder (ici le cœur commença à battre à Meilcour)? Ajoutez à cela l'opinion avantageuse que vous avez conçue de son esprit, sur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant assez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-dessus. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous soient inconnues à vous-même? Vous souvient-il de la précipitation avec laquelle vous demandâtes qui il étoit, & que lui seul vous fit naître cette curiosité, dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée? du plaisir que vous eûtes, quand vous apprîtes son nom & son rang? combien vous en parlâtes le soir? rappe-

lez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre séjour à la campagne, vos distractions, vos soupirs échappés, même sans cause apparente. Que puis-je penser encore de cette langueur douce & tendre qui paroît dans vos yeux, & qui s'est emparée de toutes vos actions; de l'inquiétude, & de la rougeur que vous causent actuellement mes remarques? Si ce ne sont pas pour vous des symptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire que je ne ressemble à personne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire, & vous conviendrez cependant que vous avez mal appliqué vos remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu: ôtez de cette curiosité l'empressement que vous avez cru y voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatigante avec laquelle il me regardoit, la produisit, & en même temps mon attention à le regarder moi-même. Je vous dirai plus; sa figure me parut noble, & son maintien décent: deux choses que ce jour-là je ne trouvai

qu'à lui, & qui vous frappèrent comme moi (ici le cœur battit plus fort encore). Ce qu'il dit, & dont je me ſuis ſouvenue, vous parut auſſi plaiſant & bien tourné. Je ne dois pas même oublier que vous m'en rappelâtes des traits que je n'avois pas bien retenus : étoit-ce l'amour qui les rendoit préſens à votre mémoire ? Si je parlai de lui, vous ſavez que ma mère en fut cauſe. J'ai été, dites-vous, rêveuſe & diſtraite à la campagne ; j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur ? Il me ſemble que tous ces mouvemens ne prouvent que l'ennui que la campagne m'inſpire. Hé bien, Madame, que devient à préſent cet amour dont vous étiez ſi ſûre ? Cependant je ſuis ſincère, & je vous avouerai naturellement que cet inconnu, qui n'en a pas été long-temps un pour moi, s'il ne m'a pas touchée, du moins ne m'a pas déplu. Quand ſon idée s'offre à mon ſouvenir, c'eſt toujours d'une façon avantageuſe pour lui ; mais c'eſt ſans qu'elle m'intéreſſe ; & ſi l'amour conſiſte dans ce que vous m'avez peint, je ſuis bien loin de le reſſentir....

La converſation ne finit point là ;

mais la suite tenant plus à la morale qu'à l'amour, parce qu'elle fut toute remplie des réflexions de la dame, sur le danger des engagemens trop promptement formés, n'intéresseroit que foiblement le Lecteur.

La situation de Meilcour, après avoir entendu les différens aveux de l'inconnue, est facile à concevoir. Elle a distingué un homme que le hasard a offert à ses yeux, mais sans ressentir aucun amour pour lui! Ainsi, cet homme peut avoir fait sur elle toute l'impression qu'il doit espérer; & cette idée est cruelle: mais doit-il, sur cette déclaration forcée, juger le cœur auquel il s'intéresse? Ce cœur a-t-il parlé d'après ses mouvemens? Se connoit-il bien lui-même? Cette réflexion est consolante. Une autre réflexion qui l'est moins, c'est qu'il n'est peut-être pas l'objet qu'on vient de peindre. Dans tout ce qu'on a dit, il y a bien des choses qu'il peut s'appliquer: mais l'amour, l'amour-propre peuvent le tromper. Le portrait qu'on a tracé n'offre rien d'assez particulier pour déterminer la ressemblance; tant d'hommes se ressemblent par les traits! & les saillies

de l'esprit, quand on les vante sans en citer aucune, ne désignent personne.

Il y avoit là de quoi se flatter, de quoi douter, de quoi s'agiter beaucoup. Cet état pénible & doux devint celui de Meilcour. Il n'a qu'un moyen de s'assûrer de la vérité, c'est de suivre l'inconnue, lorsqu'elle se levera pour sortir ou se promener; de ne la pas perdre de vue, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un moyen pour savoir son nom & sa demeure; & lorsqu'il sera instruit (comme elle paroît d'un rang égal au sien), de se faire présenter à sa mère, pour mériter, par ses soins, ce que le sort a déjà fait pour lui, s'il est l'objet dont une flatteuse prévention a commencé la destinée.

Il prend cette résolution, & l'inconnue se lève. Il la suit dans les allées; il marche à côté d'elle; il la regarde: elle le voit; elle rougit: quel signe! quel augure pour un amant! Il la regarde encore, la fixe: il se trouble; il ne raisonne plus; il est prêt à tomber à ses genoux. L'inconnue paroît le deviner; elle détourne les yeux; elle marque un embarras intéressant; elle semble se défendre d'un charme qui l'entraîne. Elle

s'asseoit ; elle affecte de ne regarder plus rien, d'être uniquement à la dame qui l'accompagne. Meilcour ne la laisse point tranquille ; il passe, repasse, s'asseoit vis-à-vis elle, parle haut à un ami qui l'aborde un moment, fait entendre sa voix, dont le son est très-doux ; dit quelques mots qui renferment une réflexion touchante. Enfin c'est une vraie poursuite ; & l'inconnue s'en trouvant fatiguée (peut être à force de la goûter), se lève, & prend la route du Pont-Royal.

Hélas ! ce n'étoit point là que Meilcour avoit son carrosse & ses gens. Pour comble d'infortune, il ne trouve personne, pas un commissionnaire, pas un domestique dont il puisse disposer. une voiture sans armes, des domestiques sans livrée se présentent dès que les deux dames paroissent. Il étoit mis d'une manière trop distinguée pour se hasarder à les suivre. Cette réflexion cruelle lui fait perdre le peu d'esprit qui lui reste : elles partent ; & en les voyant s'éloigner, il pense tomber à la renverse.

Revenu à lui, il rejoint ses gens, & se fait conduire chez lui : il a de quoi y,

rêver. Un amant s'oublieroit des heures entières dans la situation où il se trouve... Mais Madame de Lursay l'attend.... Madame de Lursay ! Eh ! pourquoi cette femme prude s'avise-t-elle de donner des rendez-vous ? pourquoi n'a-t-elle pas plutôt répondu à un sentiment qui, l'ayant occupé tout entier auprès d'elle, l'eût empêché de s'attacher à un être destiné peut-être à faire son tourment ? Qu'a-t-il à présent à lui dire ? où prendra-t-il & ces discours qu'elle désire d'entendre, & ces désirs même, que sans doute elle veut satisfaire ? Oh ! l'odieuse chose, la terrible chose qu'un rendez-vous, quand on n'aime plus l'objet qui le donne, quand sur-tout on a l'imagination remplie d'un nouvel objet !

Ces réflexions sont très puissantes, & pourroient paroître à un homme dépravé une raison suffisante pour manquer à son engagement ; mais l'honnêteté est la loi de la jeunesse. Le malheureux Meilcour cède à sa destinée. Il étoit tard. Madame de Lursay, lasse de l'attendre, & n'espérant plus le voir, avoit ouvert sa porte ; il trouva beaucoup de monde chez elle.... On ne s'attend pas

à voir ici un homme bien reçu. A peine un regard lui apprit-il qu'on prenoit garde à lui. De son côté, ne voulant pas s'excuser auprès d'elle, & la mettre à portée de lui faire des reproches, il s'amuse à voir jouer. C'est fort bien jusques-là; & voilà deux personnes qui apparemment ne se rapprocheront pas si-tôt. Mais la foiblesse de l'homme est inconcevable. Les regards se promènent nécessairement dans un grand cercle; & il est impossible qu'à la longue ils ne rencontrent pas l'objet sur lequel on évite de les porter. D'ailleurs cette honnêteté dont j'ai parlé, l'humanité, l'amour-propre même les tournent nécessairement, une fois au moins, vers une femme avec qui on a des torts, qui souffre, qui fait de la tapisserie dans un coin, pour n'être pas distraite de l'objet de sa douleur. Meilcour regarda donc Madame de Lursay. Elle s'étoit mise ce jour-là avec un soin dont sans doute elle connoissoit tout l'effet. Le déshabillé le plus noble & le plus galant ornoit ses charmes, une coiffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre. Enfin elle étoit dans cette pa-

rure où les femmes éblouissent moins les yeux, mais où elles surprennent mieux les sens.

Madame de Lursay ayant levé la tête, surprit les yeux de Meilcour attachés sur elle. Elle y vit l'impression qu'il éprouvoit malgré lui. Alors elle comprit qu'il falloit quitter son coin, & aborder l'ennemi qu'elle avoit à vaincre. Elle s'approche, & le regarde. Je ne sais quoi de si doux, de si touchant brilloit dans ses yeux; ses graces, animées par le désir, & peut-être par la certitude de triompher, avoient quelque chose de si vif, qu'il en fut ému. Ce n'étoit plus cette physionomie sévère & composée, avec laquelle elle l'avoit effrayé tant de fois: c'étoit une femme sensible, qui commençoit à le paroître, qui vouloit toucher. Leurs yeux se rencontrèrent.

Il faudroit un Lecteur bien froid ou bien novice en amour, pour ne pas deviner tout ce que ce moment produisit. Voici cependant quelque chose que l'expérience la plus consommée pourroit ne pas deviner, & qu'à la honte de Meilcour, je suis obligé de dire. C'est que du

plaisir de se regarder étant né le bonheur de s'entendre, successivement il arriva que, pour s'entendre mieux, Madame de Lursay se fit proposer par le jeune homme de rester auprès d'elle, lorsque tout le monde seroit sorti; & que cette complaisance inouie de la part de la dame, & toutes les choses tendres qu'elle put dire, & sa manière très-équivoque de se défendre contre les demi-témérités qu'elle avoit à combattre, n'apprirent point à Meilcour que la vertu ne donne point de rendez-vous, & que le plus parfait triomphe dépendoit de lui. La scène fut longue, & ne finit pas, de la part de Madame de Lursay, sans beaucoup de remercîmens de la modération & du respect qu'elle venoit d'éprouver. Il faut croire que, dans Meilcour, ce procédé unique ne fut pas tout-à fait l'ouvrage de la vertu ou de l'ignorance. L'amour pour l'inconnue avoit suspendu apparemment toutes les fonctions de son ame.

On se sépara. Le jeune homme, qui n'étoit pas tout-à-fait un sot, puisqu'il étoit destiné à être un fat, rendu à lui-même, réfléchit à sa conduite, & en soupçonna l'irrégularité. On se doute qu'il

se promit, en rougissant, d'observer mieux les usages dans une nouvelle occasion. Mais il étoit arrêté qu'il se trouveroit toujours des obstacles au bonheur de la femme tendre qui étoit si vivement occupée du sien.

Jusques-là Meilcour a cru Madame de Lursay sensible & sévère : il l'a tant respectée ! c'est une preuve qu'il l'estime. Ce sentiment l'a défendue dans son cœur contre le pouvoir de l'inconnue ; & il doit naturellement arriver que, malgré le charme de cet être nouveau, malgré l'amour qu'il pourra un jour lui inspirer, Madame de Lursay obtiendra un prix de sa tendresse & de ses soins.... Le sort en a décidé autrement ; ou du moins l'infortunée aura long-temps à attendre, & long-temps à souffrir. Il est réservé à Meilcour de se laisser prévenir contre elle, & de faire éprouver les horreurs du mépris à cette femme à qui il a cru devoir tant d'estime.

Il existoit un homme brillant, méchant, tracassier, vindicatif, qui osoit tout, disoit tout, se permettoit tout ; que Meilcour goûtoit beaucoup, qui n'aimoit pas Madame de Lursay, &

qui, soupçonnant qu'elle aimoit le jeune homme, voulut miner son bonheur, par l'art terrible de la médisance. Cet homme étoit le Comte de Versac.

« Versac joignoit à la plus haute naissance l'esprit le plus agréable & la figure la plus séduisante. Adoré de toutes les femmes, qu'il trompoit & déchiroit sans cesse; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux petit-maître qu'on eût jamais vu, & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur soient. Quoiqu'il en puisse être, elles l'avoient mis à la mode, dès l'instant qu'il étoit entré dans le monde; & il étoit, depuis dix ans, en possession de vaincre les plus insensibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les amans les plus accrédités; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réussir, il avoit toujours su tourner les choses si bien à son avantage, que la dame ne passoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire, qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaisant de sang froid, & toujours agréable; soit par le fond des choses, soit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme

rouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres; & perſonne ne rediſoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit compoſé les graces de ſa perſonne, comme celles de ſon eſprit, & ſavoit ſe donner de ces agrémens ſinguliers, qu'on ne peut ni attraper ni définir. Il y avoit cependant peu de gens qui ne vouluſſent l'imiter, &, parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus déſagréable. Vêtu ſuperbement, il l'étoit toujours avec goût & avec nobleſſe; & il avoit l'air Seigneur, même lorſqu'il l'affectoit ».

Verſac, qui vouloit nuire à Madame de Lurſay, chercha Meilcour, le trouva dans une de ces maiſons où l'on reçoit tout le monde; & devant tout ce monde, tint ſur elle des propos ſi poſitifs, que le trait porta tout entier dans le cœur du jeune homme. Avoir beaucoup reſpecté une femme, s'être fait auprès d'elle, par une ſuite de ce reſpect, la réputation d'un ſot, & apprendre qu'elle n'eſt pas digne de ce ſentiment! il n'y a rien de plus propre à produire des révolutions, quand on a le germe de la fatuité. Meilcour, qui vouloit rompre, parce qu'il avoit un autre objet dans le cœur, & qui vouloit ſe

venger, parce qu'il avoit du dépit dans la tête, se rendit chez la Marquise, dans l'intention de l'humilier. Ce projet affreux ne fut qu'à demi exécuté, parce qu'il trouva chez elle deux femmes qui vont donner lieu à une scène bien différente, & dans laquelle il jouera un grand rôle.

Ces deux femmes étoient Madame de Sénanges & la belle inconnue.... L'inconnue! Oui, l'inconnue; ou, si l'on aime mieux, Mademoiselle de Théville. Elle y étoit avec sa mere, femme froide, fière, prude, cousine germaine de Madame de Meilcour, avec qui elle étoit brouillée; qui passoit une partie de l'année dans ses terres, & en étoit revenue précisément la veille du jour où le Marquis l'avoit vue à l'Opéra avec sa fille, sans savoir qu'elle étoit sa tante, & qu'il avoit devant ses yeux une cousine qu'il étoit destiné à aimer comme un fou.

L'autre dame étoit, comme je l'ai dit, Madame de Sénanges. Cette dernière, qui occupera beaucoup Meilcour & le Lecteur, mérite d'être connue, dans toute l'étendue du mot. Elle a un caractère qui la fait sortir tout à fait du fond du tableau où les femmes du grand monde

vont ſe peindre ou ſe perdre. Son eſprit, ſon ton, ſes habitudes, ſon audace, ſes mœurs la rendent auſſi ſingulière qu'intéreſſante; & il eſt bon de connoître d'avance les perſonnes auxquelles on va s'intéreſſer.

Madame de Sénanges étoit une de ces femmes philoſophes, pour qui le public n'a jamais rien été; toujours au deſſus du préjugé, & au deſſous de tout; plus connues encore dans le monde par leurs vices que par leur rang; qui n'eſtiment le nom qu'elles portent, que parce qu'il ſemble leur permettre les caprices les plus foux & les fantaiſies les plus baſſes; s'excuſant toujours ſur un premier moment, dont elles n'ont jamais ſenti la puiſſance, & qu'elles veulent trouver par-tout: ſans caractère, comme ſans paſſions; foibles, ſans être ſenſibles; cédant ſans ceſſe à l'idée d'un plaiſir qui les fuit toujours; telles, en un mot, qu'on ne peut jamais ni les excuſer ni les plaindre. Madame de Sénanges avoit été jolie: mais ſes traits étoient effacés. Ses yeux languiſſans & abattus n'avoient plus ni feu ni brillant. Le fard, qui achevoit de flétrir les triſtes reſtes de ſa

beauté, ſa parure outrée, ſon maintien immodeſte ne la rendoient que moins ſupportable. C'étoit enfin une femme à qui, de toutes ſes anciennes graces, il ne reſtoit plus que cette indécence que la jeuneſſe & les agrémens font pardonner, quoiqu'elle déshonore toujours; mais qui, dans un âge plus avancé, ne préſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit; j'entends de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde : ce n'étoit rien que ce qu'elle diſoit; mais elle ne s'épargnoit rien, médiſoit toujours, & ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de Cour bizarres, négligées & nouvelles, ou renouvelées : elle les aidoit d'un ton nonchalant & traîné; pareſſe affectée, qu'on prend quelquefois pour du naturel, & qui n'eſt, à mon ſens, qu'une façon d'ennuyer plus lentement. Malgré ces rares talens pour le frivole, elle en ſortoit quelquefois, diſſertoit opiniâtrement; & ſans juſteſſe, comme ſans connoiſſance, ne laiſſoit pas de juger : pétrie, au reſte, de ſenti-

mens & de probité, & toujours étonnée à l'excès des déréglemens de son siècle, sur lesquels elle gémissoit volontiers.

La scène que j'ai annoncée, & qui va s'ouvrir, sera très-compliquée. Le nombre des personnages & la diversité des intérêts ne permettent pas qu'elle soit plus simple; & les détails en sont très-essentiels.

C'est Madame de Lursay, qui adore Meilcour, & qui va concevoir les craintes les plus terribles, parce que tout va s'armer contre elle dans une soirée qui lui paroîtra éternelle.

C'est Mademoiselle de Théville, qui aime aussi le Marquis, qui l'idolâtre, mais à qui elle ne montrera qu'une froideur désespérante, parce que les mères étant brouillées, elle ne doit pas espérer de se voir unie avec lui. Elle aura un second motif plus puissant & plus triste de le traiter avec beaucoup d'indifférence.

C'est Madame de Sénanges, qui, s'étant frappée, au premier coup-d'œil, des charmes du jeune homme, & formant d'abord le dessein de se l'appro-

prier, lui fera des agaceries si marquées pendant tout le soir, qu'il faudra qu'il y réponde un peu, pour ne pas passer pour sauvage ; & cet air de reconnoissance fera la plus vive impression sur Madame de Lursay & sur Mademoiselle de Théville.

C'est Versac, qui, voulant désespérer Madame de Lursay, déchirera impitoyablement, quoiqu'avec beaucoup de légereté, le voile dont elle a su couvrir, aux yeux du Marquis, ses premières foiblesses; & qui, pour la désoler encore mieux, emploiera tout son art à favoriser le goût effréné que Madame de Sénanges fera éclater pour le jeune homme.

C'est Prancy, qui, insolent & médiocre, dépourvu de naissance, d'esprit, de fortune, & de figure, copie manquée de Versac, adulateur bas de ce Héros du jour, ayant été aimé de Madame de Lursay, & ayant été amené par son Héros pour humilier la dame par ses impertinences, jouera si impitoyablement son rôle, qu'il remplira son cœur de la plus excessive tristesse; & celui du

Marquis, du plus profond mépris pour elle.

C'eſt Meilcour enfin, qui, prêtant le flanc à tout le monde, recevant tous les traits qu'on veut lui porter, brûlant d'une grande paſſion, ſans eſpoir, répondant à des agaceries ſans plaiſir, éprouvant le paſſage affreux de l'eſtime au mépris, éprouvera encore le ſupplice de la haîne & le tourment de l'amour.

Une pareille ſcène, & tous les mouvemens qu'elle occaſionne, ne peuvent ſe rendre ſans des détails infinis, qu'un ſimple extrait ne permet pas: mais il eſt aiſé de ſe la repréſenter; & quelque carrière que l'on donne à ſon imagination, le tableau qu'elle en pourra tracer ne pourra qu'être au-deſſous de la vérité.

Les impreſſions qui ſe formèrent de tous les intérêts réunis dans cette ſcène unique, fatiguèrent l'ame de Meilcour, au point qu'il ſe reprocha d'en être ſi agité, & qu'il ſentit que, deſtiné à marcher un jour dans le monde ſur les traces de Verſac, ſon eſprit étoit bien loin encore du but que ſe propoſoit ſa vanité.

En pareil cas, on convient avec soi-même du besoin de consulter, sur-tout quand on peut disposer d'un être capable de donner les meilleures leçons dans ce genre. Versac étoit cet homme. Il s'adresse à lui en effet; & Versac, à qui le projet toujours constant de nuire à Madame de Lursay, eût donné de la complaisance pour Meilcour, quand même la vanité de briller n'y auroit pas suffi, consentit à lui développer tout le système de la fatuité, toutes les maximes, toutes les finesses, toutes les ressources de cet art plus profond qu'on ne croit, & plus dangereux que ne pense celui qui s'embarque dans cette carrière avec quelques principes d'honneur.

Cette leçon, très longue dans le livre, & qui ne le parut pas, à beaucoup près, au crédule Marquis, est le chef-d'œuvre de l'art dont je parle. On ne dogmatisa jamais avec autant d'esprit; & il eût fallu que Meilcour, avec l'intention qu'il avoit de suivre les leçons qu'il venoit chercher, eût été dépourvu de toute sorte d'esprits, pour ne pas sortir de cet entretien aussi instruit & aussi corrompu qu'il vouloit l'être.

De ce moment, s'il conſerve encore de l'amour pour ſa belle couſine, il n'en ſent pas moins tout le parti qu'il peut tirer de ſon inſtruction, & le devoir même qu'elle lui impoſe. Un fat ne ſe borne pas à ſe croire tout permis ; il penſe de bonne foi qu'il doit tout ſe permettre. Or dans la ſituation où il étoit à l'égard de Madame de Lurſay, on conçoit qu'elle va payer fort cher la peine qu'il a priſe de s'inſtruire. Je bornerai à ce ſeul intérêt l'application qu'il fit de ſes maximes à ſa conduite. L'Auteur n'a pas ſuivi l'hiſtoire de ſon Héros ; il termine l'Ouvrage à l'époque importante où je vais arriver. L'événement doit être reſté imprimé dans l'eſprit de ceux qui ont lu le Livre, par la manière ſur-tout dont il eſt raconté ; & pour qu'il ne s'efface pas de la mémoire de ceux qui le liront dans l'extrait, j'aurai l'attention de ne le tranſmettre que d'après l'Hiſtorien lui-même. Seroit-il poſſible de s'exprimer comme lui ? pourroit-on s'en flatter ſans audace, & l'entreprendre ſans ingratitude ? Le plaiſir délicieux qu'on a goûté à le lire, ne ſouffre pas l'eſpoir de l'imiter, & impoſe

ici

ici le devoir de le tranſcrire. J'avertirai donc le Lecteur, lorſque ce ſera lui qui parlera.

Madame de Lurſay, déſolée des prétentions ſubites de Madame de Sénanges, pour garantir Meilcour de ſes piéges, avoit formé le projet d'un voyage à la campagne, & l'avoit engagé à l'y accompagner. Meilcour avoit refuſé; & cette rigueur déſeſpérante n'avoit nullement été adoucie par l'expreſſion. L'abſence eſt de deux jours; il les emploie à ſe nourrir de la néceſſité de l'humilier à ſon retour, & de lui faire payer cher les ſoins qu'il a pris pour lui plaire, le temps qu'il a perdu auprès d'elle, le chagrin qu'il eut de ſa réſiſtance, l'eſtime aveugle dont il l'honora trop long-temps.

Voilà un projet terrible. Il intéreſſe au ſort de Madame de Lurſay, qui aime l'ingrat qui conſpire contre elle, qui eſt belle, qui eſt tendre, qui eſt voluptueuſe, qui a acheté, par des ſoins, par des déſirs long-temps inutiles, le cœur où s'eſt forgé le fer qui va percer le ſien, & qui, au fond, n'eſt pas bien cou-

pable d'avoir eu quelques amans, avant celui à qui elle s'eſt vouée tout entière, & qui veut punir en elle, comme un crime, la choſe la plus naturelle & la plus commune.

Meilcour, inſtruit de ſon retour, ne perd pas un moment à ſe rendre chez elle. Il y trouve grand monde, & il en eſt furieux. L'exécution de ſon projet en ſera différée; il ne pourra lui prononcer formellement ſon arrêt qu'après que ce monde ſera ſorti. Mais il y a des dédommagemens pour les gens mal intentionnés, ſur-tout lorſqu'ils ſont vifs. On peut inquiéter, alarmer, piquoter, faire preſſentir enfin, par de petites hoſtilités, le coup aſſommant que l'on prépare.

Il eſt entré avec cette idée conſolante. Madame de Lurſay a auſſi ſes idées; elle a bien autant l'eſprit de vengeance que lui; & comme elle a un peu plus de raiſon de ſe venger, elle le gagnera peut-être de viteſſe & de force : c'eſt ce qui arrive; & l'agreſſeur audacieux devient un petit être, un petit eſclave de tous les mouvemens, de tout l'artifice de cette

femme supérieure en esprit, comme en amour. Elle a ramené de la campagne un Monsieur de ***, machine souple, complaisante, modeste, qu'on peut caresser, cajoler, animer, sans risquer de lui donner des droits ni des prétentions : il s'avance, ou s'arrête tant que l'on veut. Elle s'en sert pour donner de la jalousie à Meilcour ; & un fat jaloux est, comme l'on sait fort bien, un homme qui bientôt ne se connoît plus. Voilà notre fier agresseur qui, de moment en moment, se frappe & foiblit. Il est tour à tour raillé, agacé, humilié, prévenu, regardé, méconnu, mépriſé : un coup-d'œil le confond ; la réflexion l'égare ; la tête lui tourne.... Le supplice est long ; le tourment est extrême ; car devenu foible, quoique furieux, il sent au fond du cœur qu'il aime cette femme qu'il détestoit une heure auparavant ; & que, par le tour que les choses prennent, c'est lui qui est quitté.

Il seroit difficile que, dans cette situation, il ne désirât pas un entretien avec celle qui le brave, qui l'humilie, qui l'enchaîne, ne fût-ce que pour expri-

mer cette haîne qu'il n'a plus, & qu'il rougit de ne plus avoir. Ce désir est d'autant plus naturel, qu'il a cru entrevoir que son prétendu successeur resteroit auprès de Madame de Lursay après que la compagnie seroit sortie. Pensée terrible, & qui ne lui laisse pas le choix du parti qu'il doit prendre : il faut rester le dernier; il faut rompre le projet de ce rival heureux, de cette femme hardie; il faut parler; il faut tonner; il faut....

L'entretien a lieu, & voici ce chef-d'œuvre que j'ai annoncé, ce tableau que j'ai promis, cette scène ingénieuse & charmante, que jamais peintre des mœurs & des passions ne surpassera. Elle est un peu longue; c'est le mot, mais ce n'est pas la chose. Malheur à qui auroit assez peu d'ame & de goût pour s'y tromper!

« Je fis semblant de sortir avec les autres, dit Meilcour, & je pris congé de Madame de Lursay, d'un air si naturel, qu'elle m'en parut choquée. Je restai quelque temps dans l'antichambre

à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire; & tous les équipages sortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé, où elle rêvoit. De quelque courage dont je me fusse armé, je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois la nécessité de me tirer heureusement d'une aventure où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que sa vue m'inspiroit, & le plaisir de la mortifier me rendirent ma fermeté.

Quoi, c'est vous! me dit-elle avec étonnement. Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici? Je crois, Madame, répondis-je d'un air railleur, que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser, que vous êtes inquiète, & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, répliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me souciois pas d'apprendre. Ainsi, sans vous interroger

ſur le ſens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai ſimplement de vouloir bien ne pas reſter chez moi à l'heure qu'il eſt. Je ſais, repris-je, combien je vous obligerois de partir : mais il n'eſt qu'une heure; & je voudrois bien que vous me permiſſiez d'en paſſer encore quelques-unes auprès de vous. La propoſition eſt ſans doute fort honnête, répondit-elle en contrefaiſant le ton poli dont je lui parlois, & je ſuis ſincèrement fâchée de ne pouvoir l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être aſſez de choſes à vous dire pour vous faire paſſer ſans ennui le temps que je vous ſupplie de vouloir bien m'accorder. Quand je voudrois bien n'en pas douter, repartit-elle, les inſtans que vous prenez pour cela n'en ſeroient pas mieux choiſis; & d'ailleurs vous pouvez avoir beaucoup de choſes à me dire, ſans qu'elles aient de quoi me plaire : car, entre nous, & ſans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que juſqu'ici vous m'ayez amuſée beaucoup. = Vous ſerez ce ſoir plus contente de moi, Madame; & la certitude que j'en ai, m'a fait ha-

ſarder une demande que je ne ſuis pas ſurpris que vous trouviez indiſcrète. Je n'ignore aucune des raiſons qui vous la font paroître telle. Je ſais que je remplis des momens que vous avez deſtinés à des plaiſirs plus doux que celui de m'entendre; & que, ſans compter l'impâtience que je vous cauſe, vous avez à partager celle de quelqu'un qui, peut-être en gémiſſant de l'obſtacle que j'apporte à ſes plaiſirs, ne vous croit pas innocente du chagrin que je lui fais. Voilà, ſans contredit, une belle phraſe, s'écria-t-elle; elle eſt d'une élégance, d'une obſcurité, & d'une longueur admirables: il faut, pour ſe rendre ſi inintelligible, furieuſement travailler d'eſprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je ſerai plus clair. Oh! je vous le permets, répliqua-t-elle vivement; j'oſe même vous en prier: je ne ſerai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent: elles doivent être rares. = Mais pardonnez-moi, Madame; ces idées, que vous croyez rares, ſont aſſez généralement repandues. Le préambule m'excède, Monſieur, reprit-elle bruſ-

quement ; venons au fait. Venons-y donc, répondis-je en rougiſſant de colère. Vous avez cru long-temps, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en impoſer toujours, & que, ſur la belle réſiſtance qu'il vous a plu de me faire, j'eſtimerois votre conquête aſſez pour croire que j'aurois été le ſeul qui l'eût faite, & pour vous en tenir compte ſur ce pied-là ? Vous l'avez cru, & vous aviez raiſon... Aſſeyez-vous, Monſieur, interrompit-elle tranquillement ; ce début m'annonce quelque choſe de long ; & je ſerai charmée que vous ſoyez à votre aiſe.

Je m'aſſis vis-à-vis elle ; & quoiqu'un peu déconcerté par ſon air ironique (*on le ſeroit à moins*), je pourſuivis ainſi.

Je vous diſois, Madame, que vous aviez raiſon de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeuneſſe, & le peu d'uſage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité ; & ſi j'avois été plus inſtruit, vous auriez dû compter moins ſur elle. Vous n'avez pas eu beſoin de beaucoup d'artifice ; vous pouviez même en em-

ployer moins que vous n'avez fait; & c'étoit penſer de moi trop avantageuſement, que de croire qu'il fallût, pour me tromper, tout le manège dont vous vous êtes ſervie. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous reſpectois trop aveuglément pour oſer douter un inſtant que vous ne fuſſiez telle que vous vouliez me le paroître; que vous n'euſſiez vécu toujours loin de l'amour; que ce fût en vain qu'on eût attaqué votre cœur; & que je ne fuſſe le premier qui eût pu le rendre ſenſible.

Vous l'avez cru! interrompit elle; mais il me ſemble que, penſant avantageuſement de moi, vous n'aviez pas mauvaiſe opinion de vous-même: ce n'étoit aſſurément pas vous eſtimer peu, que de vous croire fait pour ſéduire une femme qui, juſques à vous, avoit ſi bien réſiſté. Eh bien, enſuite d'une idée auſſi modeſte, que penſâtes-vous? Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion; vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée; & j'oſe

douter que vous eussiez été satisfaite de ne m'avoir inspiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de récompenser. Mon extrême timidité, & la peine que j'eus à vous parler de mon amour, durent vous apprendre que j'avois peu d'espérance de vous plaire, & vous prouver tout le respect que vous m'aviez fait naître. A votre âge, dit-elle, qu'on respecte, ou non, une femme, on est de même auprès d'elle; & je ne vois pas à propos de quoi vous voudriez que je vous tinsse compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité qu'au respect que vous aviez pour moi. Quelle qu'en fût la cause, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable; & vous deviez être flattée de me voir des craintes que peut-être vous ne deviez pas m'inspirer. Mais non, répliqua-t-elle, le plaisir qu'elles m'ont donné, a été médiocre: les choses ridicules n'amusent pas long-temps. Poursuivez. Eh bien, vous ne deviez pas m'estimer autant que vous avez fait: & vous vous en repentez, n'est-il pas vrai? Après.

=On m'a détrompé, Madame; j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées; & je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, si le plaisir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres. Oui, repartit-elle avec un extrême sang froid, je ne disconviens pas qu'elles ne m'aient fait jouer plus d'une fois un assez mauvais personnage: mais c'étoit précisément par cette raison qu'elles ne pouvoient pas m'amuser. Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je d'un ton menaçant. Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous savez sans doute toutes mes aventures? Pourrois-je espérer de vous la complaisance de me les raconter. Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je, fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle paroissoit en faire. Ce n'est-là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli: mais je vous le pardonne. Vous ignorez, avec les femmes,

jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute : mieux exprimé, il auroit été plaisant. Passons. Sans vouloir, repris-je outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile, je puis vous dire simplement qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe. A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle : ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe; c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévues ? devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression que vous faisiez sur moi ? Ce soin de ma part eût sans doute été très-obligeant : mais m'auriez vous pardonné de l'avoir pris ? n'étoit-ce pas à vous à connoître & saisir mes mouvemens ? est-ce ma faute enfin s'ils vous ont tous échapés ? & quelqu'un, avant vous, s'est il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites ? est-ce ici du

moins qu'ils finissent ? Il ne me reste plus, répliquai-je, confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi ; sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le temps de m'arranger pour vous y suivre ; & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un recoin de votre cabinet, & qui sans doute attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais.... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au Marquis ; mais, dût-il s'impatienter d'une conversation si peu faite pour lui, je ne saurois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire : ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la

noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fait ni pour être écouté, ni pour être cru; & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le public me jugera; ainsi, ma justification n'est pas ce qui m'intéresse; c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi & vos caprices, & de vous faire rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi. Vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeler des faits qui m'aviliſſent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jeter les yeux sur moi-même, sans mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoissez depuis longtemps. Liée à votre mère par l'amitié la plus tendre, je vous ai aimé avant que je fusse si vous méritiez de l'être, avant que vous fussiez vous-même ce

que c'eſt que d'être aimé, & ſans que je puſſe imaginer que le goût que j'avois pour vous pût me conduire où j'oſe enfin avouer que je ſuis. Eh! quelle apparence, en effet, que je duſſe craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pu prévoir que vous penſeriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez ſenſible, & qu'un événement ſi peu vraiſemblable dût un jour être compté parmi ceux de ma vie! Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher: tout autre que moi ne vous eût pas craint davantage; & à ne conſidérer que votre âge & le mien (je laiſſe à part ma façon de penſer), ma ſécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc, non ſeulement ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans faire la moindre réflexion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marqués, vos viſites plus fréquentes & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous preniez à me voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous

former, & il étoit tout simple que vous me cherchassiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me disiez sur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre esprit sur d'autres matieres, ne furent à mes yeux que les suites de la curiosité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer sur un sentiment qui commence à troubler son cœur, ou sur des idées qui occupent son imagination : vos regards ne m'instruisirent pas mieux ; & je désirois si peu de vous plaire, que je ne pus jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de savoir ce qui vous agitoit ; & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit déplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié m'empêchèrent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois dû le faire. Je

crus d'ailleurs pouvoir m'amuſer de la façon dont un cœur qui en eſt à ſa premiere paſſion la ſent & la conduit. Cet amuſement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret; je vous attendois avec impatience; & votre vue me faiſoit ſentir des mouvemens, qu'avant que vous m'euſſiez parlé je ne connoiſſois pas. Je reconnus alors la néceſſité de vous fuir; mais je ne le pouvois plus. Un je ne ſais quel charme, trop foible dans ſa naiſſance pour que je cruſſe avoir beſoin de le combattre, m'attachoit à vos diſcours. Je me les répétois quand vous les aviez finis; je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaiſir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord ſi ſenſiblement frappée, diſparut à mes regards. Chaque jour que nous paſſions à nous voir me ſembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour ſeul pouvoit m'aveugler à ce point; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit

une preuve trop sûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le dissimuler encore, je ne craignois pas de m'examiner; & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur m'effrayât, je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déjà. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la dernière foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet; & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux, d'autant plus paisiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable. Il n'est donc pas extraordinaire, Monsieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aye pas dit que je vous aimois, lorsque je ne vous aimois pas encore: il ne l'est pas davantage qu'après que mes sentimens pour vous m'ont été connus, j'aye fait ce que j'ai pu pour vous les cacher: c'étoit à vous à tâcher de les découvrir; & (si je puis vous le dire) c'est à vous,

non à moi, qu'il a plu *de faire une belle réſiſtance.*

Mais, Madame, répondis-je en bégayant, je n'ai pas, à ce qu'il me ſemble, eu tort de vous le dire : vous convenez vous-même que vous m'avez réſiſté, & vous concevez bien que.... Vous héſitez, interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous diſe, Madame ? répliquai-je, plus déconcerté que jamais, l'expreſſion dont je me ſuis ſervi a pu vous choquer; je ſuis fâché certainement qu'elle vous ait déplu. Je.... Mais, ajoutai-je, voyant que je ne ſavois ce que je lui diſois, il eſt tard : & vous voulez bien que je prenne congé de vous ? Non, Monſieur, répondit-elle, je ne le veux pas : ce que j'ai à vous dire encore ne peut ſe remettre; & les articles qu'il me reſte à traiter avec vous, ſont les plus importans pour moi.

Je me remis ſur mon ſiége, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étoit confondu. Mon embarras augmenta encore, quand elle m'ordonna (ſans raiſon apparente, à ce que je crus) de m'aſſeoir ſur un fauteuil qui touchoit à ſon ca-

napé, ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, sans oser la regarder, & avec une sorte d'émotion tendre que le récit qu'elle venoit de me faire m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai, continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir, puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé; & il vaudroit mieux pour moi que je vous eusse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir, une seule, prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir plus à me reprocher; que je vous dois, plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entièrement succombé; & que si vous aviez pu connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échappé; mais dans l'état ou sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié.

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment, & je la trouvai si belle; elle étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste; ses yeux, qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assuroient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens je ne sais quel trouble, qui, en me disposant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable, & vous m'en faites un crime! Si, pour vous donner bonne opinion de moi, j'avois eu des vices à déguiser, des aventures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pu, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer? D'ailleurs,

quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'eusse déshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fusse revenue à moi même? Vous ne le savez pas encore, Monsieur; mais vous apprendrez quelque jour qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premières démarches; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déréglée, ou une foiblesse de caractère qui ne lui a point permis de résister au torrent & au mauvais exemple; que s'il est presque impossible de se corriger des vices du cœur, on revient des erreurs de l'esprit; & que la femme qui a été la plus galante, peut devenir, par ses seules réflexions, ou la femme la plus vertueuse, ou la maîtresse la plus fidèle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penser qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à personne? S'il est vrai que c'ait été mon intention, je suis coupable d'une étrange fausseté. Non, Monsieur, j'ai aimé, & avec toute la violence possible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vu re-

douter moins. Peut-être prendrez vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raiſon de me mépriſer. Il faudroit ſans doute, pour mériter votre eſtime, que je n'euſſe jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins déſiré que vous auriez pu le déſirer vous-même; & quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas auſſi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce diſcours étoit ſi tendre, il me peignoit ſi bien la violence & la vérité de ſa paſſion, il étoit ſoutenu par un ſon de voix ſi flatteur, que je ne pus l'entendre ſans me ſentir vivement ému, & ſans me repentir de faire le malheur d'une femme qui, par ſa beauté du moins, ne méritoit pas une ſi cruelle deſtinée. Cette idée, ſur laquelle j'appuyai, m'arracha un ſoupir. Madame de Lurſay l'attendoit depuis trop longtemps, pour qu'il lui échappât. Elle ſe tut un inſtant, en me regardant toujours. Elle eſpéroit ſans-doute que ce ſou-

pir me conduiroit plus loin: mais voyant que je m'obſtinois encore à garder le ſilence, elle pourſuivit ainſi.

Vous pouvez à préſent donner une libre carrière à vos idées: j'ai aimé, je l'avoue; & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aye été capable: j'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger auquel il m'expoſoit; mais je n'ai pas cru devoir cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que, par toutes ſortes de raiſon, je dois moins me reprocher, que l'amour que j'ai pris pour vous, pour vous, qui, avec tous les défauts attachés à votre âge, n'en aviez ni la candeur, ni la ſincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche (mais déjà perſuadé cependant que Verſac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que madame de Lurſay offroit à mes yeux, pour ne vouloir pas lui paroître innocent), je doute que je vous aye donné lieu de croire que je ne ſuis pas ſincère. Je puis avoir

des

des torts avec vous, je les sens même; mais ils ne sont pas de l'espèce de ceux dont vous vous plaignez; & si vous avez quelque chose à me reprocher, c'est d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez vous été, si vous m'aviez aimée? répondit-elle vivement; ne m'auriez vous pas, au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, sans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis si long-temps vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre esprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie assez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expose à faire penser qu'elle a moins cédé à l'amour, qu'à l'habitude, au déréglement, & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le mieux conduite, une foiblesse qu'on lui reproche, d'autant mieux qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me soupçonner d'être dans ce cas; & plus je me sacrifiois,

plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoissance & d'amour. Un autre que vous auroit senti que la tendresse seule pouvoit m'étourdir sur la faute irréparable que la mienne me faisoit commettre; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie : mais, ajouta-t-elle en tournant vers moi des yeux qui se rempliſſoient de larmes, cette façon de penser n'étoit pas faite pour vous. Avant même que vous fussiez sûr d'être aimé, vous m'avez fait essuyer des caprices dont vous ne daigniez seulement pas vous excuser, & qu'il sembloit que vous fussiez fâché que je vous pardonnasse. Je vous ai vu, dans le même temps, manquer à me rendre les devoirs même les plus simples; passer volontairement plusieurs jours sans me voir; ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable; & agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelque-

fois vous paroissiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos transports ce qui auroit pu me les faire partager; & vous ne paroissiez jamais vous livrer moins au sentiment, que lorsque vous vous laissiez le plus emporter à vos désirs. Tous ces défauts ne m'échappoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux usages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'espérois que l'habitude d'aimer vous ôteroit cette rudesse que je trouvois dans vos façons; que vous recevriez avec plaisir les avis d'une femme qui vous aimoit; & que je pourrois enfin vous rendre tel que je désirois que vous fussiez.

Ah! madame, m'écriai-je, pénétré de ses larmes, transporté, hors de moi-même, serois je assez malheureux pour ne plus vous voir vous intéresser à moi? Non, continuai-je en lui baisant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontés, j'en serai digne.... Non, Meilcour, interrompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que

je le voudrois. Les transports que je vous vois ne peuvent plus ni me flatter, ni me séduire. Plus jeune, & par conséquent plus étourdie, je prendrois peut-être vos désirs pour de l'amour; ils m'auroient émue, & vous seriez justifié: mais vous avez déjà éprouvé, dans une occasion où je pouvois céder sans avoir rien à me reprocher, puisque je pouvois me croire aimée, que je ne peux me rendre qu'au sentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il seroit vrai que je me fusse trompée en vous croyant amoureux de madame de Sénanges, la façon dont vous m'avez parlé sur elle, me prouve que rien ne peut ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais est-il possible, lui dis-je tendrement, que vos craintes sur madame de Sénanges aient été réelles? Avez-vous pu croire que, quand même elle eût voulu m'engager, j'eusse daigné répondre à ses soins? Oui, reprit-elle, madame de Sénanges auroit encore moins de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne

faisiez, que vous ne l'en auriez pas moins prise. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée, mais du moins elle vous auroit séduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût si indifférente, pourquoi avez vous cherché à la revoir? & pourquoi, le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vécussiez avec elle, vous ai-je retrouvés ensemble aux Tuileries? Quelle raison, si vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi? Cette partie, dites-vous, s'est formée secrètement? Le mystère en étoit bien simple, & vous en étiez seul l'objet. Je voulois vous enlever à madame de Sénanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-dessus: si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez, de tous les hommes du monde, celui que

j'aurois voulu le moins avoir pour ſpectateur. J'abrège vos torts, comme vous voyez, & je ne pèſe pas ſur eux. Ce n'eſt pas que je fuſſe embarraſſée de me les rappeler tous. Mais le reproche ſuppoſe de l'amour; & vous ſentez bien qu'il ne m'eſt plus poſſible d'en vouloir conſerver pour vous.

Ah! madame, m'écriai-je, plein d'un trouble qui ne me laiſſoit point la liberté de réfléchir, vous ne m'avez point aimé; vous verriez moins tranquillement mon déſeſpoir, vous y ſeriez ſenſible, ſi votre tendreſſe pour moi avoit été auſſi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, ſeroit-il poſſible que je puſſe encore me flatter de vous être chère? dois-je même le ſuppoſer? eſt-il bien vrai que vous ſoyez fâché de me perdre, vous, qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez cru pouvoir vous juſtifier qu'en me prêtant des crimes; vous enfin qui ne doutez pas que le Marquis ne ſoit aſſez bien avec moi, pour que je ne l'aye pas fait cacher dans mon cabinet! Pouvez-vous en

parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-vous pas assez justifiée dans mon esprit! Oui, reprit-elle en souriant, je vois bien que je le suis aujourd'hui; mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain. Eh quoi! lui dis-je, ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs? Ah! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous est trop grand pour moi, pour devoir être traité si légèrement, & je suis perdue si je ne suis pas heureuse. Non, repris-je en la pressant entre mes bras, ma tendresse ne vous laissera rien à désirer. Mais, Meilcour, répondit-elle en paroissant rêver, ne pourriez vous pas être content de mon amitié? songez-vous que je ne vous préférerai personne, & qu'à peu de chose près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre? Croyez-moi, ajouta-t-elle en me regardant avec des yeux que la passion la plus vive animoit, c'est l'unique parti qui nous reste, & ce que je vous refuse ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je en me jetant à ses genoux, & plus enflammé encore par

ſa réſiſtance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah ! cruel, s'écria-t-elle en ſoupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez vous pas déjà aſſez de preuves de ma tendreſſe? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix preſque éteinte, vous ne voyez que trop que je vous aime : puiſſiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez!

En achevant ces paroles, elle baiſſa les yeux, comme ſi elle avoit été honteuſe de m'en avoir tant dit. Malgré le tour ſérieux que notre converſation avoit pris ſur la fin, je me ſouvenois parfaitement du ridicule que madame de Lurſay avoit jeté ſur mes craintes. Je la preſſai tendrement de me regarder. Je l'obtins : nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux cette impreſſion de volupté que je lui avois vue le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progreſſions on arrive aux plaiſirs, & combien l'amour les ſubdiviſe. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'eſſayois, en tremblant, juſques ou pouvoit aller ſon indulgence ; il ſembloit

que mes transports augmentassent encore ses charmes, & lui donnassent des graces plus touchantes. Ses regards, ses soupirs, son silence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes sens me parut celui de mon cœur; je m'abandonnai à toute l'ivresse de ce dangereux moment; & je me rendis enfin aussi coupable que je pouvois l'être.

## NOTE.

MADAME de Lursay, dont les peines & les plaisirs ont intéressé tout Lecteur sensible, dans le cours de cette histoire, n'est point un être que l'imagination ait enfanté. Elle a existé; Crébillon l'a connue, & eut des liaisons suivies avec elle. Il l'a représentée d'après la vérité. Je l'ai connue aussi: mais elle avoit alors quelques années de plus. Elle avoit encore des

charmes, & conservoit cette expression des regards, ce son de voix enchanteur qui perpétuent l'empire d'une femme, & donnèrent à Madame de Lursay tant de pouvoir dans sa jeunesse. Son ame étoit encore très-tendre ; elle l'avouoit, & étoit charmée qu'on en parût persuadé. Elle eut beaucoup d'amans, & beaucoup plus d'amis : preuve certaine qu'elle étoit née très-sensible ; car les femmes, celles sur-tout qui ont des amans, n'acquièrent guère de vrais amis que par la sensibilité. Elle fut extrême en amour dans sa première jeunesse ; ensuite elle ne fut plus que tendre. On jugeoit qu'elle avoit été extrêmement caressante, mais par sentiment, & sans principe d'importunité. Son esprit étoit fin & naïf ; elle ne disoit guère que des choses senties ; car elle étoit vraie dans ses aveux, vraie dans ses opinions, simple dans ses expressions ; & elle parloit peu, lorsqu'il n'y avoit rien pour le cœur dans ce que l'on disoit devant elle. Le personnage, le caractère, & les idées que Crébillon lui prête dans ces Mémoires, appartiennent beaucoup plus à

la vérité qu'à la fiction. L'aveu qu'elle m'en fit, & les détails dans lesquels elle entroit avec plaisir, quand je lui parlois de cet Ouvrage, m'attachèrent vivement à elle, & me donnèrent successivement une vive amitié pour Crébillon. Quand un objet nous intéresse, nous aimons le Peintre qui le reproduit par son talent. Que ne puis-je espérer d'obtenir le même prix de la copie que je viens de tracer de cette image charmante !

# LA COMTESSE D'ISEMBOURG,

## NOUVELLE HISTORIQUE;

1 *vol. in-12 de 235 pag. A Paris, chez Barbin*, 1688.

POURQUOI la naiſſance & la beauté, qui devroient faire au moins l'ornement & le charme de la vie, y répandent-elles preſque toujours l'amertume & le trouble? L'Ouvrage que nous analyſons fournit une nouvelle preuve de cette fatalité attachée à la grandeur. Quelle perſonne cependant, méritoit plus d'être heureuſe que celle dont nous commençons l'hiſtoire, ſi ces deux grands avantages conſtituoient le bonheur?

La Princeſſe Marie-Anne de Hohenzollern étoit aſſurément d'une des plus grandes Maiſons de l'Allemagne & de l'Europe. Son père avoit été ſucceſſivement l'ami & le confident de trois Empereurs, Rodolphe, Matthias, & Ferdinand II. Il avoit trois fils, dont les vertus répondoient à leur naiſſance, & ſix filles, qui furent toutes mariées à des Princes ou à des Comtes ſouverains.

Celle qui fait le ſujet de cette Nouvelle intéreſſante, étoit la dernière. La fortune, qui lui préparoit moins de félicité qu'à ſes ſœurs, l'en dédommagea par les avantages auxquels les femmes mettent tant de prix. Une taille ſuperbe, une blancheur éclatante, de longs cheveux blonds, des yeux pleins de langueur & de feu; c'eſt ainſi que l'Auteur nous la repréſente. Elle jetoit d'abord un ſi grand éclat, que ceux qui la regardoient, n'avoient ni le loiſir ni la liberté d'examiner ſi tous ſes traits étoient bien réguliers. Il étoit impoſſible de la voir ſans l'aimer.

Ayant perdu ſon père à l'âge de dix

ans, la Comteſſe de Furſtemberg, ſa ſœur aînée, prit ſoin de ſon enfance, & ajouta le mérite de l'inſtruction à tous ſes charmes.

Quand elle parut, à l'âge de quinze ans, à la Cour de l'Impératrice, pendant la Diète de Ratisbonne de 1630, elle y fixa tous les regards. Le Prince Julien de Saxe y ſoupira d'abord pour elle, & ayant remporté, dans une courſe de bague, le prix, qu'il reçut des mains de l'Impératrice, il alla le dépoſer aux pieds de la ſéduiſante Princeſſe. Quel bonheur pour elle, ſi elle eût uni ſon ſort à celui du beau Julien! Mais le Ciel en ordonna autrement.

Dans ce même temps, on vit arriver à la Diète le vieux Comte d'Iſembourg. Il étoit veuf, depuis quelques mois, de Caroline d'Aremberg-Arſchot, enlevée tout à coup de la vie par une colique violente, dont la cauſe reſta inconnue. Ce Comte avoit de l'eſprit, du courage, l'ame libérale, le cœur grand: mais du reſte, il étoit plein d'humeur, ſombre, & bizarre. L'amour, qui adoucit les naturels les plus farouches, n'avoit

jamais eu d'empire sur le sien. Il étoit né même avec une sorte d'antipathie pour les femmes; & dès le berceau il en avoit donné une preuve extraordinaire, en ne voulant teter aucune nourrice. Brunes, blondes, jeunes, vieilles, il les rejeta toutes, & saisit au contraire avec avidité les mamelles d'une chèvre qu'on lui présenta. Sa physionomie étoit sauvage & terrible: sa conduite étoit parfaitement conforme à sa physionomie.

Notre jeune Princesse est destinée à faire un miracle, & à donner de l'amour à un pareil homme. Lui-même, qui ne connoissoit point l'usage des soupirs, est fort étonné de ceux qui lui échappent. Il ne sait ce que signifient ces besoins de l'ame qu'il éprouve, cette nouvelle ardeur, ces inexprimables désirs qu'il ressent auprès de la Princesse.

La Diète finie, au lieu d'aller à Isembourg, il vole à Furstemberg; & dans son impatience amoureuse, il fait aussitôt la demande de la jeune Hohenzollern. Cette alliance étant très-convenable du côté de la naissance, l'infortunée est sacrifiée à ce grand mot, si impérieux

en Allemagne ; & l'odieux époux entraîne sa proie à Isembourg. La famille de la nouvelle Comtesse l'y avoit accompagnée; & tant qu'elle y vit ses sœurs avec elle, son sort ne lui parut pas fort rigoureux. Mais la séparation arrivée, seule maintenant avec un tel époux, le chagrin la saisit. Chose étonnante! Le Comte, tel que nous l'avons dépeint, ce Comte si farouche étoit devenu presque aimable. Quel prodige ne peut opérer la beauté indulgente & douce!

M. d'Isembourg étoit étonné lui-même du changement survenu en lui. Mais à soixante ans change-t-on bien réellement, & revient-on de ses longues habitudes? réforme-t-on d'une manière durable un caractère qui a vieilli, pour ainsi dire?

Tant de complaisance qu'il falloit avoir, lassa bientôt le Comte. Il vit que son cœur n'étoit point formé pour l'amour, & qu'il lui étoit impossible d'avoir des soins soutenus pour une femme.

Le malheur eût été médiocre, s'il en étoit resté là : mais c'étoit un nuage qui devoit grossir chaque jour. Le Comte

eut des dégoûts d'abord, enſuite des ſoupçons : il devint jaloux; il rendit à ſon viſage toute ſa dureté naturelle. L'infortunée ne pouvoit plus le regarder ſans frayeur. Il étoit enchanté d'inſpirer ce ſentiment à la timide innocence. Cela lui rappeloit avec plaiſir l'horreur dont il glaçoit les ennemis à l'armée. Il ne l'entretenoit plus que d'hiſtoires tragiques, d'événemens funeſtes, & de punitions infligées à de jeunes femmes par de vieux maris. Et c'étoit ordinairement au lit & dans les ténèbres qu'il lui faiſoit ces beaux récits, avec un ſon de voix qui ajoûtoit encore à l'impreſſion qu'ils faiſoient naître. La pauvre Comteſſe en étoit effrayée au point qu'elle ne pouvoit s'empêcher de crier de toutes ſes forces : elle s'évanouiſſoit; on venoit à ſon ſecours ; elle fondoit en larmes, & le monſtre jouiſſoit de ſa douleur.

Elle alloit ſuccomber à un pareil traitement, lorſque l'Empereur donna ordre au tyran de ſe rendre au plutôt à Vienne, pour aller défendre avec lui les frontières de l'Empire, que menaçoit alors le Grand Guſtave. M. d'Iſembourg,

forcé d'obéir, mais bien fâché de quitter sa femme, n'a que le temps de l'établir à Cologne, fort inquiet sur sa conduite future, par tous les outrages qu'il lui a faits. Il prend ensuite la route de Vienne.

Il y avoit six mois que l'épouse dont il n'étoit pas digne étoit la plus malheureuse des femmes. Par l'excellence de son ame, elle rappela la sérénité sur son front, pour cacher aux habitans de Cologne ses chagrins passés & la brutalité du Comte. Après tant de peines, elle commença à goûter le bonheur du calme. Mais ce bonheur dura peu; & son époux, respirant encore le sang & le carnage, revient plus farouche qu'il ne l'a jamais été. Jaloux sans sujet, soupçonneux sans cause, il avoit le malheureux besoin de tourmenter la vertu.

Il avoit donné à sa femme un Page nommé *Massauve*, d'une ancienne famille du Languedoc, adroit dans tous les exercices, jeune, d'une figure charmante. Il veut se persuader que sa femme l'aime; & le voilà en fureur.

Jusques-là, elle n'avoit répondu que

par les pleurs à toutes les brutalités de son tyran. Ce nouvel outrage anima ses beaux yeux ; elle eut la force de le regarder, d'élever sa voix, de donner de la vivacité à sa douceur naturelle : dans cet état, c'étoit un être divin. Il falloit être un monstre pour ne pas tomber à ses pieds. Son mari le fut. Il crut que cette vivacité même étoit une preuve de la légitimité de ses soupçons ; & ses indignités recommencèrent.

Ne s'offrira-t-il pas quelque ame bienfaisante qui prenne la défense de la vertu opprimée?

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

Le défenseur de Madame d'Isembourg est un homme bien imposant, bien capable d'arrêter le tyran qui se plaît à la rendre malheureuse. C'est le généreux & vaillant Prince François de Lorraine (1), adorateur secret de notre in-

(1) Ce Prince, d'abord Doyen de Cologne & Cardinal, sans être dans les Ordres, se maria depuis, & fut Duc de Lorraine. C'est le père du

téreſſante Comteſſe. Il ne put ſi bien cacher ſa paſſion, que notre jaloux n'en fût inſtruit. A cette nouvelle, cet homme fier & bas trouva que ce Prince valant incomparablement mieux qu'un petit Page Languedocien, c'étoit une choſe bien différente. Il ſe ſeroit cru même honoré de cet amour pour ſa femme.

O mépriſable vanité.... La vérité pourtant eſt que Madame d'Iſembourg n'aima pas plus le Prince que le Page; mais elle étoit charmée de le voir chez elle, parce que ſon très-redouté époux, fier de la viſite de ce Héros, ne la tourmentoit point pendant ce temps-là. Ainſi, ce n'étoit pas pour elle un bonheur; mais c'étoit un ſupplice de moins.

Pour adoucir encore ſon infortune, elle ſe rendoit ſouvent aux Carmélites, où elle paſſoit des heures entières avec une jeune religieuſe qu'elle goûtoit beaucoup. C'étoit une victime d'amour, que

---

Duc Charles V, l'aïeul de Léopold, le biſaïeul de l'Empereur François I, & par conſéquent le triſaïeul de Joſeph II & de la Reine de France.

le Prince d'Orange avoit beaucoup aimée, & qui avoit fui ce Prince. Elle s'étoit long-temps défendue de ſes pourſuites, ſans pouvoir en arrêter le cours. Comme elles étoient devenues trop preſſantes, pour y mettre fin, elle s'étoit échappée ſecrètement de la Haye. C'étoit la ville de Grol, alors ſous la domination d'Eſpagne, qu'elle avoit choiſie pour ſon aſile. Mais ce Prince, inſtruit de ſa retraite, perſuada aux Hollandois d'aſſiéger cette place, ſous le prétexte de l'utilité publique. L'avis fut ſuivi; Grol fut pris d'aſſaut & abandonné au pillage. La jeune fugitive eſt conduite tremblante devant le vainqueur, qui voulut abuſer de la circonſtance malheureuſe où elle ſe trouvoit. Mais elle lui montra tant de vertu, de fermeté, d'horreur pour ſon procédé, qu'elle lui inſpira du reſpect. Peu raſſurée néanmoins ſur les pourſuites du Prince, & dans la crainte de quelque retour de ſes ſentimens impétueux, elle s'étoit retirée chez les Carmélites de Cologne.

C'eſt là qu'elle conſoloit les peines

de Madame d'Iſembourg, & qu'elle lui racontoit des malheurs arrivés à d'autres femmes, auſſi fâcheux que les ſiens. Elle ſavoit toutes les anecdotes nouvelles de la Flandre, qui rouloient preſque toutes ſur les tromperies des hommes & ſur les infortunes des femmes.

Ainſi, cette bonne religieuſe d'un côté, & le Prince de Lorraine de l'autre, empêchoient que la Comteſſe ne ſe trouvât éternellement avec ſon ennemi.

Une autre circonſtance favorable lui procura encore quelque relâche. L'Infante Claire-Eugénie, Gouvernante de Bruxelles, la pria d'aller tenir pour elle ſur les fonts un enfant de la Ducheſſe de Neubourg. Son mari fut bien obligé d'y conſentir.

Ce qu'il y eut de plus heureux encore, c'eſt que l'Empereur donna un nouvel ordre au bizarre époux de ſe rendre à l'armée.

Ah! qu'il aille cueillir tant de lauriers qu'il voudra; qu'il batte les Suédois, mais qu'il nous laiſſe à Cologne.

Hélas! la Comteſſe ne peut pas même reſter long-temps dans cette ville pen-

dant l'absence de son mari. Il y régnoit alors une maladie épidémique. Elle se retire dans un château voisin. A peine y est-elle arrivée, que le Prince de Lorraine y arrive aussi. On eut beau le supplier de se retirer, & lui représenter les nouveaux soupçons qu'alloit avoir M. d'Isembourg, il voulut rester : mais tous ses efforts pour triompher de la Comtesse furent perdus.

On apprit cependant au camp impérial cette visite du Prince; on en plaisenta M. d'Isembourg; on loua sa complaisance & ses bons procédés, On le mit en fureur : il ne crut plus alors que l'amour du Prince honorât sa femme.

Il quitte le camp, & vient comme un tigre à ce château fatal. Plus de ménagement alors pour le Prince, plus de pitié pour sa femme. Il faut qu'elle meure. Le Comte n'est plus indécis que sur la manière dont elle mourra.

Sera-ce le poison ? sera-ce le fer ? Cette idée horrible peint sur son front la joie du méchant. Sa malheureuse compagne, qui ignoroit son infernal dessein, trompée par la gaieté extraordinaire

de ſon viſage, lui demande avec une douceur capable d'attendrir le cœur le plus barbare, *qu'eſt ce qu'elle voit dans ſes yeux de moins menaçant que de coutume?* C'eſt, lui répondit-il, parce que je vous trouve plus belle aujourd'hui que jamais, & que je prends le plus grand plaiſir, en vous regardant, d'imaginer que quand il me plaira vous ne ſerez plus qu'un objet d'horreur. La douce Comteſſe ne comprit pas le ſens de cette parole atroce, quoique fort intelligible pour nos Lecteurs, à qui elle rappellera le mot de Caligula à ſa femme, *ô la belle tête! quand je voudrai, j'aurai le plaiſir de la couper* (1); la Comteſſe, diſons nous, trop bonne pour deviner un crime, répond à ſon mari, en ſouriant: Comment pourriez-vous m'ôter tout d'un coup le peu de beauté que le Ciel m'a donné, & uſurper le droit du temps, qui même

(1) *O lepidum caput! ſed cùm ludebit, amputabitur.*

n'a

n'a que le pouvoir de me l'ôter peu à peu?

Mon pouvoir eſt plus ſûr que celui du temps, reprit-il. J'ai plus d'un moyen. Mais vous ſerez contente de moi; je vous traiterai en femme de qualité, & vous aurez le bonheur d'avaler une poudre de diamans toute ſemblable à celle qui fit mourir en deux heures Caroline d'Aremberg ma première femme.

A ces mots, elle jette le cri le plus perçant, & ſe réfugie précipitamment dans ſa chambre. Elle tombe évanouie dans les bras de la fidèle Delmas, ſa fille d'honneur. Eh! Madame, qu'avez-vous? lui dit la demoiſelle alarmée. Quand la Comteſſe put recouvrer la parole, elle lui rendit l'étrange propos qu'elle venoit d'entendre. Le monſtre! s'écria cette fille; c'eſt lui qui a empoiſonné ſa première femme, & il vous en fait l'aveu!

Elles délibèrent ſur le parti qu'il faut prendre, & concluent d'écrire à Madame de Furſtemberg, pour qu'elle vienne promptement au ſecours d'une ſœur innocente.

Mais, hélas! on a bien souvent tort aux yeux du public, quand on a un vieux mari, & qu'on est & jeune & belle. Telle fut l'idée de Madame de Furstemberg. Elle répondit à sa sœur, qu'elle avoit sûrement mal compris le Comte; qu'une preuve qu'il ne vouloit pas l'empoisonner, c'étoit qu'il lui avoit parlé de poison; qu'on ne menaçoit jamais du mal qu'on vouloit faire; & qu'ainsi elle engageoit sa jeune sœur à regagner le cœur de son mari & à se tranquilliser.

Voilà, comme on voit, une grande ressource pour Madame d'Isembourg. Tel est l'ordinaire intérêt des proches, même dans les plus brillans états. Cependant elle avoit sans cesse l'image de la mort sous les yeux. Madame, lui dit Delmas, puisque votre famille vous abandonne, il faut tâcher de vous suffire à vous-même. Votre Page, premier objet de la jalousie de votre mari, ce vertueux Massauve peut vous être d'un grande utilité. Confions lui votre fatal secret. Le Page, informé du danger de la Princesse, lui proteste qu'il est prêt à mourir pour elle. Il s'associe un de ses frères.

La fuite de Madame d'Isembourg est résolue ; elle s'exécute. On étoit déjà sur les frontières : une troupe paroît ; c'étoit le Comte, qui venoit, à la tête de ses gardes, arracher sa proie aux ravisseurs. Massauve prit alors la résolution de périr, pour sauver la Princesse. Elle étoit dans sa voiture avec Delmas & avec l'autre Massauve. Le généreux Page dit au cocher de doubler le pas. Pour lui, il attend fièrement le Comte, qui le reconnoît, qui l'attaque, qui perd du temps. La Comtesse est sauvée ; mais le fidèle Page n'est plus.

Madame d'Isembourg est inconsolable de sa mort ; elle n'aime plus à ce prix la liberté qu'elle vient de recouvrer ; elle veut retourner à Cologne s'exposer à toute la brutalité du Comte. La vie lui est à charge. Delmas, & le seul Massauve qui lui restoit, l'en détournent.

Elle arrive en France & à Paris sous le règne de Louis XIII, passant pour la sœur de Massauve, qui prit alors le nom de Mesplets, afin de ne pas être reconnu. Mais déjà on y parloit de sa malheureuse aventure, à laquelle on donnoit les cou-

leurs les plus fâcheuſes. Fuyons encore, dit-elle à Meſplets, fuyons en Languedoc, votre patrie. Elle s'y rend, & ſe fixe dans un payſage charmant auprès d'Alby. Là, la verdure, les ruiſſeaux, le calme des champs, le ſilence des bois, la beauté de la nature l'intéreſſent, & lui font doucement oublier ſes peines paſſées. Meſplets animoit encore ſa ſolitude par les tableaux qu'il lui en faiſoit. Il s'amuſoit à la peindre elle-même. Imprudent ! d'oſer diſtinguer de trop près des yeux & des charmes qu'on ne voyoit jamais impunément.

Il ne manquoit plus à la Comteſſe que de faire naître une pareille paſſion. Bientôt Meſplets la lui déclare de la manière la plus alarmante. Seule dans un déſert, ſi loin de ſa patrie, ſans amis, ſans reſſources, ſi belle, avec un jeune homme à qui elle devoit tant, avec le frère du généreux Page, mort pour elle !

La plupart des femmes expoſées aux mêmes événémens qui ont fait le malheur de Madame d'Iſembourg, y ont du moins donné lieu par des paſſions.

Cette Princeſſe n'en avoit jamais eu ; toujours innocente & fidèle, elle avoit été ſur le point de périr ſous la main d'un époux barbare : ſa famille l'abandonnoit ; privée de ſon état, réduite maintenant à vivre obſcure, à ſe cacher, reléguée dans une terre étrangère, elle avoit encore à ſouffrir de la paſſion de Meſplets, qui devenoit ſon plus grand malheur.

Elle ſe dérobe à ce danger imprévu, & court à Alby pour y chercher un protecteur. Elle le trouve dans le Prélat qui occupoit alors le ſiége de cette ville, & qui étoit de l'illuſtre Maiſon de Daillon du Lude, où la vertu fut toujours héréditaire. Elle lui fait la grande confidence de ſon nom, de ſes infortunes. Charmé de ſecourir une Princeſſe infortunée, le Prélat la délivre d'abord de Meſplets, qu'il range ſous les drapeaux du Maréchal de Schomberg, alors Gouverneur du Languedoc.

On apprit en Allemagne le lieu où Madame d'Iſembourg étoit retirée. Madame de Bade une de ſes ſœurs, l'engagea à revenir auprès d'elle. Madame

d'Arſchot lui envoya Saint Aunais, pour la prier auſſi de l'aller joindre en Eſpagne. Ses frères firent les mêmes efforts pour l'attirer a Hohenzollern.

Tous ſes parens, ſes amis s'étoient enfin réunis contre M. d'Iſembourg. Accablé des reproches de tous les Princes & Comtes de l'Empire, il ne put plus reſter dans ſa patrie, & quitta le ſervice de l'Empereur, pour s'attacher à celui d'Eſpagne. Il étoit Gouverneur d'Arras, lorſque les François firent le ſiége de cette ville, & l'emportèrent avec tant de valeur.

On publia dans l'Europe que M. d'Iſembourg avoit été tué au dernier aſſaut. La nouvelle en parvint à Alby; & l'indulgente Comteſſe pleura encore la mort d'un homme qui lui avoit rendu la vie ſi malheureuſe.

Pluſieurs Princes recherchèrent alors ſa main. La fuite, qui perd les autres femmes, avoit laiſſé ſa réputation intacte. Elle ſe refuſa à toutes ces recherches, ne voulut plus retourner dans ſa patrie, & crut qu'après tant de traverſes elle n'avoit point de parti plus ſage à

prendre, que d'enterrer son nom & sa beauté dans un couvent du Languedoc. Elle reçut donc le voile des mains de M. d'Alby dans le couvent de la Visitation de cette Ville. Elle y vécut doucement & paisiblement jusqu'en l'an 1670.

Telle fut la fin de cette innocente & belle Princesse que la jalousie de son époux força de fuir dans une terre étrangère. Mais s'il la rendit malheureuse, il répandit lui même l'amertume sur ses cheveux blancs. Se voyant sans enfans & déchiré de remors à la fin de ses jours, il fit transporter de Cologne à Bruxelles, où il avoit fixé sa demeure, le corps de sa première femme qu'il avoit empoisonnée. Il laissa dix mille écus pour lui construire une chapelle, & institua pour son héritier le neveu de cette malheureuse victime de sa jalousie, second fils du Duc d'Arschot. Il étoit, à sa mort, Chevalier de la Toison d'Or & Surintendant des Finances du Roi d'Espagne.

## *NOTE.*

On ſent qu'il auroit été facile à l'Auteur de cette nouvelle de lui donner plus d'intérêt. Mais nous croyons qu'il a été plus ſage de n'en rien faire. Pourquoi vouloir toujours échauffer, exagérer, dénaturer? Un récit naturel & ſimple ne vaut-il pas mieux qu'une énergie déplacée? D'ailleurs on voit bien que c'eſt ici un fonds vrai; & l'Auteur, qui étoit contemporain de ceux qu'il met en ſcène, ne pouvoit point ſe permettre une infidélité ſenſible. Nous ignorons du reſte quel fut cet Auteur, dont le nom ne ſe trouve ni au titre du Livre ni dans le privilége.

Nous comprenons aiſément qu'un autre, à ſa place, auroit ſaiſi avec empreſſement l'intervention du Prince de Lorraine : amoureux de la Comteſſe, il auroit touché ſon cœur. Mais, premièrement, pourquoi faire ce tort à Madame d'Iſembourg? enſuite pourquoi

donner à ce Prince un caractère qu'il n'a jamais eu? Il eſt de fait qu'il n'a pu ſe défendre de l'impreſſion victorieuſe de cette beauté, ainſi que tous ceux qui la virent; & ce n'eſt pas ici un roman. Mais il tournoit dès-lors toutes ſes vues à la reſtauration de ſa Maiſon. Les amoureuſes folies de Charles IV pour Madame de Cantecroix & pour tant d'autres, lui inſpiroient plus de ſageſſe. Appelé à donner des lois à la Lorraine après ce Duc aventureux, il ne pouvoit être trop ſur ſes gardes. Il y fut; il y répara les fautes de ſes prédéceſſeurs : il étoit loin de ſuivre Madame d'Iſembourg dans l'Albigeois.

Il faut toujours conſerver leur caractère aux perſonnages hiſtoriques, ſelon Horace, Boileau, & ſur-tout ſelon la raiſon; & c'eſt ce qu'on a fait ſcrupuleuſement dans la Nouvelle que nous avons analyſée.

Pour être plus courts, nous avons ſupprimé dans notre extrait une action du jeune Meſplets, qui peut trouver ſa place dans une note.

Ce jeune homme, furieux d'avoir

perdu Madame d'Iſembourg, ſe jeta dans la mauvaiſe compagnie & dans le déſordre. Il fut arrêté comme eſpion de l'Eſpagne, & alloit être condamné à mort par le Parlement de Toulouſe. Il n'avoit qu'à nommer la Princeſſe, & prouver qu'il avoit toujours été avec elle depuis ſon retour en Languedoc, il étoit renvoyé abſous : mais fidèle au grand ſecret qu'elle gardoit encore ſur ſa naiſſance, il aimoit mieux mourir que de la compromettre. Elle apprend cet effort de vertu dans un homme ſi peu délicat d'ailleurs, & elle vole à Toulouſe, ſe préſente aux Juges de Meſplets, ſe nomme, adminiſtre clairement les preuves qu'il n'eſt pas eſpion, & le ſauve.

La Maiſon de Hohenzollern, dont elle étoit, ſort d'une tige commune avec celle de Brandebourg; & ce mot ſeul atteſte ſa grandeur.

Nous avons vu que la branche d'Iſembourg, dans laquelle elle entra, finit avec ſon mari : mais la Maiſon ſubſiſte encore avec gloire, & depuis bien des ſiècles elle continue de donner tant de preuves

de vertu, de courage, de générosité, que notre Comte ne forme qu'une ombre passagère dans ce brillant tableau.

La Maison Daillon du Lude, dont étoit le Prélat d'Alby, a donné plusieurs grands Hommes à la France. Il y en eut un sur-tout, nommé Jean Daillon, sous Louis XI, & que ce Prince aimoit beaucoup. Il l'appeloit *Maître Jean des Habiletés*, parce qu'il trouvoit du remède à tout. Le Roi lui disoit souvent : Faites bien votre métier de *Jean*, je ferai bien mon métier de *Louis*. (Voyez à ce sujet les Mémoires historiques d'*Amelot de la Houssaye.*)

Le Maréchal de Schomberg, dont il est question dans notre extrait, est celui qui battit M. de Montmorency à Castelnaudary, & qui fut Gouverneur du Languedoc après la mort tragique de ce Seigneur, en 1632.

# QUATRIÈME CLASSE.

## ROMANS D'AMOUR.

## L'ENGOUEMENT.

L'Abbé Desfontaines nous a donné un Dictionnaire néologique : mais cet Ouvrage eſt bien imparfait; & l'on pourroit former un autre volume, en ſupplément de tous les mots nouveaux qui ſont nés depuis la mort de cet Ecrivain. Tel eſt celui d'*engouement*. Mais ſi le mot eſt inconnu, la choſe qu'il exprime eſt vieille comme le monde. Nous en trouvons une deſcription parfaite dans Horace; car Rome avoit auſſi ſes engoués : les grandes villes ſont leurs demeures naturelles. Voyez dans le Poëte latin le portrait dont nous parlons, & dont le dernier trait de pinceau eſt terminé par ce vers :

*Eruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.*

Madame de Staal a composé une petite Pièce sur l'engouement : mais ce n'est qu'une esquisse ; & d'ailleurs ce n'étoit que l'engouement de la Cour de Madame la Duchesse du Maine. Il y avoit bien de la différence entre les goûts de cette Princesse, de son époux, de Madame de Bérenger, de M. de Malésieux, de l'Abbé de Monville, & de tant d'autres esprits galans & fins, qui faisoient les beaux jours de Sceaux, & les changemens survenus depuis parmi nous. Il nous faudroit donc des traits beaucoup plus frappans pour faire sentir cette manie d'une manière efficace ; ce seroit là une Pièce de caractère dont nous abandonnons l'ordonnance & la composition à nos maîtres. Pour nous, nous ne voulons, dans le récit suivant, qu'indiquer la chose, sans autre but que celui d'amuser un instant.

Tout ce qui est du ressort des passions, de l'imagination, de l'égarement, des folies humaines, appartient de droit à notre Ouvrage. Notre devoir est de peindre ces travers, sans les approuver ; & en nous efforçant d'être agréables, nous devons bien plus nous efforcer d'être utiles.

Nous ne promenerons pas aujourd'hui nos Lecteurs au bout du monde, comme nous le faisons si souvent. Nous replierons nos voiles, & nous

ne sortirons point de Paris. Dans quel lieu de la terre pourrions-nous trouver des couleurs aussi vraies pour peindre l'engouement?

LUCILE, fille unique d'un riche Financier qui en vouloit faire une dame de la Cour, avoit de la finesse dans la figure, de la vivacité dans les yeux, du trait dans les réparties, un mouvement prodigieux dans la tête. Lucile n'étoit cependant encore que dans sa onzième année : on étoit effrayé de la perfection qu'elle annonçoit pour l'âge heureux de seize ans. Destinée à jouir d'une fortune immense & d'un grand état, pour suppléer à la noblesse qui lui manquoit, on lui permit, on lui ordonna de ne jamais épargner l'argent, de le jeter, pour ainsi dire, par la fenêtre : noblesse nouvelle, qui vaut bien l'ancienne, aux yeux du vulgaire. Ses parens avoient eu par-là l'idée de la rendre bienfaisante & généreuse; ils ne la rendirent que prodigue. Y a-t-il du mérite, du plaisir à donner sans choix, au hasard, à donner la chose

à laquelle on n'attache aucun prix? Lucile, en faisant ses continuelles largesses, avoit l'air seulement de vouloir se débarrasser d'un fardeau incommode. Ce n'étoient pas les indigens qui lui avoient de l'obligation; c'étoit elle qui étoit ravie, quand on vouloit bien abréger cette insupportable contrainte qu'on lui avoit imposée de dénouer à tout moment les cordons de sa bourse.

Quant à elle, tous ses goûts étoient prévenus & satisfaits. Elle n'avoit plus la douceur du désir. Enfin Lucile fut blasée en arrivant à l'âge de seize ans. Hautaine, dédaigneuse, ignorante, insensible; ayant tous les défauts qu'entraîne la dangereuse abondance, incapable de goûts solides & d'occupations suivies, elle n'attendoit plus que l'instant qui alloit la faire devenir Comtesse, Baronne, Marquise, ou Duchesse.

Cet instant arrive; & un jeune homme qui avoit des aïeux, honora Lucile de sa main, parce qu'elle avoit deux millions. Le nouvel époux, empreint de toutes les mœurs de son siècle, & bien débarrassé du joug de mille préjugés qui

avoient rendu ſes pères illuſtres, regarda d'abord en pitié, puis en dériſion le lien du mariage. Il n'aimoit point du tout ſa femme; mais en galant homme il ne prit que les deux tiers de ſa dot, & lui laiſſa le reſte, avec une liberté abſolue.

La liberté eſt un don du ciel trop ſupérieur à la foibleſſe de l'homme; il n'eſt pas aſſez parfait pour en jouir: il faut des chaînes néceſſaires à ce prétendu Roi des animaux. Il en faut bien plus encore à la femme: ſi elle n'en avoit pas, elle s'en forgeroit. Eh! quelle femme ne s'en forge pas?

Que l'on conçoive, ſi l'on peut, l'état où ſe trouva Lucile peu après ſon mariage. Son père & ſes parens n'oſoient ou ne pouvoient plus exercer leur empire ſur elle. Libre encore par ſon époux, & n'ayant pas en elle même la moindre poſſibilité de s'intéreſſer ni de s'occuper, le peu de goûts que la nature lui avoit donnés ayant été uſés d'une manière ſi précoce & ſi deſtructive, elle ſe trouve réduite à elle ſeule, c'eſt-à-dire, à la nullité, à l'ennui.

Les gens nuls & ennuyés ont encore des ressources ; ils peuvent être les jouets de la séduction : la carrière du libertinage leur est ouverte.

Libertinage. Ce mot est passé de mode ; & la chose, qui reste, a des noms plus doux : on lui donne orgueilleusement celui de sensibilité. Plusieurs jeunes évaporés, qui se disent sensibles, s'attachent au char de Lucile, qui mouroit de vapeurs, & qui cherchoit un intérêt, un sentiment, une passion, enfin une occupation quelconque qui pût la tirer du vide affreux où son existence se perdoit. Attaquer son cœur, eût été chose fort inutile : la pauvre petite n'en avoit point, ses adorateurs n'en avoient pas eux-mêmes. Mais tout se compense dans la nature : au défaut d'ame, on a l'imagination. Cette faculté est singulièrement susceptible dans les gens désœuvrés, & la chimère supplée tout naturellement à la pensée. On peignit à Lucile, avec transport, des feux qui n'existoient point, des feux qui la ranimèrent, parce qu'ils la rappeloient à son amour-propre, ou à sa vanité. On lui vanta

l'empire de ſes charmes, la fineſſe de ſes yeux, la pénétration de ſon eſprit. On étoit ſurpris de voir un ſi rare aſſemblage de graces, de raiſon, & de prudence, dédaigné par un époux aveugle, trop indigne d'un ſi rare tréſor. Ah! ſi une étoile plus proſpère eût daigné en honorer le Chevalier de Rilleville, quelle félicité! Mais, hélas! quel malheur! c'en étoit fait, il falloit renoncer à un vain eſpoir.

Et auſſi-tôt les larmes de couler, les ſanglots d'oppreſſer le cœur le plus tendre. En effet, c'étoit un homme bien ſenſible, bien vrai ſur-tout, bien franc, que ce Chevalier, aimable du reſte, ayant une taille ſwelte, des yeux ſi expreſſifs, de ſi jolies dents, des cheveux châtains ſi bien plantés, une figure ſi noble, un maintien ſi aiſé, tant de graces dans ce qu'il diſoit, tant de ſéduction dans ſon maintien!

Tranchons bien vîte tout ceci. Ah! le fripon de Chevalier! le voilà déjà couronné par l'amour. Rien n'égale la félicité de Lucile. Quelle différence entre ſa vie paſſée & les jours qu'elle coule

maintenant dans l'ivreſſe ! Elle avoit perdu ſa vie ; graces à un Dieu bienfaiſant, elle en connoît à préſent l'uſage, le ſeul uſage qu'on doive en faire.

Loin de craindre que ſa liaiſon nouvelle ne ſoit connue, le ſujet en eſt trop beau, pour ne pas lui inſpirer de l'orgueil ; & ſa main légère déchire ſoudain le voile myſtérieux de l'amour-Eh ! pourquoi rougiroit-elle de ſon choix, lorſque de toutes parts de jeunes mains de vingt ans ſemblent prendre elles-mêmes la trompette pour annoncer au loin leurs triomphes & leurs défaites. O ſiecle d'or, conſacré par les Poëtes, jours de délices, où l'amour ne ſe faiſoit pas encore à l'ombre, mais où l'on s'honoroit publiquement de ſa flamme, tu n'es pas une chimère, ton règne commode dure encore ; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour nous convaincre de ta réalité.

Ainſi penſoit, ainſi agiſſoit déjà Lucile. Dans ce temps où l'exemple eſt le Dieu qui régit le monde, elle avoit ptis, ſans beſoin du cœur, uniquement par air, un amant comme les autres. Fi-

dèle des-lors à cette séduction qui étoit entrée dans sa tête, elle ne vit plus que par les yeux du Chevalier, elle adopta tous ses goûts; goûts déjà factices & secondaires pour lui; enfans bizarres de la mode, du désœuvrement, & de cette philosophie toute neuve qui détruit tant de préjugés & qui console si peu; goûts enfin que notre imitatrice enthousiaste dénatura encore. L'amour, ou plutôt son simulacre vain, acheva complètement son ouvrage en elle: au lieu de l'inspirer, il *l'engoua*. L'exagération où elle étoit montée, à force de s'échauffer & de se battre les flancs, & qu'elle prenoit pour une sublime & forte passion, lui inspira mille manies, à l'imitation du Chevalier. Ayant d'abord une espèce de fièvre occasionnée par l'agitation de sa tête, elle chercha à la calmer, en commençant des cours & des courses, allant à pied dans les rues de Paris, une légère *tronchine* à la main, & visitant les ateliers, les manufactures, ne parlant que d'arts, d'Artistes, de métiers. Toutes les connoissances humaines se présentent à son imagination ardente

avec la même rapidité que les ombres chinoiſes ſe préſentent aux regards du vulgaire ravi. Semblable au chryſologue du grand Rouſſeau, elle ſait tout auſſi. Elle juge, elle condamne déjà; elle prononce que Deſcartes n'étoit qu'un viſionnaire. Elle trouve l'attraction de Newton auſſi ſublime que l'impulſion du Philoſophe François eſt impertinente. Elle hauſſe les épaules au nom de Mallebranche. Voltaire, Helvetius ſont ſes Dieux : *les autres ne valent pas l'honneur d'être nommés.*

Ses idées s'agrandiſſent : ſuffiſamment inſtruite ou dégoûtée déjà des ſciences courantes, la Phyſique vient tenter ſon imagination. Elle ſe tranſporte au cabinet du laborieux ſucceſſeur de l'Abbé Nollet; & là, avec le Chevalier & de jeunes Virtuoſes des deux ſexes, pareillemet aſſortis d'amour & de goûts, contemplant les machines offertes à ſes yeux, elle eſt émerveillée de la reſſource prodigieuſe du levier, de l'empire des forces mouvantes, des vertus de l'aimant, de l'électricité, des couleurs, ſans pouvoir remonter aux cauſes, ne s'en ſou-

ciant pas même, & ne manquant jamais de bâiller à chaque démonſtration.

Raſſaſiée en deux jours de Phyſique, on lui parle de Chimie ; on prononce le nom de *Macquer*, celui de *Sage* : elle vole, avec ſa ſociété intime, au Laboratoire de ces deux Savans; elle ſe pénètre de la compoſition & de la décompoſition des corps. Mais bientôt les éléopiles, l'odeur, la malpropreté de cette ſcience lumineuſe, ſortie des chimères de l'Alchimie, la révoltent. Elle eſt excédée, & revient parler ſentiment & paſſion chez Alciniane ou chez Leſbie, en bâillant encore.

L'heure du dîner arrive, & la fatale ſonnette frappe le timpan délicat de l'oreille de Lucile. Elle ſe traîne à table, ne touche aux ragoûts les mieux apprêtés que d'une dent ſuperbe & dédaigneuſe, puis, pendant que ſes convives dînent, elle choiſit ſes rubans, ſon rouge, une étoffe nouvelle bien rembrunie & bien ſombre, telle qu'en portoit la Reine Anne d'Autriche ſur ſes derniers jours.

Le dîner n'eſt pas fini, qu'on eſt d'une

l'assitude à pleurer ; on s'étend négligemment sur une bergère ou sur un canapé. Que la roue du temps est lente! Le Chevalier ne vient point. Il vient. Que fera-t-on de l'éternelle soirée qui se prépare ? On ne peut guère aller au spectacle qu'à sept heures. Il faut lire. Que lira-t-on? Mais vraiment tout le monde parle de la Grèce. Ah! c'étoit un pays bien enchanteur, un peuple bien aimable. N'y a-t-il pas quelque traduction nouvelle de ces immortels Ecrivains d'Athènes ? = Oui, voilà un Callimaque, un Bion, un Moschus, un Théocrite, un Pindare; voilà, voilà les fragmens de Sapho. = Quel feu dans cette belle Ode à Vénus ! Ah! on n'aime plus comme la fameuse Lesbienne ! = Quelle idée ! on aime bien mieux, bien plus fortement. Vit-on jamais, dans la Grèce, cette énergie, cette passion, cette prononciation sur-tout qui caractérise notre siècle ? Lucile ne le croit pas, elle en assure du moins le Chevalier : mais elle est encore engouée de la Grèce, elle en a dans sa bibliothèque tous les Auteurs qui ont été traduits. Cet engouement

ne dure qu'un jour ; car dès le lendemain, ouvrant, par désœuvrement, un Lysias, ses yeux se portent sur le premier plaidoyer de ce grand Orateur ; & voyant qu'il justifioit un mari qui avoit tué l'amant de sa femme surpris dans ses bras, voyant encore que les lois d'Athènes autorisoient ces sortes d'assassinats, elle jeta le livre par dépit, traita les Athéniens de barbares, Lysias d'impertinent, & renonça pour jamais à la Grèce. Il faut pourtant bien aussi approfondir la Logique comme les autres. Tout le monde en parle, & il est indispensable d'avoir la réputation de raisonner juste. Mais, ô ciel, quel langage ! que signifient tous ces mots hétéroclites, *de syllogismes, d'enthymèmes, de dilemmes, de baroco, de camestres* ? Ah ! cela ressent trop la Grèce, à laquelle on a renoncé.

La lecture est une insipide chose. Tous ces Auteurs, qui passent leur vie à écrire, n'ont pas la moindre idée de la bonne compagnie. Les plus vieux sont de vrais capucins qui croient comme au temps de la Reine Blanche. Les nouveaux ont

un

un peu plus de force; mais ils ſont trop timides encore. Qu'ils ont de peine à devenir Philoſophes!

Philoſophes! Il en eſt beaucoup à Paris. Mais leurs véritables leçons ne ſont pas celles qu'ils impriment: l'adminiſtration a toujours l'injuſtice d'empêcher que leur penſée ne ſorte tout armée de leurs têtes, comme Minerve du cerveau de Jupiter. On prive, par cette ſévérité, l'Univers de ces premiers élans d'un million de Sages qui le rendroient trop heureux, en l'éclairant de tant de faiſceaux de lumières. Ce n'eſt qu'à l'ombre de leurs cabinets que nos Porphyres, nos Celſes, nos Empyricus, nos Spinoſa, & nos Hobbes modernes ſe haſardent à développer à quelques Néophytes privilégiés leurs vrais principes & la marche de leur ſageſſe profonde: ils continuent de laiſſer la vérité dans ſon puits pour le troupeau du genre humain.

Il eſt permis à Lucile de pénétrer dans un de ces ſanctuaires qui doivent immortaliſer notre ſiècle. Ses yeux ſe deſſillent alors. Juſques-là, on ne lui avoit

montré que quelques rameaux détournés & banaux de la vertu : elle eſt à ſa ſource maintenant; elle découvre l'humanité tout entière, l'humanité qui contient éminemment toutes les vertus. Les aveugles mortels, les Sages de l'antiquité eux-mêmes n'en avoient connu que quelques foibles branches. Ils s'étoient appeſantis ſur l'amour qu'on devoit à ſes parens, à ſa patrie, à ſes enfans; ſur le reſpect dont on étoit tenu envers les Puiſſances, envers les lois qu'on avoit la bêtiſe de croire ordonnées par le Ciel. Ils étoient d'un ennui mortel, ces anciens, en expliquant les devoirs, dont ils faiſoient des ſoudiviſions immenſes, & qui devoient employer la vie entière. Ils ne laiſſoient preſque rien au plaiſir, ou plutôt, dans leur délire étrange, ils faiſoient conſiſter le plaiſir dans la pratique de ces inſipides devoirs : dans leur ſyſtême, il falloit reſpecter juſqu'aux vieillards.

Il eſt vrai que depuis fort long-temps Lucile avoit ſecoué la plupart de ces chaînes pénibles. Mais ſon cœur en gémiſſoit ſouvent, & elle n'étoit pas à

l'abri du remords. La philoſophie va la délivrer de cette foibleſſe. On lui perſuade que pourvu qu'elle ait l'humanité dans l'ame, cela ſuffit, & que dès-lors elle eſt exempte de tous ces détails minutieux & ſubalternes qu'on appelle les devoirs de fille, d'épouſe, de mère, de citoyenne : ſentimens de préjugé dont il faut ſe défaire avec tant d'autres. Cette morale commode plaît merveilleuſement à Lucile ; elle s'en pénètre chaque jour ; elle ſecoue ſes fers, & dit fièrement, *je ſuis libre.*

Elle devient libre en effet, mais bien ennuyée. Cependant le Chevalier lui paroiſſoit toujours fidèle, & d'ailleurs, imbue des grands principes, elle avoit la douceur d'aller les répandre au dehors, ou de les développer elle-même dans ſa chambre & dans ſon boudoir ; elle avoit le plaiſir de ſe moquer des vieilles qui reſtoient toujours ſous le joug des préjugés. Quelquefois, plus généreuſe, elle les plaignoit. Les pauvres femmes, diſoit-elle, ce n'eſt pas leur faute : on n'en ſavoit pas davantage de leur temps. Elle avoit la gloire de ſe voir citée comme

une femme supérieure & forte, qui faisoit une révolution morale dans la bonne compagnie. Une foule de prosélytes entouroit son char ; & pourtant elle s'ennuyoit.

A l'ennui se joignirent des peines réelles: même dans la bonne compagnie, (qui le croiroit!) on lui fit des méchancetés. Les ingrats qu'elle avoit choisis, les ingrates qu'elle avoit admises dans son intimité, firent bien plus; ils lui donnèrent des ridicules: oh! pour des ridicules, c'en est trop; c'est bien pis que des méchancetés, même pour un Philosophe.

Mais le Chevalier paroissoit encore fidèle à Lucile; & l'amour est le Dieu de la consolation. On oublie dans ses bras bien des amertumes: c'est le léthé de la vie. Le léthé ne dura pas longtemps. Le démon familier de Lucile, l'agitation, vient la ressaisir ; elle se démène, s'extenue, & succombe. Lucile tourna à la mélancolie: le bruit, le grand monde, les grands soupés commencèrent à l'excéder. Machinalement elle ne sortoit plus; sa société,

négligée, la négligea à son tour. Dans le désœuvrement qui la tuoit, quand elle étoit seule, elle s'amusoit, pour tromper le temps, à regarder de jolis payſages que son père lui avoit laiſſés, & ſur leſquels elle n'avoit pas jeté les yeux depuis qu'elle avoit renoncé à la peinture. Au défaut de tant de goûts qui n'étoient plus, elle reprit donc celui des payſages: la voilà folle de Teſnière. Ce n'eſt pas tout, elle prend ce goût là pour l'amour de la campagne, & ſe perſuade que, puiſqu'elle en aime juſqu'à la peinture, elle en chérira bien plus la réalité. Elle ne rêve plus que prairies, moutons, fleurs, arbriſſeaux. Elle avoit une terre à cent lieues de Paris, avec un vieux château; elle y vole, & le Chevalier l'y ſuit.

Le Chevalier étoit un de ces enthouſiaſtes qui ont voyagé en Angleterre, non pour y connoître une nation véritablement reſpectable & intéreſſante, non pour s'inſtruire de ſes mœurs, de ſes uſages, de ſes coutumes, de ſes lois, de ſon ſyſtême politique, de ſon énergie, de ſes incompréhenſibles reſſources,

enfin des causes qui depuis quatre cents ans ont pu lui procurer tant de victoires sur la France, & un si grand ascendant dans toute l'Europe ; ce n'étoit pas cette curiosité qui avoit porté l'amant de Lucile à franchir le pas de Calais : Malborough & Newton auroient vécu encore, qu'il ne leur eût point fait l'honneur de les visiter. Les paris de Newmarquet, la manière intéressante de panser un cheval, la tenue d'un jockei, la coupe & la dernière forme d'un frac, les laïs de Londres, & d'autre objets de cette importance avoient été sufisans pour déterminer son voyage. Il avoit vu, en courant, quelques jardins Anglois; il se ressouvenoit en gros d'avoir remarqué de beaux gazons, des arbres inégalement plantés, très-peu de routes droites, aucune régularité. Arrivé au château de Lucile avec elle, il recueille toutes ces idées éparses; il voit un parc & des parterres tracés & dessinés dans le goût de le Nôtre (1); il regarde en pitié ces

(1) Nous sommes loin de vouloir blâmer ici

chênes antiques & majestueux ; & lui-même, comme un autre César abbattant la forêt d'Arles, il leur donne le premier coup de coignée : par son ordre barbare, une végétation de cent ans est détruite, toute la forêt est renversée. vieillard pleure la mort de l'arbre sous lequel il avoit passé les inappréciables jours de son enfance, sous lequel il avoit soupiré ses premières amours, sous lequel encore, plus avancé dans la carrière humaine, il étoit venu souvent charmer ses soucis par le concert de mille oiseaux. Tous ces beaux arbres ne sont plus : une prairie occupe leur place ; non une prairie verdoyante, émaillée, riante comme celles de Windsor. Celle de Lucile n'ayant ni la rosée féconde, ni le terrain humide, ni les brouillards de l'Angleterre, ni un ruisseau au doux murmure, qui vienne la rafraîchir en serpentant, ou en filtrant lentement sous terre ; cette prairie sèche, maigre, pres-

le genre anglois. Ce goût, tant qu'il n'aura que la nature pour guide, sera toujours agréable ; nous ne reprenons que l'abus qu'on en fait, en un mot, l'engouement.

que uniquement formée d'herbes parasites & de mauvaise qualité, se dessèche bientôt, jaunit, ne rafraichît point la vue, ne porte à l'ame aucune sensation agréable, n'est enfin que la dégradation d'une prairie. Lucile en est enthousiasmée cependant, & ses troupeaux défaits, qui en mangent tristement le labrusque en gémissant, lui paroissent plus robustes & plus gras que ceux d'Umderwald ou d'Uri. Elle-même se croit une Bergère échappée de l'Arcadie ou du Lignon. Elle se persuade qu'il n'est de bonheur qu'à la campagne. Elle reprend le goût de la lecture, uniquement pour lire les Ouvrages qui ont été écrits sur les champs (1). Horace la ravit sur-tout

(1) Je suis étonné que, dans la manie où nous sommes de l'Agriculture, on ne traduise point les fragmens latins qui nous sont restés sur ce sujet de Caton l'ancien & de Varron, ni le bel Ouvrage de Columelle, & bien d'autres encore. Tous ces Ecrits, réunis aux *Heures & aux Jours* d'Hésiode, aux Géorgiques, au *Prædium Rusticum* de Vanière, au Poëme de Rapin, aux Ecrits volumineux de M. Duhamel, aux Jardins de M. Morel & de M. l'Abbé Delille, aux

dans les détails charmans qu'il en a faits. Elle aime son Epître sur l'amateur de la campagne & sur celui de la ville. Elle pleure d'attendrissement en lisant un autre endroit de ce Poëte aimable, où il dit qu'il n'avoit désiré qu'une chose, une petite terre avec une habitation élégante, un peu de bois avec un ruisseau. Elle avoit bien plus, elle avoit un royaume, & le Chevalier encore, sans parler de l'heureuse philosophie qui l'avoit dégoûtée pour toujours du fracas de Paris & du grand monde. Que de félicités à la fois!

Le bonheur est comme une onde limpide, qui brille sur les fleurs & s'enfuit: ou plutôt le bonheur est comme l'ame de Lucile, sans tenue & sans arrêt.

Les mauvais jours arrivent dans son heureuse retraite: Borée souffle, les frimas commencent, puis les grandes

idées de M. le Marq de G**, aux vues de M. B** & sur-tout à tous les Ouvrages des Anglois, aux descriptions que nous avons des jardins chinois, hollandois, &c, formeroient, à eux seuls, une bibliothèque.

pluies, les neiges encore. Il n'eſt plus poſſible de mettre le pied à la porte; il faut rentrer au ſalon! Comme la nature eſt changée! que l'aſpect de la raviſſante prairie eſt devenu triſte! comme la neige, qui tombe en flocons ſur cette côte, porte à la mélancolie! que les jours d'hiver ſont inſipides! que les ſoirées ſont longues! pas une viſite, pas un viſage nouveau! A Paris, on trouve quelques reſſources; on peut porter du moins ſon déſœuvrement chez Araminte. Il y a une Pièce nouvelle, des ſoupés, un loto: non, il n'y a rien de pis que la ſolitude.

Liſons, diſoit quelquefois le Chevalier. Liſons, répétoit triſtement Lucile. Ils liſoient, & bâilloient.

Il n'y a point d'amour avec tant d'ennui. D'amour! il y avoit long-temps que celui du Chevalier étoit envolé. Il ne tenoit plus à Lucile que par habitude, par déſœuvrement, par air, & par procédé. Lucile tenoit encore à lui par la tête & par l'imagination: mais il avoit l'air ſi ennuyé, que Lucile s'ennuyoit naturellement avec lui.

Que faire cependant? Ils avoient eu

la sottise de publier par-tout, avant de sortir de Paris, qu'ils renonçoient à son séjour ; & sans cesse, dans leurs lettres, ils peignoient encore à leurs amis tout le charme qu'ils trouvoient aux champs. Retourner à Paris eût été une inconséquence qui pouvoit paroître bien ridicule.

Je suis le très-humble serviteur du ridicule : mais il vaut encore mieux braver tous ses traits, quelque redoutables qu'ils soient, que de s'enterrer tout vif dans un château désert. Le dessein en est donc pris, & voilà notre couple blasé rendu à la Capitale, c'est-à-dire, à l'activité oisive, à l'agitation vaine, à tous les préjugés, dont le plus misérable est celui sans doute qui tend à détruire tous les autres. Lucile s'abandonna à toutes ces chimères connues, comme, après un long jeûne, on se livre à une table magnifiquement servie. Elle se crut heureuse pendant quelque temps : mais quand elle sentit qu'elle ne faisoit que revenir sur ses pas, & qu'elle avoit déjà pris en dégoût le cercle monotone d'amusemens & de plaisirs qu'elle décrivoit alors, l'en-

nui revint avec tous ses tourmens. Ennuyée autant qu'ennuyeuse, elle ne jouit plus de rien. Pour comble d'infortune, le Chevalier ne pouvant plus tenir contre cette inutilité qui pesoit bien rudement sur lui, se dégagea tout à fait. Après cet abandon choquant, la triste Lucile se sentit plus isolée au milieu de Paris, que dans son château désert.

Elle se trouva cependant encore assez de forces pour se débattre contre la léthargie morale qui venoit l'absorber. Souvent elle alloit au Spectacle, & s'enterroit seule au fond d'une loge grillée. Mais là, les farces l'ennuyoient, le haut comique ne la touchoit point; la musique nouvelle la faisoit bâiller comme l'ancienne; toutes les Tragédies lui paroissoient foibles; l'Opéra lui donna la migraine; les Drames seuls, quand ils étoient bien lugubres, bien noirs, bien invraisemblables, bien révoltans, crispoient légèrement son ame, & avoient encore le droit exclusif de l'intéresser un moment.

Le goût des Drames sortit aussi ra-

pidement de sa tête, que les goûts précédens ; & tel étoit le malheur constant de Lucile, qu'elle prenoit toujours en aversion ce qu'elle avoit le plus aimé. Son imagination l'avoit engouée de l'amour ; l'amour l'avoit engouée des Arts, de la Science, de la Grèce, de la Philosophie, de l'irréligion, des champs ; &, comme par un coup de baguette, l'amour, en s'envolant, avoit fait envoler tous ces goûts.

Ah ! le traître d'amour va être bien puni ! Lucile le prend en horreur depuis l'abandon du déloyal Chevalier ; elle devient prude. Le seul mot de sentiment choque maintenant ses oreilles. Tous les hommes sont des perfides, & toutes les femmes, des folles qui ajoutent foi à leur langage trompeur. L'envie de plaire, si naturelle aux jeunes personnes, & cette coquetterie que le Ciel leur a donnée pour nous faire enrager, cette coquetterie que Lucile elle-même avoit portée si loin, lui paroît maintenant un crime.

Qu'une femme, sur le retour de l'âge, s'avise de reprendre dans celles de vingt

ans quelque légèreté dans leur conduite, elle peut bien s'attendre d'être aussitôt assaillie par ses filles, ses nièces, par l'essaim conjuré de toutes celles qui sont plus jeunes. Jamais ligue ne s'est formée plus vîte & avec tant de concert. Quel flux de paroles alors! quelle colère! quelle récrimination! Les petites scélérates! où ont-elles donc appris tous les détails, toutes les circonstances des tendres folies de leurs mamans, de leurs chaperons, de celles qui osent les blâmer? Elles savent tout, elles-disent tout; & puis des sorties, des sarcasmes, des moqueries! Ah! l'odieuse, la détestable petite engeance!

Voilà pourtant dans quelles mains tomba notre malheureuse Lucile. Elle ne tint pas à ce dernier trait. Elle regarda autour d'elle, & ne vit plus un intérêt. Ses parens étoient morts; son époux la dédaignoit; elle n'avoit point d'enfans, d'amis, d'amans, de goûts, de considération. Sa réputation étoit flétrie : destituée de vertu, de courage, de force, de principes, un seul asile (eh! quel asile!) s'offrit à elle, un

couvent : elle alla s'y enterrer. Nous ignorons comment elle y supporte une retraite aussi absolue.

Mais nous savons que, pour une étourdie de cette nature, qui se rend malheureuse par sa faute, ou plutôt par la séduction étrangère, à laquelle elle n'a pas eu la force de résister, nous pourrions citer mille femmes plus sages, qui embellissent leur carrière jusqu'au dernier instant, & qui savent se ménager de beaux jours à la ville comme aux champs, jusqu'à la vieillesse. Heureuses dans leurs sentimens vrais, dans des goûts qui sont à elles; heureuses encore par la bienfaisance qu'elles trouvent dans leurs cœurs, elles ont des intérêts réels & des plaisirs constans. Elles savent que si l'on est assujetti à prendre les modes régnantes, à se conformer aux usages reçus, l'exemple public ne doit jamais influer sur notre pensée, sur nos affections, & sur nos principes. Elles sont persuadées que ce n'est pas inutilement que la nature nous a donné de la raison. Elles suivent son flambeau dans toutes les démarches tortueuses, confuses, obscures de cette

vie; & si elles ne sont pas exemptes de l'erreur, même en la suivant, elles ne perdent jamais la vérité de vue. Il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes capables de servir de modèles. Ce sont celles-là qu'il faut imiter, ô vous qui, dans le printemps de la vie, vous trouvez transportées au séjour de la corruption! Sages encore, la licence vous observe, vous désire, vous tend des pièges, vous présente l'amorce des plaisirs. *La volupté* (un Poëte que vous aimez l'a dit.), *la volupté*

. . . . est douce, & sa suite est cruelle.

Ne suivez pas l'exemple de Lucile; elle a été trop malheureuse.

# L'AMANT DÉSABUSÉ.

« *Aime, & je t'immortalise* ».

C'ÉTOIT l'amour qui me parloit : je le crus, & je fus perdu. Il m'a tenu parole. Mais ne devois-je, hélas ! éprouver que par l'excès de ses rigueurs la sincérité de ses promesses ?... Oui, je suis devenu immortel ; jamais mon nom ne sera oublié ; jamais les chiffres que j'ai gravés sur les arbres, sur les rochers même, ne seront lus, sans rappeler mes longues peines, mes inexprimables tourmens... Quelle immortalité ! .... Qui n'eût cru, comme moi, à ces paroles flatteuses ? Un son de voix plus doux que les plus douces musettes, un air si sincère, un regard si tendre ! c'est ainsi que l'amour nous trompe, & qu'il nous instruit.... Instruire ! .... O ma douce igno-

rance! ô douces erreurs, doux instinct de ma première jeunesse, que vous étiez préférables à ces leçons dont je frémis encore!.... Et vous, complice criminelle du Dieu qui m'abusoit, vous, à qui il avoit donné son éloquence & ses traits, pour mieux parvenir à son but, qu'avez-vous fait? Eh! pourquoi préférer la gloire de me perdre, au plaisir de m'aimer? Oui, vous m'avez perdu; & je méritois un sort plus heureux: vous avez égaré ma raison & déchiré mon cœur; vous avez converti vos charmes & tous vos agrémens en poisons funestes, par l'artifice de votre cœur; vous m'avez promené dans les plaines de l'espérance, jusqu'au moment de la nuit profonde, où je n'ai plus rien vu que votre fuite & votre perfidie. Eh! ne valoit-il pas mieux, au bout de la carrière, vous reposer sur un tendre gazon, écouter les accens de mon cœur, prendre une ame sensible, & me donner, par le charme des plaisirs, cette immortalité qui m'étoit promise? ..... Que fais-je? Je raisonne.... Insensé! je me plains.... Imbécille! veux-je détourner le cours des rivières? veux-je ar-

rêter le mouvement des tourbillons? veux-je enfin renverser l'ordre de la nature, en donnant, par le reproche, une ame & des principes à qui ne doit jamais connoître le sentiment? La coquette est cet être réprouvé; la coquette est un être qui verroit le malheur de tous les êtres, sans soupirer; la coquette est un être qui prépare la mort par un regard, & l'assure par un trait perfide. Elle a des appas, comme on a des poisons invisibles; elle forme des projets, comme on conçoit le dessein de répandre le sang & de s'en nourrir; elle fait des promesses, comme le soleil, par de doux rayons, annonce un beau jour, que l'orage doit remplacer... Malheureux! j'ai donné dans toutes ces chimères, & je ne sais plus que d'affreuses vérités. Toutes mes pensées ajoutent au malheur de mon expérience. La beauté ne m'inspire plus que d'affreux sentimens; je vois toutes les femmes dans une seule; je ne puis plus désirer de plaire, je ne puis plus désirer d'aimer. Les noirs plaisirs dont ce sexe s'enivre, le tableau des horreurs dont il se rend coupable, sont toujours en pers-

pective devant moi. Une génération de malheureux trompés forme une chaîne qui commence au bout du monde, & vient finir à moi; j'en ſuis le dernier chaînon, & je porte tout le poids de la chaîne, par l'horrible réflexion que j'attache au triomphe des mains qui l'ont formée. O vous, qui ſurpaſſez tous les tyrans en cruauté, vous, qui vous abreuvâtes ſi long-temps de mes larmes, n'entendez-vous pas les cris de mon déſeſpoir? Etes-vous bien tranquille, quand je vous accuſe avec tant de raiſon? Vous rappelez-vous, ſans rougir, cette bonne foi dont vous abuſiez, cet empreſſement dont vous n'étiez pas digne; ce calme outrageant, cette inſenſibilité barbare, quand je vous accuſois; ces prétextes vains, ces excuſes fauſſes, cette dignité impoſante que vous oppoſiez à mes plaintes légitimes? Hélas! je vous reproche vos crimes, & votre dernier plaiſir eſt de mépriſer mes accens....

C'eſt donc ainſi que l'amour nous immortaliſe! Oui, la terre eſt peuplée de malheureux immortels comme moi. Le premier amant fut trompé; le dernier

sera trahi de même. La perfidie ne connoîtra jamais le repos, encore moins le remords: elle a son aliment dans l'orgueil, & sa sûreté dans notre foiblesse. Vainement le cœur la soupçonne; elle se dérobe à l'œil qui la poursuit. Le désir & l'espoir soutiennent son empire. Elle est adroite, parce que nous craignons de la convaincre; elle est incorrigible, parce qu'elle sait que nous ne pouvons rien mettre à la place des plaisirs que la conviction nous raviroit; elle est inexorable, parce que nos tourmens renouvellent sans cesse son pouvoir.

Voilà donc le sort de l'homme sensible! voilà sur-tout la destinée de celui à qui l'amour a fait de douces promesses! .... *Aime, & je t'immortalise.* Est-il une idée plus séduisante? L'amant sincère y voit tous les biens réunis, un bonheur invariable, une gloire éternelle. Il est doux de se dire tous les jours: *Elle est à moi; je la mérite.* Il est doux de penser qu'après avoir épuisé les plaisirs & tout son être, une vie nouvelle commencera dans le souvenir des amans qu'on aura instruits par sa constance;

que toutes les bergères ſenſibles aimeront à répéter un nom devenu une autorité ſacrée contre les amans volages ; que ſi les ames ſe rencontrent dans le ſéjour heureux qui doit les réunir toutes, celle dont on fut digne s'attachera encore, croira ſe donner pour la première fois, & réaliſera cette immortalité promiſe à la conſtance.... Hélas! loin d'eſpérer cette félicité, je vois l'amour me conduire au terme de la vie par la douleur; & l'illuſion de l'eſpérance ſe perdre dans le nuage qui ſe forme autour de ceux qu'elle a trompés.

*FIN.*

# TABLE

## *Du premier Volume d'Avril.*


ISMAEL Ben Ader, qui fut depuis le Calife Ozmen, Hiſtoire ſarraſine. pag. 3

Milord Courtenay, ou les premières amours d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre. 52

L'Amour en fureur, ou les excès de la jalouſie italienne. 155

Les divers effets d'amour advenus à la Belle Fulvia, Vénitienne. 178


## *TABLE du deuxième Volume d'Avril.*


AVENTURES du Baron de Féneſte ; par Théodore-Agrippa d'Aubigné. pag. 3

Les Egaremens du cœur & de l'eſprit, ou Mémoires de Meilcour, par Crébillon. 55

La Comteſſe d'Iſembourg, Nouv. hiſtor. 132

L'Engouement. 156

L'Amant déſabuſé. 185

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Avril. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 15 Mars 1786.

RAULIN.

Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.173-174.
209753
LF.C.
B582u

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU